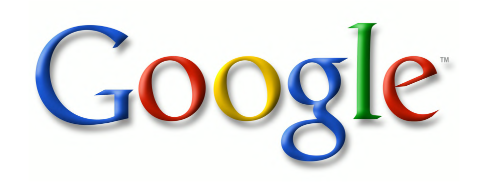
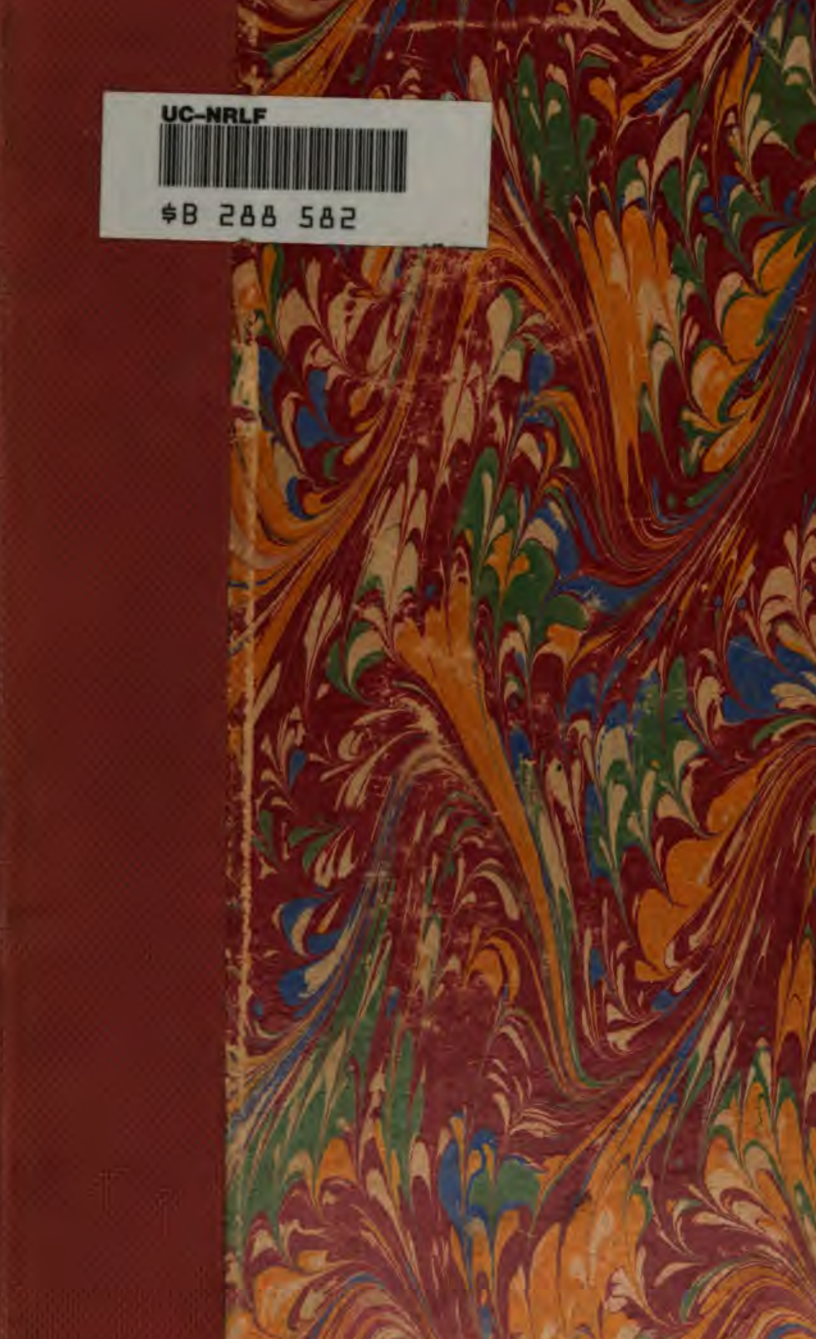



UC-NRLF
$B 288 582


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
LVX
FIAT
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



L'HISTOIRE TRADITIONNELLE

ET

LA SYNTHÈSE HISTORIQUE

DU MÊME AUTEUR :

Vie et Science, *Lettre d'un vieux Philosophe strasbourgeois et d'un Étudiant parisien*, 1894. (Colin.)

L'Avenir de la Philosophie, *Esquisse d'une Synthèse des connaissances fondée sur l'Histoire*, 1899. (Hachette.)

Gassendi est-il un sceptique? (en latin), 1899. (Hachette.)

Peut-on refaire l'Unité morale de la France? 1901. (Colin.)

La Synthèse en Histoire, *Essai critique et théorique*, 1911. (Alcan.)

La Guerre et la Vie morale de la France, 1915. (Tallandier.)

Le Germanisme contre l'Esprit français, *Essai de psychologie historique*, 1919. (La Renaissance du Livre.)

Revue de Synthèse historique, depuis 1900. (Cerf.)

L'Évolution de l'Humanité, *Synthèse collective*, depuis 1920. (La Renaissance du Livre.)

L'HISTOIRE TRADITIONNELLE

ET

LA SYNTHÈSE HISTORIQUE

PAR

HENRI BERR

Directeur de la *Revue de Synthèse historique*

> « Ceux qui affirment que les faits historiques ne sont pas susceptibles de généralisation considèrent comme jugée d'avance la question qui se trouve précisément en litige. »
>
> BUCKLE.
>
> (*Histoire de la Civilisation en Angleterre*, trad. fr., t. I, p. 7.)

PARIS

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1921

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

Le présent volume constituera, je crois, un utile complément à celui que j'ai publié, dans la même Bibliothèque, sous le titre de *la Synthèse en Histoire*.

Cet ouvrage — comme la *Revue de Synthèse historique* — répondait à une conviction profonde : c'est que la philosophie de l'histoire ne peut être éliminée sans être remplacée. Elle doit être remplacée par la synthèse scientifique.

La philosophie de l'histoire se présente sous une double forme : tantôt elle est la théorie qui étudie la nature et le rôle de l'histoire ; tantôt elle est la construction qui explique le passé. La synthèse, en histoire, doit se constituer, de même, sous la double forme de la théorie qui guide le travail et de la construction explicative. Ici, comme dans le livre que je viens de rappeler, c'est de théorie qu'il s'agira.

Pour que l'histoire, c'est-à-dire l' « étude des

faits humains du passé », s'élève à la dignité de science, il faut qu'elle s'assujettisse à certaines démarches de la connaissance scientifique. Il faut — ainsi que cela se pratique pour tous les phénomènes naturels — qu'après avoir établi des faits particuliers, elle en dégage du général. Et il faut, pour dégager ce « général », qu'elle soit munie d'une logique aussi précise et rigoureuse que possible.

Donner à l'étude de cet ordre de faits les caractères qui sont essentiels à la connaissance scientifique, ce n'est, du reste, pas forcément calquer la science de l'histoire sur les sciences de la nature. La science a ses exigences fondamentales: chaque science a ses traits particuliers et comporte une logique spéciale.

Il y a pourtant des historiens qui manifestent à l'égard de la synthèse, ou la même méfiance, ou la même indifférence qu'à l'égard de la philosophie de l'histoire. Les uns, tout en maintenant une attitude pré-scientifique, ont la conviction qu'ils font de la science. Les autres persistent à pratiquer l'histoire sans s'interroger sur ses fins et ses moyens.

L'histoire traditionnelle, à vrai dire, n'est pas absolument étrangère à la préoccupation du général; mais elle ne le recherche pas de façon systé-

matique. Elle tâtonne. Ou bien elle s'en remet au hasard de l'expérience individuelle, du tour d'esprit de l'historien. Ou elle se contente de directives plus ou moins vagues, en s'attribuant un caractère mixte, « indécis entre une science de généralités et un récit d'aventures »[1].

Il conviendrait d'aboutir, en histoire, à une conception nette, à une conception commune des fins scientifiques.



Nous réunissons ici quatre études, qui ont paru à des époques diverses[2] et qu'il n'est pas sans intérêt, nous semble-t-il, de rapprocher, pour jeter sur la notion de synthèse historique plus de clarté.

La première trace le portrait et résume la carrière d'un parfait érudit. Philippe Tamizey de Larroque peut être considéré comme le type de travailleurs innombrables, qui ne sont pas des savants, mais des *préparateurs* ; dont l'œuvre, non seulement utile, mais indispensable, renferme cependant du fatras, presque toujours ; dont le temps est mal employé, très souvent, parce qu'ils

1. Langlois et Seignobos, *Introduction aux études historiques*, p. 206.

2. Dans la *Revue de Synthèse historique*, la *Revue du Mois* et la *Revue Bleue*. — La dernière a reçu ici d'assez importantes additions, les autres quelques retouches.

s'amusent au détail, ont le culte superstitieux de l'inédit, perdent de vue le but, ou même l'ont toujours ignoré. Tout en les marquant, je n'ai pas insisté sur les limites d'un homme que j'ai connu, aimé, et à qui j'ai voulu rendre hommage pour de très réels mérites.

La deuxième et la troisième parties reproduisent des discussions que ma *Synthèse en Histoire* a provoquées. Louis Halphen, dont j'avais sollicité le jugement et les critiques, représente une forme plus relevée de l'histoire traditionnelle : l'érudition qui aboutit à l'histoire « historisante », c'est-à-dire à un exposé continu dans des cadres empiriques et avec des généralités fortuites. De la même histoire A.-D. Xénopol a été le théoricien. Défenseur de la tradition, il reprochait aux théoriciens de l'histoire-science de dénaturer l'histoire ; mais c'est lui qui dénaturait la science quand il en appliquait le nom aux tâtonnements de l'empirisme. — On trouvera ici leurs objections à tous deux et mes réponses.

La dernière étude, la plus importante de beaucoup, est consacrée à un théoricien qui travaillait dans le sens de la synthèse scientifique, qui a fait — avant moi — sur le rôle des érudits, des historiens « historisants » les mêmes réserves que moi, qui a été le plus actif et le plus fidèle collabora-

teur de la *Revue de Synthèse historique*. Lacombe, toutefois, n'avait pas adopté une position parfaitement nette. Son « histoire-science », selon nous, ne donne pas la juste articulation de l'histoire et ne permet point la synthèse plénière. Il avait gardé un goût très vif pour le particulier, et il a eu pour l'histoire narrative des retours de tendresse. Mais sa pensée a été, jusque dans l'extrême vieillesse, en travail et — je le crois, du moins — en progrès. Il a lu et relu, il a discuté pour lui-même ma *Synthèse en Histoire* : son Journal en fait foi[1]. Il me paraît, dans ses notes inédites, s'être rapproché des conceptions de ce livre ; et l'évolution de ce loyal, de ce vigoureux esprit a, pour les confirmer, une importance capitale à mes yeux.

L'histoire cherche à se transformer et à se parfaire[2]. Mais la force de la tradition, mais les cadres de l'enseignement opposent une résistance fâcheuse aux tendances scientifiques. Il ne faut pas se lasser de réfuter ceux qui estiment que tout est fait parce que l'histoire a un long passé et parce qu'elle a établi des méthodes rigoureuses d'analyse. Et il ne faut pas se lasser d'élaborer les méthodes rigoureuses de synthèse.

1. Voir plus loin, page 128.
2. Je l'ai montré récemment, dans *les Études historiques et la Guerre*, *Revue de Synthèse historique*, tome XXX (1919), pp. 1-31.

***

Il y a peut-être dans ces pages quelque chose d'un peu déconcertant. Le titre du volume pose un problème abstrait. Et notre objet — on vient de le voir — est, effectivement, de montrer les formes du travail historique qui s'opposent à la synthèse ; de recueillir les objections des historiens traditionalistes à une conception synthétique de l'histoire, et de réfuter autant que possible ces objections ; de préciser la notion de synthèse, la méthode pour la recherche des causes dans la synthèse, et de les préciser en discutant des thèses ou bien contradictoires ou bien concordantes à demi. Pourtant ce livre s'attarde à étudier des individus, et — pour une partie au moins de son contenu — il comporterait le sous-titre : *Psychologie d'historiens.*

C'est qu'il y a un étroit lien — par le fait même que l'histoire n'est pas définitivement constituée en science — entre la nature d'esprit, la formation intellectuelle, le genre de préoccupations et de vie de l'historien, et sa conception de l'histoire ou — s'il n'a pas réfléchi sur sa discipline — la manière dont il la cultive. Il n'est donc pas sans intérêt de rattacher — par la biographie et la psychologie

— certaines thèses ou certaines pratiques d'historiens aux vies et aux milieux d'où elles sont nées : c'est une façon, en les expliquant, de les contrôler.

A la base et au sommet de ce livre, j'ai très intentionnellement opposé deux vies et deux psychologies : une vie à demi recluse, à demi étrangère au présent, et une vie accidentée, mêlée aux événements, ouverte aux idées du temps ; une curiosité que des traditions de famille, des habitudes d'esprit limitent et tournent vers la vieille France, et une pensée que la préoccupation positive de la destinée humaine attache à tout le passé, oriente vers tout l'avenir. J'ai ainsi montré comment l'histoire prend ses racines — respectables, nécessaires — dans la petite curiosité jointe au souci, élémentairement scientifique, de l'exactitude absolue ; et comment elle s'épanouit dans la grande passion de savoir qui veut joindre la nature et l'humanité.

Tandis que Tamizey de Larroque et Lacombe représentent l'esprit d'analyse et l'esprit de synthèse, les deux historiens dont je discute ici les objections se meuvent dans cet entre-deux de la pure analyse et des essais de synthèse scientifique, — où apparaissent toutes les formes indécises et complexes de l'histoire traditionnelle. Tandis que Tamizey de Larroque et Lacombe sont des histo-

riens de vocation, non de métier, mes deux critiques sont des professionnels de l'histoire. Ils appartiennent à des milieux enseignants, et ils les reflètent. J'ai donné sur eux de brèves indications, mais qui précisent leur formation intellectuelle et situent leur doctrine.

Dans ma *Synthèse en Histoire*, je discutais les théories *in abstracto*. Ici, je le fais, pour ainsi dire, *in vivo*. Peut-être ainsi comprendra-t-on mieux l'origine des résistances que rencontre la Synthèse et la nature, au contraire, des tendances qui la favorisent.

L'HISTOIRE TRADITIONNELLE

ET

LA SYNTHÈSE HISTORIQUE

I

ANALYSE ET SYNTHÈSE

Un érudit :
Philippe Tamizey de Larroque.

Philippe Tamizey de Larroque est mort en 1898, à soixante-dix ans, après plus de cinquante années d'un travail quotidien. En dehors d'un cercle restreint d'érudits, il n'était connu que de nom. Dans le *Crime de Silvestre Bonnard*, d'Anatole France, deux étudiants causent entre eux au Luxembourg : « As-tu l'article de Tamizey de Larroque?... dit l'un. — Oui, c'est plein de choses. » Et cette phrase d'un roman, — qui l'avait amusé et flatté, — a plus fait, à coup sûr, pour donner au public une vague idée de son prodigieux savoir que ses innombrables publications.

Les Revues spéciales ont consacré à l'irréprochable érudit des notices détaillées et dressé la liste de ses principaux écrits. Ce que je souhaite, pour ma part, c'est fixer les traits d'une figure originale, élargir la trace d'une vie qui fut utile et modeste, — et aussi préciser la valeur de cette vie, du point de vue de la science historique dont il a été le serviteur passionné et ingénu.

***

Philippe Tamizey de Larroque a passé presque toute son existence à Gontaud. Ce bourg de Lot-et-Garonne, situé à l'écart du chemin de fer, en un coin tranquille et charmant, entre Marmande et Agen, était comme le fief de sa famille. Son père, son grand-père, son bisaïeul et son trisaïeul en avaient été maires ; et lui-même il le fut de 1860 à 1870. L'amour de ce qu'il appelait « la petite patrie » et sa « vocation de chercheur » se manifestèrent à la fois dès sa sortie du collège : il se proposa de faire une monographie de Gontaud. Dans ses archives de famille, dans les coffres des paysans, dans le grenier de la mairie, il se mit à en recueillir les matériaux : et tel fut le point de départ de recherches qui allèrent peu à peu en s'élargissant. De l'histoire de Gontaud à celle de l'Agenais, de l'histoire de sa province à celle du Midi et enfin à celle de la France entière, sa curiosité s'étendit sans cesse. Cette passion croissante l'amena à voyager. Il quitta Gontaud à diverses reprises, moins pour voir des lieux nouveaux que pour explorer des bibliothèques et des archives précieuses.

Parmi les livres et les manuscrits il était parfaitement heureux. Son oncle, le général de Grammont, « s'amusait à dire qu'il était né avec un gros volume à la main ».

« A dix-sept ans, raconte-t-il quelque part, étant à Marmande, je vis chez M. de Saint-Géry un exemplaire des *Fœdera* de Rymer (c'était l'édition de La Haye, 1734-1745). Ma curiosité s'alluma et devint aussitôt un

feu dévorant. Je demandai la permission d'emporter, sinon le trésor tout entier, du moins les deux premiers volumes, ce qui me fut gracieusement accordé. « Mais, ajouta le propriétaire, avez-vous une voiture à votre disposition ? » — Je souris d'un air vainqueur, je pris chacun des énormes in-folio sous mon bras, et, joyeux, je franchis, sans presque m'en apercevoir, les dix kilomètres qui séparent en droite ligne Marmande de Gontaud. Il me semblait en mon ivresse que les deux volumes ne pesaient pas une once, et je leur appliquais le mot de l'écriture sur la légèreté du fardeau que l'on porte avec amour. »

Dans les grandes bibliothèques, comme curieux et comme bibliophile, il éprouva des émotions dévotes. Il avoua s'être une fois agenouillé devant un Ronsard *princeps*, relié en vélin blanc, et avoir baisé les arabesques de la couverture. A Izon, près de Libourne, dans la galerie de Jules Delpit, le fondateur des *Archives historiques* et son premier maître, « devant tant de rarissimes bouquins, tant de friands autographes, tant de splendides gravures, tant de précieuses médailles », l'enthousiasme lui faisait dire : « On ne doit guère être mieux dans le paradis ! » A Paris, rue de Richelieu, plus tard à la « Méjanes » d'Aix et à l' « Inguimbertine » de Carpentras, il oubliait les heures, « plongé dans les délices de ses transcriptions ». M. de Wailly, conservateur des manuscrits à la Bibliothèque nationale, passant un jour « devant la table encombrée de registres, où galopait sa bouillante et dévorante plume, lui dit tout bas avec un aimable enjouement : « Laissez-nous donc un peu d'inédit, s'il vous plaît ! »

De ses « campagnes » il rapportait à Gontaud des liasses de documents, copiés de sa nette et fine écriture. En même temps, les livres rares, mais surtout les dictionnaires, les grandes collections historiques, les instruments de travail s'accumulaient dans sa bibliothèque. Il finissait par posséder, en son coin de province, tout l'essentiel des imprimés, un choix unique de manuscrits. — Ses relations s'étaient étendues. Dans ces innombrables revues régionales, où sont entassées, pêle-mêle, tant de richesses et tant de futilités, il se mit à publier ses trouvailles inédites, actes officiels, mémoires, livres de raison, lettres surtout. D'une foule de célébrités locales, qui parfois sont des gloires nationales, il exhuma les correspondances. Ses articles étaient tirés à part, en général à cent ou cent cinquante exemplaires : de là des brochures presque introuvables. S'en plaignait-on, son regret était mêlé d'une joie secrète : il avait créé des raretés de librairie. Collaborateur de toutes les Revues critiques et bibliographiques, il y rendait compte assidûment des ouvrages qui se rapportaient à ses propres recherches. Quelques années avant sa mort, la liste seule de ses travaux divers remplissait un petit registre de sa bibliothèque....

Mais les circonstances l'amenèrent à se délimiter dans l'histoire de France un domaine de prédilection : ce fut le XVIIe siècle, et surtout ce qu'on appelait autrefois « la République des lettres ». Sur la proposition du Comité des travaux historiques, il fut chargé par le Ministère de l'Instruction publique de publier dans la *Collection des Documents inédits de l'Histoire de France* des lettres de Balzac (1873), les lettres de

Chapelain (2 vol., 1880-1882), et enfin celles de Peiresc. De cette dernière correspondance ont paru depuis 1888 six gros volumes. « Le tome VII est sous presse, annonçait-il en 1897. J'espère que le tome X et dernier, si Dieu me prête la vie, pourra voir le jour au commencement du xx[e] siècle. » Ces volumes étaient accompagnés de fascicules consacrés aux correspondants de Peiresc : vingt-et-un ont paru ; une dizaine étaient préparés. Le tout devait former un total de *cinq à six mille* documents.

Pour faire comprendre l'intérêt de ce qu'il appelait sa « grande entreprise », il faudrait parler de Peiresc, dire le rôle qu'a joué ce curieux de génie, ce « procureur général » de la République des lettres, — comme l'a nommé Bayle, — ce promoteur passionné de la science. Il faudrait présenter une multitude de personnages divers — philosophes, savants, érudits, collectionneurs — qui ont été ses amis, ses correspondants, ses obligés. Il faudrait dépeindre une société qui a été négligée dans l'étude de ce xvii[e] siècle, — si complexe malgré les apparences ; résumer un chapitre de notre histoire, — qu'on n'a pas écrit. Ce chapitre, Tamizey de Larroque l'a préparé : il ne visait pas au delà. Il a publié des textes sans nombre ; il les a reproduits avec une exactitude rigoureuse, en en respectant non seulement le fond, mais l'orthographe et l'accentuation même. Il était plus avide de réunir des documents que pressé d'en tirer l'histoire. Dans le plaisir de trouver de l'inédit, il oubliait un peu la raison d'être de l'inédit. Mais il y avait là, pour une part, résignation et modestie : il laissait à d'autres, plus tard, le soin, comme il disait, de faire le miel.

Cette tâche préliminaire d'éditeur de textes, il la complétait par la bibliographie. Il avait sur ce point, grâce autant à sa mémoire qu'à ses fiches, une précision et une richesse de connaissances surprenantes. Son rêve — un de ses rêves — eût été de refondre, de mettre au courant la *Bibliothèque Historique de la France* du P. Lelong, en 12 ou 15 volumes in-4°. Il ne put le réaliser, faute d'un libraire : « c'était trop beau, trop ambitieux, trop icarien ». Il se consolait en prodiguant les notes. C'est dans les notes qu'éclate son érudition : il y a accumulé les renseignements les plus variés. Il s'accusait lui-même — mais avec indulgence — de noyer le texte dans le commentaire. Au fond, le chiffre de cinq cents notes, auquel il était arrivé pour certaine brochure, le rendait fier. C'est un trait du véritable érudit que l'amour pour l'annotation. Un document inédit dans le haut, beaucoup de notes dans le bas, — à lire, à manier des pages de ce genre, il éprouve une joie pleine : il touche des trésors de savoir. Tamizey de Larroque a raconté cette anecdote : un de ses émules feuilletait, à Gontaud, le premier volume des *Lettres de Jean Chapelain* « dans le magnifique exemplaire sur grand papier qui venait d'être envoyé par l'Imprimerie nationale ; tout à coup il s'écria, prenant son air le plus sérieux : « Vous êtes déshonoré ! » — Je crus à la découverte de quelque énorme erreur, et, tout anxieux, je demandai : « Pourquoi donc ? — Pourquoi ? répondit-il en riant de mon effarement, parce que voilà une page sans notes ! »

A vrai dire, en tête de ses livres ou de ses bro-

chures, dans les notices ou avertissements, on pourrait glaner quelques fragments d'histoire : il y indique presque toujours l'intérêt des documents qu'il publie, et souvent il résume les caractères d'une correspondance, il ébauche un portrait en termes justes et vifs. Par exception, il réservait l'étude générale sur la correspondance de Peiresc pour le dernier volume, et il est profondément regrettable qu'il ait été interrompu par la mort. Avec certains hommes, il semble que le passé s'évanouisse à nouveau. Sa mémoire enfermait — ce que son œuvre ne donne pas — la vive image d'un monde d'autrefois. Si on l'avait transporté par miracle dans l'ancienne France, entre 1550 et 1650 surtout, il aurait été aussi à l'aise au moins que parmi ses contemporains. Il aurait reconnu les grands personnages, les grands et les moindres écrivains : il les aurait édifiés sur leurs généalogies ou sur la liste de leurs œuvres ; il leur aurait conté le menu détail de leur vie et des traits de leur caractère. Mais à Beaugencier, dans la maison des champs de Peiresc, ou dans le *cabinet* des frères Dupuy, là vraiment il se serait trouvé chez lui, au milieu d'amis très chers. Car c'est un côté curieux de cette figure : il aimait le monde disparu auquel il s'était consacré. Un personnage de conte, imaginé par Prévost-Paradol, vit deux existences, — celle de la veille et celle du songe, aux antipodes : il menait, lui, une vie réelle et une vie historique. Son « héros », « ce cher » Peiresc, lui était présent, lui tenait au cœur comme un des siens. A Carpentras, dans cette bibliothèque « toute remplie, comme d'un suave parfum, du souvenir de Peiresc », où il découvrit

« sa belle âme à travers sa correspondance », où il s'éprit pour lui d'un « si tendre intérêt », il s'était imposé la « mission » de lui faire rendre justice. Dans ses dernières années, il s'employa activement à la restauration de la chapelle funéraire des Fabri[1] ; et, lors de son dernier voyage à Aix, président d'honneur du comité Peirescien, il prononça d'enthousiastes allocutions pour obtenir un monument au grand Provençal.

***

Le plus doux compliment qu'on pût faire à Tamizey de Larroque, c'était de le comparer à Peiresc. A la fois pour lui ressembler et par penchant naturel, il était d'une complaisance et d'une libéralité extrêmes. Certains érudits ont l'esprit mesquin, jaloux et dénigrant. A lui, tout travailleur était sympathique, et ses plus vives amitiés ont éclaté soudain dans la communauté des goûts et des recherches. Non seulement il analysait les travaux d'autrui, quoiqu'il prît soin d'en relever les inexactitudes, avec une bienveillance presque excessive, mais il les annonçait à l'avance, mais il les facilitait. Il a part dans un grand nombre de livres, dans plusieurs thèses de doctorat. Il a rendu d'importants services : on semblait l'obliger en lui en demandant. Fournir des renseignements ne lui suffisait pas ; ses raretés, ses notes étaient à la disposition de ceux qui pou-

1. Son héros s'appelait Nicolas-Claude Fabri de Peiresc.

vaient les utiliser ; sa maison, avec toutes ses ressources, s'ouvrait pour eux.

J'en puis parler par expérience, et ici des souvenirs personnels me permettront de compléter ce portrait. — Il y a de longues années, très intéressé par la personne et par l'œuvre de Gassendi, je désirais savoir si les bibliothèques du Midi étaient riches en documents sur le confident et le biographe de Peiresc. J'écrivis à Tamizey de Larroque, sans le connaître. Courrier par courrier, je recevais sa réponse : il m'offrait son assistance, il s'intéressait à mes projets « comme à une œuvre personnelle », il m'invitait à venir consulter sa collection. J'étais confus. Il insista. Aux vacances, je partais pour Gontaud, vers cet hôte inconnu qui ne savait rien de moi, sinon que je m'occupais de Gassendi. Et il y avait là pour moi, outre le profit que me promettait ce séjour, un attrait de curiosité, comme le piquant d'une aventure...

Je trouvai à Gontaud un grand et gros homme, à voix vibrante, à main cordiale : avec sa large carrure, ses cheveux gris et sa moustache noire, ses sourcils drus, il rappelait Honoré de Balzac. Dans une vaste maison à plusieurs ailes, que contournait un balcon de bois, trois grandes salles combles formaient son « cabinet » et son « étude », — comme il disait dans la langue du XVII[e] siècle. La dernière salle aboutissait à une terrasse : c'est là que, l'été, dès quatre heures du matin, il travaillait dans la fraîcheur et le calme. Sept ou huit chats, familiers, gâtés, dont certains portaient des noms d'érudits,

grimpaient sur son dos, s'installaient sur son pupitre — impunément : Peiresc était ami des chats et a introduit l'angora en France. Pendant cinquante ans, les jours ordinaires, Tamizey de Larroque, levé à quatre ou cinq heures, a travaillé jusqu'au soir. Son premier soin, le matin, était de faire sa correspondance. A toute lettre il répondait immédiatement, et le courrier était souvent considérable : comme Peiresc, il entretenait des rapports avec une foule d'amis lointains et dont il n'avait vu qu'un petit nombre, — mais à qui il demandait leur photographie pour la coller à la première page d'un de leurs livres [1]. Les lettres, les cartes-lettres expédiées, il se mettait à la besogne, — toujours prêt, d'ailleurs, à s'interrompre pour rendre quelque service et faisant alors retentir la maison des éclats de sa bonne voix.

Son seul repos était dans la salle à manger : le soir, pour ménager ses yeux, il se couchait presque au sortir de table. Pendant les plantureux repas, il aimait à causer et plus encore peut-être à écouter. Il y avait là deux femmes d'un esprit supérieur, dont les connaissances et les lectures étaient infiniment variées, et qui parlaient de tout avec une verve étincelante. Il y avait là souvent, aux vacances, un de ses beaux-frères, Henri Delmas de Grammont, qui avait été officier de zouaves, receveur des finances, commandant de mobiles pendant la guerre, qui est

1. Correspondant de l'Institut depuis 1875, il avait des relations suivies avec beaucoup de ses confrères. Il éprouva pour Paulin Paris autrefois et pour Léopold Delisle une sympathie et une admiration particulières. En Provence, son plus grand ami fut M. de Berluc-Pérussis.

mort, dans sa villa de Mustapha, président de la Société de Géographie d'Algérie, et qui semait les anecdotes, les traits et les idées. La causerie allait d'un sujet à un autre, toujours précise, toujours piquante, toujours libérale : car, malgré leurs attaches au passé, ils avaient tous trop de culture et de bonté pour être intolérants ou exclusifs [1].

On ne se faisait pas faute, à l'occasion, de plaisanter Tamizey de Larroque sur l'abondance de ses travaux et la minutie de ses recherches. Il souriait. Il admettait fort bien qu'on ne fût pas érudit. Il avait eu lui-même des velléités littéraires. Quand il se fut voué à l'étude du passé, il apprécia encore l'art comme un délassement et un luxe. Les belles œuvres ne lui semblaient pas faites uniquement pour être annotées : il les goûtait. Il était majoral du félibrige d'Aquitaine ; il ne manquait pas d'imagination, et il aimait les métaphores. Dans ses propos, dans ses lettres, dans ses notices et ses notes même, il y avait, outre la facilité et une sorte de bonhomie, quelque chose parfois de savoureux et de pittoresque. Après les belles bibliothèques, il n'aimait rien tant que la campagne et la nature. Quelle satisfaction il éprouvait, lorsqu'il avait rempli sa journée ou terminé une tâche, à se promener en causant avec quelque compagnon érudit ! Parmi ses plus doux souvenirs étaient les promenades qu'il fit au sortir de la petite salle de Carpentras, avec ses amis Ruelens et Magen : les manuscrits de Peiresc qu'ils venaient de déchiffrer, le mont Ventoux qu'ils con-

1. Il avait épousé une cousine, — qui était amie d'enfance de la princesse Clémentine d'Orléans.

templaient, « si beau en sa majesté solitaire », se mêlaient dans son admiration, et tout son être s'épanouissait.

Conservateur du musée d'Agen, M. Magen venait souvent à Gontaud : il était son plus intime ami. Ils avaient mêmes goûts et formaient un contraste étrange. L'un était aussi mince et fragile que l'autre était gros et robuste. Celui-ci publiait sans relâche : celui-là était lent et sobre. Magen « me comparait, a écrit Tamizey de Larroque, au Rhône bouillonnant, dont nous avons si souvent suivi du regard l'impétuosité torrentielle, et je ripostais en le comparant à ces étangs d'Aigues-Mortes, entrevus à notre retour de Provence, dont les eaux calmes, immobiles, étaient argentées par les rayons de la lune, et sur lesquelles semblaient endormies les larges fleurs des nénuphars ».

Une fois par an, avant les deuils de 1870, Tamizey de Larroque se joignait à je ne sais quelle commission dont son ami était président. On partait de bonne heure. « De Gontaud nous nous rabattions sur ce délicieux pays d'Aiguillon que l'on a si souvent appelé (même en dehors de la Gascogne) un coin du paradis terrestre. Le menu se composait invariablement d'une alose pêchée le matin même et d'un homérique gigot de mouton cuit à point. C'était d'habitude au mois de mai. Nous étions tous gais comme les pinsons qui s'ébattaient sous les ombrages du parc de Lafon. Magen était peut-être le plus gai de nous tous... Nous l'accusions de se griser de l'odeur des lilas et de la fraîcheur de la verdure. Ah ! qu'elles étaient bonnes ces printanières parties de campagne

dans un pays au magique décor, — décor qui a été célébré avec un égal enthousiasme par les étrangers comme le voyageur Golnitz, et par les indigènes comme Théophile de Viau.... » L'érudition avait toujours sa part.

***

Une huitaine d'années avant sa mort, Tamizey de Larroque se fit construire « à la campagne » — Gontaud n'était pas encore assez calme — un pavillon auquel il donna le nom de Peiresc. « Bâti, m'écrivait-il, au sommet d'un coteau très élevé, mon pavillon domine tout le pays, ce qui me permet de jouir d'un panorama très étendu et vraiment magnifique.... Le vent règne presque toujours dans les hautes régions où je plane

Comme un aigle régnant dans un ciel solitaire,

et ce vent souffle parfois si fort que je crains qu'il n'emporte à la fois l'ermite et l'ermitage. » Son pupitre était placé dans l'embrasure d'une fenêtre de ce « cabinet aérien ». De temps à autre le vent lui enlevait un feuillet que lui rapportait quelque berger ou qui s'égarait dans les bois et les vignes. Mais ce n'était rien auprès de la perte qui l'attendait.

Le 9 juillet 1895, un incendie dévora presque toute sa bibliothèque, six mille volumes environ et la plupart de ses manuscrits. Il eut « l'inexprimable douleur de voir disparaître, en quelques minutes, le fruit de près de cinquante années de labeurs non interrompus ». « Je puis dire que ma bibliothèque, complétée

par mes innombrables notes, était tout ce qu'on pouvait rêver de mieux au point de vue historique, littéraire, bibliographique. Je ne me consolerai jamais d'un tel désastre », gémissait-il. Dans la notice consacrée à son cher Magen, en 1893, il le plaignait d'avoir vu sa magnifique collection presque détruite par l'inondation de 1875 : « Ce désastre sans remède, ajoute-t-il, jeta une ombre sinistre sur le reste de sa vie ». Il devait avoir le même sort : ce que son ami avait perdu par l'eau, « d'exécrables flammes » le lui enlevèrent.

Il atteignait alors soixante-sept ans. Sa vue, depuis longtemps fatiguée, s'affaiblit de plus en plus. Des chagrins de toutes sortes l'éprouvèrent. Il languit pendant trois années, et ses lettres prirent un accent, non d'amertume, mais de tristesse résignée et d'autant plus poignante. « Sans le travail acharné auquel je me livre, surtout sans l'espérance en un monde meilleur, je ne sais pas ce que je deviendrais. Moi qui prêtais tant de livres, je suis obligé d'en emprunter. Moi qui communiquais tant de renseignements et documents, je suis obligé d'en demander. Plaignez le pauvre quêteur qui, après avoir connu les joies de l'abondance, subit les tristesses de la misère. » Cette plainte date d'un an après l'incendie. Quelques mois plus tard, atteint d'une grave maladie d'yeux, il déclarait : « Si elle doit durer, je suis un homme perdu, car pour moi la vie sans travail *mors est*. Mais je ne veux pas vous attrister.... » Et en janvier de cette année, dans la dernière lettre qu'il m'ait écrite, — toujours bon et affectueux, mais de plus en plus triste, presque aveugle, — voici ses derniers mots :

« Plaignez-moi, vous qui savez combien doit être malheureux le travailleur qui ne peut travailler ! Où sont les temps heureux pendant lesquels on commençait la besogne à l'aurore et ne s'arrêtait qu'à la nuit? »

Son plus vif désir était d'achever sa « grande entreprise » : « Il me semble, disait-il, que j'irais avec plus de douceur me reposer sous la pierre où seront inscrits ces quatre mots : *Ci-gît un travailleur.* » Il ne l'a point achevée. Mais il pouvait reposer paisiblement : il avait bien travaillé. A personne, dans son siècle, ne convenait mieux ce mot de « travailleur » qui, pour lui, était l'éloge suprême. Malgré l'ombre de la fin, il a ressenti dans ce travail des joies profondes ; il a éprouvé « cette noble fièvre de l'enthousiasme » ; il a connu et enseigné « la puissance de l'effort quotidien » ; il a fait une bonne tâche, et il a été utile.

Puisque les plus hautes vérités, dans l'étude de l'homme comme dans celle de la nature, ne sauraient être obtenues sans les recherches patientes et les humbles monographies, ceux-là, sans doute, méritent bien de l'histoire dont l'exemple, tandis qu'ils poursuivent inlassablement le détail exact, maintient la sûre méthode et la conscience scientifique. C'est un témoignage émouvant qu'il rendait à un ami par ces lignes qu'on peut lui appliquer : « Il poussait le souci de l'exactitude jusqu'au scrupule et au raffinement. Jamais chercheur n'a moins épargné sa peine. Il était de ceux, en trop petit nombre, pour qui la vérité est si belle qu'on doit braver toute fatigue pour la poursuivre et l'atteindre. »

La vie d'un Tamizey de Larroque est noble et édifiante. Aussi hésite-t-on, en parlant de lui, à faire sur

les tendances de l'érudition des réserves auxquelles il n'échappe point. Elle a le défaut, trop souvent, de se prendre elle-même pour but. Travail préparatoire, le travail d'analyse ne se justifie qu'en se dépassant. S'y attarder et s'y complaire, c'est perdre de vue les fins mêmes de la science. La *vérité*, qui est « si belle », ne doit pas être confondue avec le détail exact. Pour la vérité, dans la synthèse, tous les faits, à plus forte raison tous les documents, ne présentent pas un intérêt égal. La science ne progresse effectivement que si la préoccupation du général préside à la recherche du particulier [1]. Et puis l'érudit, dans sa discipline, est violemment spécialiste, presque toujours. Non seulement il cultive un canton plus ou moins étroit de l'histoire, mais il isole celle-ci de toutes les recherches voisines. L'analyse tend à couper les communications interscientifiques : la synthèse jette les ponts nécessaires.

1. Indépendamment de ses dispositions personnelles, chez Tamizey de Larroque la tendance à l'érudition pure a été favorisée par des circonstances propres à l'époque où il a travaillé. Dans la préface d'un livre paru un peu avant la mort de celui-ci, Émile Boutmy disait : « Après la guerre franco-allemande, les cruels mécomptes que nous avaient valu l'ignorance et la légèreté de nos hommes d'État engendrèrent une préoccupation de n'être pas dupe des mots, une volonté en quelque sorte raidie d'aller aux choses elles-mêmes, qui ont étendu de la politique à toutes les sciences leur défiance et leurs précautions contre les considérations spéculatives.... On ne se tint pour garanti contre l'erreur qu'à la condition de rester constamment à portée des documents positifs, d'en avoir un à produire, en quelque sorte, pour chaque affirmation importante. C'est l'époque où un savant distingué, un maître dans les sciences historiques, déclarait qu'on en avait pour cinquante ans à se renfermer dans des études de détail et à se garder de toute conclusion un peu compréhensive. » (*Le Parthénon et le Génie grec.*)

II

LA CONCEPTION DE LA SYNTHÈSE EN HISTOIRE

Discussion avec un historien « historisant ».

Quand je publiai, en 1911, mon livre sur la *Synthèse en Histoire*, où je m'étais efforcé de mettre à profit le travail théorique accompli, depuis 1900, dans la *Revue de Synthèse historique* et, d'une façon générale, de condenser les résultats des discussions récentes, je prévoyais des discussions nouvelles; et même je les appelais de mes vœux. Je déclarais dans ma Préface que, bien loin d'appréhender les critiques, je les sollicitais ; que, préoccupé de science à fonder et non de système à défendre, je serais heureux de combler des lacunes ou de corriger des erreurs. Sans retard, Louis Halphen a répondu à mon appel ; et je m'en suis, en effet, réjoui : il m'a donné une première occasion, sinon d'amender mes idées, tout au moins de les préciser.

Dans la génération d'historiens qui se trouve aujourd'hui en pleine maturité de savoir et de talent, Louis Halphen est certainement un des plus représen-

tatifs, et il est un des plus agissants. Chartiste et médiéviste d'origine, il a peu à peu élargi son horizon historique [1]. Sa curiosité s'est étendue jusqu'aux problèmes de théorie. Il est trop avisé et d'une intelligence trop souple pour se soustraire, de parti pris, à des préoccupations qui ne lui sont pas familières ; il est même capable d'en tenir quelque compte. Mais, d'autre part, sa pratique d'historien le prévient, au fond de lui-même, contre toute conception de l'histoire qui tendrait à jeter le trouble dans ses habitudes intellectuelles.

Une lettre de Louis Halphen qu'a publiée la *Revue de Synthèse historique* renfermait donc, contre ma conception de la synthèse, des objections à la fois intéressantes en soi et très caractéristiques d'un certain état d'esprit. En lui répondant, c'est avec toute une classe d'historiens que je discutais, — enclins, sans aucun doute, aux mêmes « méfiances » qu'il avouait, et qu'il rapportait à « ses préjugés d'historien « historisant » et d'érudit impénitent » [2].

1. Il a publié des textes, des études critiques et des monographies, d'une sobre rigueur, sur la période du VIIIe siècle au XIIIe : c'est là son domaine propre. Mais quelques semaines avant la guerre, il faisait paraître un « tableau sommaire du mouvement historique en France, depuis le début du siècle dernier jusqu'à l'heure présente », où il se proposait de « marquer les grandes directions du travail accompli par nos historiens et l'évolution de leurs méthodes » (*L'Histoire en France depuis cent ans*, Colin). A l'Université de Bordeaux, il a poussé jusque dans les temps modernes des cours sur la civilisation française et même sur la civilisation européenne en général. Il a conçu le plan d'une *Histoire générale*, de l'antiquité jusqu'à nos jours, en vingt volumes, pour laquelle il a groupé des collaborateurs de choix et qui doit être « résolument imprégnée d'esprit moderne ».

2. *Revue de Synthèse historique*, t. XXIII (oct. 1911), p. 122.

***

« Je confesserai, disait-il, que j'ai été arrêté dès l'abord par la définition que vous donnez de l'histoire synthétique, de la *vraie* histoire, de celle qui, pensez-vous, pourra seule être légitimement considérée comme une science au même titre que la physiologie ou la chimie. Il n'y a, rappelez-vous, de science que du général : l'histoire sera donc une science le jour où elle se préoccupera non d'établir des faits particuliers, de les lier entre eux et d'analyser les raisons des changements politiques, sociaux ou moraux que les textes nous révèlent à un moment donné, mais de rapprocher les faits semblables, à quelque moment qu'ils se soient produits, pour en tirer des lois de répétition, et d'expliquer, en un mot, pour quelles raisons profondes, dans telles conditions, tel peuple, tel groupement d'individus devra nécessairement se trouver entraîné à telle conduite. Qu'une pareille préoccupation soit légitime, qu'elle puisse même aboutir à des résultats dont l'historien, au sens habituel du mot, devra faire son profit, je suis le premier à le reconnaître, tout en pensant que le lot des contingences est d'ordinaire trop considérable dans tout enchaînement de faits pour qu'on ait chance de voir une situation se répéter identique. Mais j'avais cru jusqu'alors que c'était là le domaine d'une science distincte de l'histoire, la sociologie, et que l'histoire avait seulement pour rôle d'expliquer les faits dans leur particularité. En d'autres termes, ce que vous appelez synthèse historique ou histoire scientifique

diffère, à mes yeux, de l'histoire proprement dite comme la paléontologie, par exemple, diffère de la géologie, avec laquelle elle est cependant en contact étroit.

« Je crains qu'on ne s'abuse, quand on parle d'histoire *scientifique*, sur la valeur de ce qualificatif accolé au mot histoire, et il est peut-être temps de renoncer enfin à ce puéril débat : l'histoire est-elle une science ou un art ? L'histoire, certes, n'est pas une science du même ordre que la mathématique ou même que la physique ou la biologie ; quoi qu'on fasse, elle n'en aura jamais la rigueur ; les données d'après lesquelles elle procède la condamneront toujours à n'être qu'une suite d'hypothèses suggérées par le hasard des documents, et si le métier d'historien n'est pas entièrement stérile, c'est qu'on peut espérer, par une méthode sévère, restreindre chaque jour davantage le champ des quelques hypothèses que ces documents nous autorisent à former.

« L'histoire continue donc à m'apparaître comme une science du particulier. Non qu'elle doive s'interdire de confronter des événements et des institutions éloignés dans le temps et dans l'espace, car je suis de ceux qui croient à l'utilité de l'histoire comparée, tout en me défiant des assimilations hâtives ; mais ce n'est là pour l'historien qu'un moyen d'approcher de plus près la vérité.

« Vous voyez à quel point, — si j'ai bien compris votre pensée, — le désaccord est profond entre nous sur cette question du but et des méthodes de l'histoire. Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'historien vieux-jeu que je suis n'en a pas moins tiré très grand profit des

pages si pleines et si suggestives où vous avez étudié les causes les plus générales des phénomènes sociaux, car je suis également de ceux qui pensent qu'un historien n'a qu'à gagner au contact des philosophes. »



L'auteur de cette intéressante lettre se qualifie d' « historien vieux-jeu » ; mais ce n'est qu'une boutade et, au fond, une ironie à l'égard de ceux qui prétendent innover : car il maintient très fermement ce qu'il appelle ses préjugés « d'historien « historisant » et d'érudit impénitent », c'est-à-dire ce qu'il considère, en réalité, comme la conception saine et définitive de l'histoire.

Ici nous ferons une remarque préalable. Il importe de distinguer nettement ces deux termes : histoire « historisante » et érudition.

L'érudit accomplit une tâche indispensable : il prépare les matériaux dont la science a besoin pour se constituer, sans lesquels la synthèse ne peut être que de la métaphysique ou de la littérature. On ne saurait donc *opposer* l'érudition à la synthèse historique, — pas plus que, dans les sciences de la nature, on n'oppose l'observation à la généralisation. Bien loin qu'elles s'opposent l'une à l'autre, c'est sur l'une que l'autre repose. Pour notre part, nous n'avons jamais méconnu le prix des recherches érudites : nous nous sommes contenté de déclarer — et ceux-là même qui s'arrêtent au premier stade du travail historique ne peuvent guère nous contredire — que l'érudition ne

se suffit pas, que l'analyse tend à la synthèse et que les matériaux n'ont d'intérêt qu'en vue de la construction qui les utilisera [1].

Pour l'histoire « historisante », c'est une tout autre affaire. Il y a là une forme d'histoire qui, se suffisant à elle-même, prétend suffire, en outre, à la connaissance historique. Or, utile certainement, nécessaire peut-être, mais traditionnelle, empirique, limitée à un rôle tout pratique, elle ne doit pas être confondue avec la science. Et c'est là-dessus qu'il faut insister.



L'érudition établit des faits particuliers : l'histoire historisante les « lie entre eux » et « analyse les raisons des changements politiques, sociaux ou moraux que les textes nous révèlent à un moment donné ». — Mais comment les lie-t-elle, précisément, et de quelle nature sont ces raisons qu'il s'agit d'analyser ?

Si « analyser les raisons » veut dire chercher les causes particulières des faits particuliers, c'est un travail qui n'est pas *scientifique*, étant purement descriptif ; et c'est un travail qui se fait, en général, au petit bonheur. Les causes d'un changement quelconque sont infiniment complexes : l'historien qui n'a pas une clef pour s'y reconnaître n'est jamais assuré d'en démêler la complexité, et il risque de prendre à tort pour déterminante, voire pour unique,

1. Cf. nos pages sur Tamizey de Larroque.

la cause — parlons plus exactement, la condition — que ses préoccupations propres ou des circonstances fortuites mettent pour lui en évidence.

Si, au contraire, on entend par « analyser les raisons » chercher le rôle de certaines causes qui, intervenant d'une façon générale dans le cours des faits humains, ne peuvent manquer d'avoir agi dans tels faits humains, ne voit-on pas que ce travail, véritablement scientifique, doit reposer sur une étude préalable de la causalité, sur la connaissance des divers ordres de causes, sur une méthode consciente, c'est-à-dire sur la théorie ou la logique de l'histoire ?

Pour sa part, L. Halphen parle des « raisons profondes » qui font que, « dans telles conditions, tel peuple, tel groupement d'individus devra nécessairement se trouver entraîné à telle conduite ». Il distingue donc des raisons pures et simples, les causes particulières, et des raisons profondes, les causes générales. Il déclare que l'étude de ces raisons profondes est légitime, qu'elle peut être profitable à l'historien « au sens habituel du mot ». Et voilà, semble-t-il, une concession capitale. Mais deux objections en diminuent immédiatement la portée, — deux objections qui auraient demandé à être développées : car elles impliquent, selon nous, la conception traditionnelle plutôt qu'elles ne la justifient, et elles s'opposent à la synthèse historique sans la discuter.

L. Halphen « pense » que « le lot des contingences est d'ordinaire trop considérable dans tout enchaînement de faits pour qu'on ait chance de voir une situation se répéter identique ». — Avons-nous dit que la synthèse historique comportait des répétitions iden-

tiques, ou encore qu'elle ne s'intéressait qu'aux répétitions ? Nous avons montré, au contraire, qu'il faut faire la part de la contingence, ou du changement fortuit, et aussi déterminer le rôle de la logique, ou du changement *orienté* ; nous nous sommes attaché particulièrement à déterminer toutes les modalités de la contingence et tous les aspects de la logique. Mais nous n'estimons pas nécessaire, pour qu'on puisse atteindre du « général », qu'il y ait une *identité absolue* des phénomènes considérés. Ne suffit-il pas qu'il y ait une constance relative dans les combinaisons changeantes ? Or, non seulement les faits humains enferment un élément de constance, — le facteur social, — mais quelque constance se manifeste dans l'action même des facteurs du changement. Nous avons essayé d'établir que, la contingence se mouvant dans certaines limites, l'étude du facteur contingent peut être menée de façon à dégager du « général », et que l'étude du facteur logique en procure sûrement puisqu'elle permet — et permet seule — d'atteindre les causes profondes, réelles et permanentes.

Sans insister sur sa première objection, L. Halphen passe aussitôt à la seconde. « J'avais cru jusqu'alors », dit-il, que l'étude des répétitions était le « domaine d'une science distincte de l'histoire, la sociologie, et que l'histoire avait seulement pour rôle d'expliquer les faits dans leur particularité ». C'est la thèse même des historiens « historisants », lorsqu'ils veulent bien reconnaître qu'il y a quelque chose à faire, qu'ils ne font pas. Ce « quelque chose », ils l'écartent en l'appelant sociologie. Tout au plus consentent-ils à s'y intéresser de loin.

D'après le texte que nous discutons, la sociologie fournirait à l'historien des indications utiles pour mieux procéder à sa tâche propre et distincte. La comparaison, en histoire, a son opportunité, pourvu — bien entendu — qu'on ne se contente pas d'assimilations hâtives. L'historien ne doit pas s'interdire de « confronter des événements et des institutions éloignés dans le temps et dans l'espace ». Mais il n'y a là, pour lui, qu'un *moyen*, « un moyen d'approcher de plus près la vérité ». Les données d'après lesquelles il reconstitue le passé sont fortuites et incomplètes; l'histoire est et sera toujours « une suite d'hypothèses suggérées par le hasard des documents » : pour restreindre le champ de l'hypothèse, il peut donc être bon de recourir aux similitudes; elles faciliteront l'analyse de tel cas particulier. J'espère ne pas trahir ici la pensée de Louis Halphen en la développant : l'hypothèse dont il parle, celle que l'historien a le droit d'émettre, n'a rapport qu'à l'établissement des faits et à leur liaison particulière; il s'agit de la reconstitution et non de l'explication véritable du passé.

Personne n'ignore que, dans la science explicative, l'hypothèse est tout autre chose : c'est l'idée générale qui sort des faits, c'est la loi présumée, la théorie plus ou moins provisoire, qui permet de les systématiser. De telles hypothèses, en ce qui concerne les faits humains, L. Halphen les réserve, je suppose, au sociologue. Et, selon lui, si la sociologie, en constituant un répertoire de similitudes, certaines ou hypothétiques, concourt à l'œuvre de l'historien, ce n'est que comme discipline auxiliaire pour l'étude de ce

« particulier » qui — répétons-le — resterait l'objet exclusif de l'histoire. La sociologie ou histoire scientifique et l'histoire traditionnelle ne seraient pas moins différentes — malgré la relation de l'une à l'autre — que la géologie et la paléontologie, par exemple, dont la seconde soutient des rapports étroits avec la première. (Ce rapprochement me paraît, d'ailleurs, contestable : tandis que la paléontologie et la géologie ont des objets différents, étudient, l'une des êtres, l'autre des choses, l'histoire scientifique et l'histoire « historisante » ont le même objet : ce sont les points de vue seuls qu'on persiste à différencier.)

Donc les historiens continueront leur tâche traditionnelle. Les sociologues accompliront la leur séparément. — Et, en fait, trop souvent, les sociologues travaillent à leur façon, — c'est-à-dire sans connaissance suffisante de l'histoire, comme les philosophes d'autrefois. Ou bien, — je parle des meilleurs d'entre eux, de ceux qui pratiquent une méthode rigoureuse, — en face d'historiens qui les suspectent et dont les préoccupations ne sont pas scientifiques, ils prétendent absorber toute l'histoire pour la convertir en science, et ils en viennent à faire du facteur social le facteur explicatif unique.

Or, précisément, je me suis attaché dans mon livre à circonscrire le domaine de la sociologie. C'est ma faute, certainement, si je ne me suis pas fait bien comprendre. Je n'ai pas voulu « étudier les causes les plus générales des *phénomènes sociaux* », mais déterminer les causes les plus générales qui interviennent dans les *faits humains*, — parmi lesquelles figurent les *nécessités sociales*. Pour moi, la sociologie, bien

loin d'être mise à part, doit être intégrée dans l'histoire scientifique, dans la synthèse. Mais elle n'est qu'un des points de vue de la synthèse. Elle étudie un des éléments constitutifs de l'histoire, l'élément proprement social, ce qui résulte du besoin qu'ont les hommes de s'associer, les institutions où se manifeste la société en tant que société. Elle étudie des répétitions, par conséquent ; mais des répétitions qu'affecte la contingence, d'une part, sur lesquelles agit, d'autre part, la logique.

L'explication intégrale et profonde des faits humains consistera donc à considérer les trois ordres de causes, à les considérer en eux-mêmes et dans leur relation, dans leurs réactions mutuelles. Mais un semblable programme demande à être précisé de plus en plus [1] et veut être réalisé sans hâte. Des travaux en apparence modestes, limités à tel ordre de causes, à telle portion étroite de l'espace et du temps, peuvent être animés de l'esprit de synthèse et font plus pour l'explication définitive que les efforts trop ambitieux. Ici comme ailleurs, c'est la méthode suivie, et non l'étendue embrassée, qui caractérise la science.

Voilà comment je crois qu'il faut concevoir la synthèse. Et c'est tout autre chose que de la *philosophie*. Dire qu'un historien n'a qu'à gagner « au contact des philosophes », aboutit, malgré le vœu aimable d'un commerce occasionnel, à écarter respectueusement, comme philosophiques, les préoccupations que je cherche ici à préciser. Ce que j'ai voulu faire dans ma *Synthèse en Histoire*, c'est l'opposé précisément de

1. Voir la discussion suivante.

la philosophie, — au sens spéculatif de ce mot, — l'opposé de l'ancienne philosophie de l'histoire. J'ai voulu faire ce que fait, dans les sciences de la nature, le logicien qui, s'intéressant à telle science, en possédant les résultats, en ayant à quelque degré la pratique, cherche à la rendre plus consciente, à l'acheminer vers ses fins plus directement : là, logique et science sont étroitement unies. Il en doit être de même, dans les sciences de l'humanité, pour la logique de l'histoire et la science de l'histoire. La théorie de la synthèse, en mettant à profit les tâtonnements antérieurs, en systématisant les résultats de toute sorte qui ont été obtenus, malgré tout, et par les historiens empiristes et par les philosophes de l'histoire, tend à promouvoir, à diriger la synthèse effective.

Louis Halphen établit, lui aussi, des comparaisons entre l'histoire et les sciences, — mais pour exprimer la crainte « qu'on ne s'abuse, quand on parle d'histoire *scientifique*, sur la valeur de ce qualificatif... L'histoire, certes, n'est pas une science du même ordre que la mathématique, ou même que la physique ou la biologie ; quoi qu'on fasse, elle n'en aura jamais la rigueur ». — *Du même ordre* ? Non, en vérité ; mais les diverses sciences sont toutes d'ordre différent. Il est de plus en plus solidement établi que chaque science a ses procédés spéciaux, — donc sa logique, — en rapport avec son objet propre, bien qu'il y ait des conditions générales et une *attitude* qui s'imposent au savant dans n'importe quel canton de la science.

L'histoire n'a que trop souffert de l'effort qui a été fait souvent pour l'assimiler arbitrairement à telle ou telle discipline hétérogène. Elle n'a pas les mêmes

caractères que la mathématique, que la physique, que la biologie, parce qu'elle est l'histoire. Mais dire qu'elle est une « science du particulier », voilà qui est véritablement abuser du terme de science et créer une alliance de mots contradictoire. Elle ne sera une science au même titre que les autres qu'à condition de chercher et d'établir du général. Or, cela, elle le peut faire ; et il s'agit qu'elle le fasse méthodiquement.

Si on objecte que son « général » à elle n'a pas la même stabilité, la même amplitude que celui de telle science, la réponse consistera — nous ne faisons que l'indiquer ici — à étudier le concept de loi : il apparaîtra peut-être que les lois de la nature ne sont pas, pour la plupart, ces nécessités inattaquables qu'on s'imagine parfois; mais que précisément leur stabilité et leur amplitude sont variables [1]. Il est donc bien vrai que la question : si l'histoire est une science ou un art, ne doit plus se poser, mais parce que l'histoire doit être définitivement promue à la dignité de science et traitée comme telle. De l'art, si elle retenait quelque chose, ce serait une intuition de la vie, un certain don de pénétration psychologique, qui peut aider l'historien, qui peut faire la vocation d'historien, mais qui ne supplée pas à la méthode scientifique.



Il faut, en somme, chercher à mettre de la clarté là où jusqu'ici ont régné la confusion et l'arbitraire. Il

1. Voir la discussion suivante, p. 45.

importe que le travailleur, dans l'ordre des études historiques, sache exactement ce qu'il fait et où il tend, que le lecteur sache à quel genre d'ouvrages il a affaire. Plusieurs attitudes sont possibles pour l'historien : mais il doit prendre l'une ou l'autre résolument et consciemment.

Je ne prétends pas que la synthèse historique soit la « vraie » histoire, si cela devait signifier qu'elle est la seule forme légitime du travail historique. Mais elle est la seule forme pleinement scientifique de l'histoire. L'érudition, ou l'analyse, représente le travail préparatoire, d'ailleurs indispensable, — nous ne saurions trop le répéter. L'histoire « historisante » est un mode empirique d'histoire : elle narre, elle décrit, elle expose ; quelquefois elle explique dans une certaine mesure, mais ces explications vont à tâtons, ne reposent pas sur une méthode précise, sur la conscience claire des problèmes à résoudre.

Telle quelle, l'histoire « historisante » n'en est pas moins utile, je dirai même qu'elle est provisoirement nécessaire. Il est nécessaire qu'un peuple se situe dans le temps, que la jeunesse d'un peuple s'enracine, jusqu'à un certain point, dans la tradition. Bien plus, il est nécessaire que les travailleurs aient une première notion empirique de la réalité évanouie, pour fonder sur cette donnée l'étude scientifique du passé. Toujours, l'humanité va de la connaissance superficielle à l'exploration intime et méthodique. En ce qui concerne la nature, la prise de possession par l'intelligence est précédée d'une prise de possession par les sens : on conçoit que la synthèse explicative,

en histoire, soit précédée d'une approximative vue d'ensemble.

Mais les progrès de la synthèse transformeront peu à peu l'histoire « historisante » elle-même. A la limite, quand l'histoire sera pleinement consciente et définitivement organisée, pas plus que la forme érudite, la forme historisante ne prétendra encore à l'indépendance : au lieu d'un mode particulier d'histoire, ce ne sera plus que la vulgarisation de l'histoire scientifique.

III

LA RECHERCHE DES CAUSES DANS LA SYNTHÈSE HISTORIQUE

Discussion avec un théoricien de l'Histoire « historisante »

A.-D. Xénopol, qui est mort récemment[1], en laissant comme historien de la Roumanie une œuvre considérable, était, en dehors de son pays, connu surtout comme théoricien de l'histoire. Bien qu'il eût étudié quatre ans en Allemagne (1867-1871) et qu'il fût docteur en droit et en philosophie de l'Université de Berlin, il avait pour la France de vives sympathies; et c'est à Paris qu'il avait publié, en 1899, son ouvrage capital, *les Principes fondamentaux de l'Histoire*, puis, en 1904, une seconde édition, très remaniée, du même ouvrage, sous le titre de *la Théorie de l'Histoire*[2]. Mais l'Allemagne est certainement responsable de la part de spéculation *a priori* qui s'est mêlée, dans son œuvre théorique, aux suggestions de sa pratique d'historien.

1. 1847-1919. Il était, depuis 1883, professeur à l'Université de Jassy. Il en a été le recteur élu (1898).
2. Leroux, éditeur.

Xénopol a utilisé un savoir étendu, il a fait preuve d'une remarquable faculté dialectique, il a déployé dans de nombreuses polémiques une activité inlassable, pour soutenir cette thèse : telle qu'elle est, sous sa forme traditionnelle, l'histoire est une science. Bien loin qu'elle doive se modifier, puisqu'elle est une science *à sa façon* et que la formule *non est fluxorum scientia* ne mérite pas le crédit qu'on lui a accordé, il importe que l'histoire prenne conscience d'elle-même plus nettement, pour lutter de façon plus efficace contre tout ce qui tendrait à la dénaturer.

Xénopol attachait donc une grande importance à la théorie. Sans partager, au fond, les tendances de la *Revue de Synthèse historique*, il l'approuvait de recommander le travail théorique, et il a été pour elle un collaborateur assidu. Il a accueilli avec une curiosité sympathique mon livre sur la *Synthèse en Histoire*. Après l'avoir soumis à un examen minutieux, il lui a consacré, dans la *Revue du Mois*[1], une longue étude où des éloges — qui m'étaient précieux — se mitigeaient de critiques, — toujours courtoises mais parfois radicales.

Ces critiques, au surplus, ne m'étaient pas tout à fait imprévues : dans la mesure où mes thèses s'écartaient des siennes, je pouvais m'attendre à ce qu'il les contestât. Mais il ne se contentait pas de me contredire : il relevait dans mon livre même des contradictions qui — je le crois, du moins — n'y sont pas en réalité. Il lui arrivait — par ma faute, sans doute —

1. 10 février 1912, pp. 165-185.

de ne pas très bien me comprendre Tout en citant mes phrases, il ne saisissait pas toujours ma pensée. La trempe même de son esprit systématique condamnait certaines idées à s'émousser sur lui.

Sans m'attarder aux détails où il voulait me mettre en contradiction avec moi-même, j'ai cru qu'il y avait intérêt à réfléchir sur les principes de notre désaccord. J'ai donc été amené, en lui répondant, à discuter la question capitale de la causalité en histoire. Et j'ai insisté, dans les pages qui suivent, sur la diversité essentielle des causes que la synthèse historique a pour objet de rechercher.

***

Xénopol, dans tous ses travaux, s'est attaché à distinguer deux modes de la conception du monde, la conception du « monde successif » et celle du monde « dans sa permanence ou dans sa répétition uniforme »[1] : il oppose nettement *phénomènes de répétition* et *phénomènes de succession*. Un certain nombre de penseurs contemporains — Dilthey, Windelband, Rickert, qui ont fait école, en Allemagne; Adrien Naville, à Genève; Croce, en Italie — ont adopté une semblable division du réel. J'en ai fait autant, pour ma part, dans un ouvrage antérieur à celui que critique Xénopol. La réflexion a imposé cette distinction de la permanence et du changement, de la loi et du fait, du « déjà fait » et du « se faisant »,

1. Voir *Synthèse en Histoire*, p. 25.

ou encore de la « nature » et de l' « histoire » [1]. Une réflexion plus profonde peut amener à reconnaître qu'il ne faut pas exagérer cette distinction.

Dans *la Synthèse en Histoire*, j'ai relevé des passages où Xénopol montre l'unité de ce réel qui, tout à la fois, « existe et se transforme [2] », et je lui ai reproché de maintenir cependant avec une rigueur excessive une opposition qui n'est pas foncière, qui peut devenir dommageable pour la connaissance. Il retourne le reproche contre moi : je ne tendrais à rien moins qu'à confondre les sciences et à fausser les méthodes. Xénopol « ne saurait admettre » avec moi que « le terrain de l'histoire et des lois soit le même » (p. 166) [3] ; il déclare que les sciences « doivent rester séparées » (p. 165). Sur le premier point, il a tort de me contredire : dans le passage visé je ne dis pas autre chose que ce qu'a reconnu Xénopol lui-même, lorsqu'il affirme que la réalité est une, que l'univers « forme un tout indivisible dans son infinité » (p. 165). La question qui se pose n'est donc, en somme, que d'opportunité et de tactique scientifiques.

Les lois sont-elles un objet réfractaire aux préoccupations de l'historien ? Comment faut-il concevoir la recherche de la causalité en histoire ? Là, précisé-

1. La *loi* apparaissant surtout dans la « nature » et le *fait* dans l' « histoire », on se sert parfois de ces deux termes pour désigner les deux modes de conception des choses. Cela ne va pas, d'ailleurs, sans quelque ambiguïté, et ce n'est qu'en jouant sur le double sens de ces mots qu'on a pu dire : il y a de la nature dans l'histoire et de l'histoire dans la nature.

2. P. 31.

3. Les chiffres entre parenthèses, dans le texte, renvoient à la *Revue du Mois* du 10 février 1912.

ment, dans cette question, est le centre de notre querelle, — querelle d'amis, où la vérité seule est en jeu.

Aussi écarterai-je soigneusement de la discussion les chicanes de mots. C'est une remarque banale, que bien des obscurités de pensée, bien des contradictions apparentes tiennent à la diversité des sens dont on charge un seul et même vocable. Quand Xénopol, qui ne s'est jamais lassé de proclamer que l'histoire est une science, me reproche de vouloir faire une science de l'histoire, je complète sa pensée et ne l'accuse point de contradiction : ce qu'il n'admet pas, c'est que l'histoire soit une science *de lois*, une science de répétitions. L'histoire est science, selon Xénopol, parce qu'elle comporte des « vérités prouvées », parce qu'elle est la « reproduction de la réalité [1] » ; mais son caractère essentiel consiste en ce que « le fait considéré ne se produit qu'une fois dans le courant des âges et ne se reproduit plus jamais [2] ».

A vrai dire, Xénopol ne nie pas qu'il y ait, dans les faits humains du passé, des répétitions, et que ces répétitions puissent être exprimées par des lois : mais ces lois relèvent d'une science distincte de l'histoire, — qui est la sociologie [3]. De même famille que la physique, la biologie ou la psychologie, la sociologie étudie la statique humaine et non pas le développement.

1. *Théorie de l'Histoire*, p. 81. — Cf. une communication à la Société de Sociologie : « Nous pensons... que l'histoire est bien une science dans toute l'acception du mot puisqu'elle tend à établir la vérité sur les faits qui ne sont plus,... sur le passé. » *Rev. int. de Sociologie*, fév. 1912, p. 144.

2. *Synthèse*, p. 24.

3. Cf. Louis Halphen, pp. 19 et 24.

Qu'on ne s'imagine pas, d'ailleurs, que Xénopol puisse se résigner à faire de l'histoire l'exposé d'une pure succession de faits, d'accidents, de contingences. Il cherche dans l'objet de ses études un équivalent des lois, et il croit le trouver grâce à ce qu'il appelle les *séries*.

La série enchaîne des faits, « des faits sociaux, c'est-à-dire des faits généraux, ou à portée générale », et qui « doivent avoir des conséquences intellectuelles »; elle se manifeste à travers les « formes générales de la vie de l'esprit », qui répondent aux besoins « économiques, politiques, sociaux, religieux, moraux, juridiques, artistiques, littéraires et scientifiques » de l'humanité [1]. Elle est « régie dans bien de ses parties » (p. 182) par des « facteurs » généraux ou constants, « tels que la race, le caractère national, l'hérédité, le milieu social et géographique ». Elle est « poussée » par des « forces » : une force principale, — la force d'évolution, — des forces auxiliaires, — où figurent les éléments les plus hétérogènes, l'expansion, la lutte pour l'existence, l'imitation, l'individualité, le hasard.... Produits de l'action des forces à travers les circonstances ou conditions, les séries sont les « principes directeurs du développement ». La sociologie les emprunte à l'histoire pour devenir dynamique : autrement dit, si la sociologie statique n'a rien de commun avec l'histoire, histoire et sociologie dynamique ne font qu'un.

J'avoue avoir beaucoup de peine à me reconnaître au milieu de ces forces, formes, facteurs et conditions.

1. *Théorie de l'Histoire*, p. 383.

Autant est nette — et même tranchante — la division générale des sciences qu'établit Xénopol; autant sont précises — et souvent ingénieuses ou profondes — les remarques de détail qu'accumulent dans ses livres et ses articles une large expérience historique et une curiosité scientifique très renseignée : autant sa conception de la série, au lieu de donner « la clef de l'histoire », me semble obscure; autant l'ensemble de sa théorie m'apparaît inefficace. Elle ne décompose pas la réalité historique en ses éléments premiers; elle n'articule pas la science de l'histoire d'une façon organique. Elle est à la fois simpliste et compliquée. Elle aboutit à conserver l'histoire traditionnelle, — narrative et empirique, plus préoccupée d'exposer les faits que de les expliquer, ou qui les explique à tâtons : elle la conserve, en la revêtant d'une sorte d'armature scolastique. Xénopol s'est évertué, d'ailleurs, à répéter que la bonne méthode a été mise en pratique, dès l'antiquité, par les « grands maîtres » qui ont illustré l'histoire [1].

Il est trop historien « historisant », trop soucieux de maintenir à tout prix le caractère traditionnel de sa discipline; et il est, en même temps, trop métaphysicien : car sans être explicitement formulée, une métaphysique immanente anime toute son œuvre. — Xénopol est convaincu que nous atteignons le fond de la réalité, que la science est « le reflet de l'Univers dans notre esprit [2] ». La connaissance causale est la reproduction des « ressorts » réels qui « poussent les faits à se manifester ». Nous ne connaissons pas

1. *Ibid.*, pp. 133, 421, 453.
2. *Ibid.*, p. 35 ; cf. pp. 29, 30, 34.

toutes les causes, parce qu'il faudrait pour cela connaître toutes les forces et leurs modes d'action ; mais nous savons que tout phénomène est la manifestation d'une force qui « travaille » à travers certaines conditions [1].

Pour Xénopol, on le voit, l'essence du réel, c'est la force : il parle de la « force mystérieuse de la genèse universelle », des « premières effluves de l'esprit », du « grand souffle qui fait mouvoir l'univers » [2]. Quoiqu'il s'en défende, il crée facilement des entités en « réalisant » des mots : exemple, « la force destructrice de la vie, — la mort [3] ». Il a, d'ailleurs, l'imagination mythique et use volontiers d'images anthropomorphiques : les différentes catégories de faits sociaux « ne suivent pas toujours une marche égale et parallèle dans l'évolution. Il y en a qui vont de pair ; d'autres qui restent en arrière, comme pour se reposer, reprendre des forces, et rattraper plus tard celles qui les ont devancées ; d'autres enfin, suivent pendant quelque temps une marche rétrograde, avant de s'élancer de nouveau sur l'onde qui les porte en avant [4] ».

On se demande, à la réflexion, où réside cette force qui est le « moteur » universel, mais qui « se perdrait dans le vide sans les conditions [5] », ce que sont en elles-mêmes ces conditions. Comment concilier, d'ailleurs, ce rôle de la force comme agent de l'évolu-

1. *Ibid.*, pp. 51, 56, 60.
2. *Ibid.*, pp. 213, 73, 34.
3. *Ibid.*, p. 55.
4. *Ibid.*, p. 383.
5. *Ibid.*, p. 48.

tion avec la définition qu'il donne de la force ? Xénopol déclare qu' « il est évident que les faits nouveaux qui surgissent au sein du développement et le poussent continuellement en avant, ne peuvent que provenir de la pression constante de la force évolutionniste[1] » ; mais, d'autre part, il affirme que l'action d'une force naturelle « ne peut être que constante, éternelle et invariable », et qu'en « s'incorporant » dans des conditions identiques, les forces produisent les phénomènes de répétition, — eux-mêmes exprimés par les lois[2]. Tantôt il semble que la force ne crée rien, mais différencie son action par la diversité des conditions, tantôt que ce soit elle qui crée les conditions nouvelles. Y a-t-il deux sortes de forces, — forces de conservation et forces d'évolution ? Cela ne nous est précisé nulle part, ni quel pourrait être le rapport originel de ces forces.

Dans la recherche des causes, il n'y a, selon nous, — disons-le tout de suite, — qu'une voie légitime pour dépasser le pur phénoménisme, c'est la voie psychologique. Xénopol le dépasse par la spéculation. Il a raison de dire qu'il est arrivé, pour la notion de cause, à « des résultats absolument nouveaux »[3] ; mais il y est arrivé en amalgamant des intuitions justes et profondes avec des conceptions toutes personnelles. Son œuvre est une des plus importantes contributions de ces dernières années à la théorie de l'histoire, et pourtant elle pourrait faire douter de l'utilité de la théorie : c'est que, si les matériaux en

1. *Ibid.*, p. 388.
2. *Ibid.*, p. 303.
3. *Ibid.*, p. 300.

sont, le plus souvent, excellents, l'agencement de ces matériaux est défectueux.

***

Dans mon livre sur la *Synthèse en Histoire*, mon effort principal a tendu à débrouiller la notion de causalité. Je me suis attaché plus encore aux grandes lignes qu'au détail. J'ai utilisé les réflexions de tous ceux qui ont abordé ces problèmes, — entre autres celles de Xénopol. J'ai tâché de les rectifier, de les compléter, de les concilier. Je les ai confrontées avec les pratiques positives des diverses disciplines historiques. Je m'empresse d'ajouter que, préoccupé de promouvoir la logique de l'histoire et non de créer un système personnel, j'ai présenté mon essai comme destiné à être contrôlé, à son tour, par la critique et surtout par l'application[1].

J'estime qu'il importe par-dessus tout de distinguer nettement trois sortes de causalité.

Il y a une première sorte de causalité qu'on peut appeler causalité brute ou *déterminisme*. C'est une conviction inhérente à l'esprit, qu'il n'y a pas de phénomène qui naisse de rien; et ce qui caractérise l'esprit positif, c'est la conviction que tout phénomène est lié à d'autres phénomènes *naturels*. Les faits contingents ne sont donc pas étrangers à la causalité. Ils naissent d'un ensemble de conditions dont

1. Cf. p. 17.

la réunion constitue la cause, — en sorte que la recherche de la causalité, dans l'ordre de la contingence, consiste à traiter le changement comme permanence : ce qui apparaît était déjà. Au surplus, tout étant lié à tout, chercher la cause déterminante ou « constituante », c'est, d'un point de vue quelconque, découper, dans le bloc des conditions, tel groupe de phénomènes, ou tel phénomène proche, qui sera érigé en cause.

De ce genre de causalité, Xénopol ne me paraît pas avoir une conscience très nette. Il parle de « l'indéterminisme de la contingence universelle » (p. 180), et il me critique pour avoir, en essayant de formuler la théorie du hasard, déclaré que, « si le hasard n'est pas prévisible, ceci n'arrive que par rapport à nous ; car ce serait à notre ignorance des causes dans la complexité des phénomènes que nous donnons le nom de hasard[1] ». « ... Nous ne saurions souscrire aux paroles de M. Berr, que « si nous étions capables « de reconstituer l'enchaînement total des phéno- « mènes, si nous étions des dieux omniscients, le « hasard pourrait être prévu, mais il ne se trouverait « pas éliminé ». Un *hasard prévu* est une contradiction, attendu que le propre du hasard c'est précisément son imprévisibilité. Aussi, comme M. Berr l'observe lui-même, il n'y a pas de loi du hasard. Mais pour que le hasard fût prévisible, il faudrait absolument qu'il pût être induit de l'application d'une loi (p. 171). » Bien que le hasard n'ait pas de loi,

1. Xénopol renvoie à la page 57 de mon livre; le texte, pp. 56-57, est assez différent.

répondrai-je, il peut être prévu *théoriquement* : puisqu'il est l'intersection de séries de phénomènes causalement liés, il sera prévu si l'on connaît les conditions dont l'ensemble constitue sa cause. Je sais que A, à telle heure, passera à tel endroit, que B, à telle heure, passera au même endroit : leur rencontre est un hasard pour eux, s'ils n'ont pas l'intention de se joindre, ou s'ils en ont le désir sans s'y attendre ; elle est un hasard, en soi, puisqu'elle ne dépend ni d'une loi ni d'une volonté, que, sans être désordre, elle est absence d'*ordre* ; cette « rencontre » pure est cependant prévue de moi qui connais la double série de faits prochains d'où elle résultera. Xénopol a tort en disant qu'il est « souverainement absurde de prétendre que l'on pourrait prédire des *faits nouveaux* qui ne se sont jamais produits dans le passé », qu'on ne peut prévoir que ce *qui a déjà été*. « Le terme même de prévision l'indique suffisamment, ajoute-t-il, puisqu'il suppose la *pré*existence du phénomène prévu »[1] : en réalité, le terme de prévision implique la vision *à l'avance* d'un phénomène et non sa préexistence[2].

Xénopol m'approuve de reconnaître que les lois ne sont pas explicatives, ne procurent pas la connaissance des causes. Mais notre accord sur ce point est plus apparent que réel. Je considère, avec tous les esprits positifs, les lois, telles que les établissent les

1. Voir le numéro précédemment cité de la *Rev. int. de Sociologie*, p. 133.

2. Xénopol a une tendance à faire de l'individualité et même du hasard des forces, des « forces productrices » (*Théorie*, p. 75), et ainsi des causes en un sens tout à fait insoutenable.

sciences de la nature, comme répondant au *comment* et non au *pourquoi*; mais, en répondant au *comment*, elles donnent une certaine cause, la cause au sens positif du mot. Le savant se désintéresse des « rencontres », dont la connaissance n'est ni profondément instructive ni pratiquement utile. J'ai cité ce mot de Henri Poincaré : « Carlyle a écrit quelque part quelque chose comme ceci : « Le fait seul « importe; Jean sans Terre a passé par ici, voilà ce « qui est admirable, voilà une réalité pour laquelle je « donnerais toutes les théories du monde... » C'est là le langage de l'historien. Le physicien dirait plutôt : « Jean sans Terre a passé par ici; cela m'est bien « égal, puisqu'il n'y repassera plus[1]. » Le savant se désintéresse, d'autre part, — au moins provisoirement, — de l'essence des choses : il a reconnu la puérilité et le danger des explications réalistes, survivance de l'anthropomorphisme primitif, qui, dans la « philosophie de la nature », mettaient sous les phénomènes des forces et entités chimériques. On s'est attaché, dans les sciences positives, aux phénomènes qui se répètent et, en étudiant ces phénomènes par l'observation ou l'expérience, on a cherché à préciser l'antécédent constant, le caractère dominateur auxquels sont liés tel phénomène conséquent, tel caractère subordonné. On a donné au premier phénomène le nom de cause. Telle est la causalité nécessitante ou causalité *légale*, la seule qui compte, ou même qui existe, pour certains savants.

Xénopol ne veut pas admettre que les lois se ren-

1. *La Science et l'Hypothèse*, p. 168. Voir *Synthèse*, p. 16.

contrent sur cette même trame de la causalité brute, du déterminisme, où se produisent tous les faits contingents. Il en est resté à une conception de la *loi* qui est en train de vieillir. Les progrès immenses que la science a réalisés dans la prévision des phénomènes et la domination de la nature, depuis le XVIe siècle et particulièrement au cours du XIXe, par la découverte des lois cosmologiques et physiques, la possibilité de donner à certaines lois une expression mathématique, ont peu à peu « sublimé » ces résultats de la recherche scientifique. La loi est apparue à certains comme un décret imposé aux choses, comme une nécessité transcendante à laquelle les faits doivent se soumettre éternellement. Xénopol tient à ce qu'on ne rabaisse pas la majesté des lois : ce serait « annihiler... tous les efforts de l'esprit pour découvrir la façon d'agir des forces qui gouvernent le monde » (p. 166). Or, la loi, aujourd'hui, est de plus en plus nettement conçue comme une *donnée*, comme un fait, de caractère général, lié aux faits singuliers. Il se peut qu'il y ait des lois universelles et éternelles, une nature permanente des choses; mais les lois, pour la plupart, sans doute, *sont nées* ; et une fois nées, elles ne sont pas inattaquables, elles ne restent pas immuables. Voilà ce qu'admettent non seulement des philosophes mais des savants [1]. La nécessité des lois est tout abstraite, conditionnelle : *si* tel antécédent se reproduit, tel conséquent suivra [2].

1. Voir *Synthèse*, pp. 27, 110.
2. M. Adrien Naville a montré fortement que, sous une forme absolue, les lois sont du domaine *théorique*. Voir sa *Classification des Sciences* (3e éd., 1920).

Et, telle quelle, la loi est précieuse : car là où l'homme dispose de la nature, il ne dépend que de lui de faire reparaître le conséquent en se ménageant l'antécédent. Au surplus, nous verrons tout à l'heure que la pensée de Xénopol n'est pas toujours aussi absolue : nous ne dirons pas qu'il se contredit, mais que la rigidité de son système cède parfois à la pression de la réalité.

Observons d'abord qu'il y a une troisième sorte de causalité, — causalité profonde, explicative, — celle qui fournit les *causes des causes*, celle qui ordonne les phénomènes non plus par une chaîne de nécessité mais par un mouvement de logique, celle qui constitue le développement ou l'évolution, et qui est interne, qui est de nature psychique. C'est par cette causalité qu'il y a du *nouveau* et non seulement de l'*autre* ; c'est elle qui est « créatrice ». Car on peut donner de l' « évolution créatrice » une interprétation plus ou moins différente de celle de Henri Bergson : il a, dans tous les cas, raison sur ce point, et on s'accordera de plus en plus à reconnaître avec lui, que l'évolution créatrice est interne. Qu'il soit prudent, qu'il soit nécessaire d'écarter, au moins provisoirement, ce genre de préoccupation des sciences de la nature inorganique, c'est entendu : mais il n'est pas aussi évident qu'il faille en user de même dans la science des faits humains, — ni peut-être dans la science de la vie. Il est probable que le rôle de cette causalité étudié là où elle s'impose à l'esprit, donnera des clartés sur son action là où elle est plus incertaine et plus délicate surtout à préciser.

J'ai cherché, dans ma *Synthèse en histoire*, à ébaucher la théorie de la causalité interne, à montrer comment elle doit être conçue pour échapper aux hypothèses hasardeuses, pour prendre un caractère positif. J'ai substitué à l'expression de *finalisme* celle de *logique*, parce que le finalisme suppose des fins présentes ou à la pensée de l'être qui agit ou à la pensée d'un Être qui agit les autres, parce qu'il n'a de sens que dans la métaphysique ou pour la conscience réfléchie. La logique, elle, considérée en son essence, n'implique qu'une adaptation de *moyens* à *intention* ou à *besoin* et a pour base uniquement la tendance de l'être à être. Elle est la réussite de l'être, la suite des réussites, puis la réflexion sur les réussites : et à ce dernier stade apparaît la logique au sens limité du mot. La logique rationnelle, en effet, la logique des sciences n'est qu'un cas particulier de la logique vécue : Xénopol ne s'en rend pas compte et il déclare même expressément le contraire (p. 177).

S'il est d'accord avec moi pour reconnaître que la cause explicative doit rendre compte du *pourquoi*, il entend ce *pourquoi* d'une façon très vague. Il tient à la notion de « causes finales » ; il va jusqu'à soutenir que « certains phénomènes de la nature matérielle sont inexplicables sans causes finales » (p. 176) ; mais pour lui, la cause explicative est double : il me reproche d'avoir l'air « de confiner la question du *pourquoi* rien que dans le but vers lequel tend un développement, donc seulement dans la téléologie » (p. 175); et un peu plus loin il déclare qu'il n'y a pas lieu de distinguer si les causes de *caractère nécessaire* sont « propulsives (ultimes), ou attractives (finales) » (p. 177).

Ainsi Xénopol laisse un sens flottant au mot *nécessité*: non seulement il ne le réserve pas pour la causalité « légale », mais il s'en sert pour amalgamer, de parti pris, des causalités diverses, des éléments d'explication assez mal définis. Les nécessités en histoire « ne prennent pas le caractère de lois ; elles ne font que pousser le développement sur une certaine courbe obligatoire qui part d'un noyau, se dirige dans un sens déterminé pour arriver à un résultat.... Que la nécessité historique, la courbe du développement, soit causale ou téléologique, c'est-à-dire finaliste ; qu'elle soit poussée par des causes internes ou attirée par des causes finales, cela ne change rien à son caractère. *Sans doute il peut être très intéressant de débrouiller l'écheveau de la causalité si compliquée du développement humain* et de montrer par exemple que pour telle série, l'impulsion causale est partie du fond des choses (?), pendant que pour telle autre elle est donnée par une attraction vers un idéal rêvé par l'esprit et possède donc un caractère finaliste. Malgré cette différence dans le mode d'action de la cause, le processus historique reste le même. La causalité qui s'enchevêtre de la façon la plus différente ne saurait servir de base à une division systématique de la synthèse historique (pp. 182, 183). » Somme toute, à l'effort que j'ai fait pour préciser le sens des mots et pour approfondir la nature des causes, il oppose purement et simplement une conception de la causalité qui n'est pas élaborée.

***

S'il y a, dans le réel, des catégories de causes diverses qu'il importe de bien distinguer, la science plénière des faits humains du passé, la synthèse, ne comporte pas l'exclusion de telle ou telle catégorie de causes ; elle consiste, au contraire, dans l'étude du rapport, ou de l'*interaction*, des causalités diverses. Voilà la thèse maîtresse de mon livre et le principe sur lequel reposait déjà la *Revue de Synthèse historique*.

« La cause n'est que le moyen d'expliquer un phénomène, elle ne saurait en remplacer l'essence (?). La façon dont un phénomène ou un événement s'accomplit est différente de ses causes explicatives. La science doit d'abord établir les phénomènes dont elle s'occupe, avant de les expliquer causalement. Une science purement explicative ne saurait exister. La réalité historique est donnée par les séries de développement et non par les causes de ces séries qui n'en sont que le corollaire scientifique (p. 184). » Xénopol, si je le comprends bien, veut dire qu'avant de songer à expliquer les faits, il faut les connaître, et que l'intuition de la réalité en précède la science. Voilà qui est incontestable, et je ne méconnais pas cette évidence[1]. Par l'enseignement traditionnel de l'histoire, tout homme cultivé prend intuitivement possession du passé. Le travail d'érudition, qui complète et redresse peu à peu la vision empirique de ce passé, et ce que j'ai appelé la synthèse d'érudition, qui assemble les faits éprouvés dans des

1. Cf. p. 30.

répertoires divers, chronologiques ou systématiques, précèdent nécessairement la synthèse scientifique. L'histoire narrative n'est pas la science ; l'érudition n'est pas la science non plus, bien qu'elle en soit la base. « Il n'y a de science que du général. »

Il est étrange de voir Xénopol se débattre contre ce principe, lui qui, précisément, en revient à faire de l'histoire une science de « généralisation » au moyen de la « série ». « Série et loi se valent sous le rapport de la *force généralisatrice*, et c'est le seul élément sur lequel la science élève son système de vérités. » De même, dit-il encore, que lorsque les faits de répétition « sont recueillis un à un, sans que les principes qui les réunissent en lois soient connus, on n'a que des matériaux pour les sciences de lois, et non ces sciences mêmes », quand les faits successifs « sont exposés seulement à la suite les uns des autres,... on peut avoir des matériaux, mais point une science de l'histoire[1] ». En fait, sa notion de « série » enferme des éléments généraux, les « facteurs constants », les « formes générales » ; dans ce « nexus de causalité » qu'elle tend à établir, elle fait une part à la logique. Elle embrasse confusément tous les éléments de généralisation que nous essayons de dégager et d'isoler avant d'étudier leur liaison, — tous, sauf les lois de la statique sociale qu'elle renvoie à une science autonome.

Ainsi Xénopol a tort de dire qu'il repousse le principe : Il n'y a de science que du général ; qu'il revendique pour *tous les faits individuels*, quelle que soit leur étendue, le droit d'être compris dans les

1. Voir *Théorie*, pp. 131, 132.

recherches scientifiques (p.172). En réalité, s'il donne à l'individuel un caractère scientifique, c'est qu'il l'enveloppe, pour ainsi dire, de général : « Les sciences tendent à généraliser le plus possible. »

D'autre part, il lui arrive de montrer ce qu'il y a dans les lois mêmes de relatif et de lié à l'individuel. Il remarque qu'en mécanique céleste des éléments individuels interviennent dans l'établissement des lois. « C'est ainsi que le fait, *absolument individuel et particulier à notre globe, de l'inclinaison de son axe de rotation de 23° sur l'écliptique,* est la cause de la loi des jours et des nuits, ainsi que celle des saisons aux diverses latitudes de notre planète (p. 172). » Si l'on rapproche cette constatation, qu'un fait individuel peut « donner naissance » à des lois (p. 181), de cette autre, que, dans certains domaines, la rigueur des lois souffre quelque relâchement, que les éléments individuels et le hasard expliquent « les variations que les phénomènes présenteront au sein de la loi à laquelle ils obéissent »[1], on voit s'abaisser même la barrière que Xénopol mettait entre le *fait* et la *loi.*

Pas plus que Xénopol — et à la différence des sociologues — je n'élimine la contingence. Seulement, je m'attache à établir que la contingence, dans l'histoire, « se canalise », selon une ingénieuse expression de Le Dantec. Je montre qu'elle est limitée, d'abord, par des lois et des circonstances de toutes sortes, étrangères à l'histoire, mais qui, dans l'individualité collective, dans l'individualité singulière, dans le hasard même, restreignent le champ des possibilités. Je

1. *Ibid.*, pp. 393, 404, 450.

montre qu'elle est limitée, d'autre part, par des lois spécifiques, relatives aux sociétés humaines : il n'y a pas seulement des quasi-lois en histoire, il y a des nécessités — de fonctions et de structure — qui dérivent de la « nature » sociale. Et je montre enfin qu'il y a, dans l'histoire, un principe interne, agent de logique, d'où procèdent la lutte pour la vie, l'association pour la vie, la logique sociale et mentale, la pensée réfléchie et la civilisation. Dans ce principe est le fondement d'une loi *sui generis* — et que Xénopol n'admet pas — qui *règle l'apparition du nouveau. « Prédire quelque chose qui n'a jamais existé est un non-sens et une absurdité* » (p. 168) : mais je n'ai point parlé d'une loi qui prédirait la contingence ; j'ai parlé d'une loi qui *règlerait* le nouveau, qui *expliquerait* l'orientation des faits, — y compris, peut-être, ces faits généraux qu'on a coutume d'appeler lois. N'est-ce pas une loi aussi que la formule où doit s'exprimer le jeu régulier de la cause des causes ? On peut, d'ailleurs, réserver le terme de loi pour telle ou telle forme de *général*; mais on ne saurait nier que la préoccupation du général, sous ses formes diverses, s'impose à l'historien.

Xénopol considère comme une faute de mon plan et de ma pensée le fait que, voulant articuler le travail de synthèse et distinguant, dans la recherche des causes, les trois points de vue de la contingence, de la nécessité et de la logique, je parle à diverses reprises de l'individu, de la société et de leurs rapports (pp. 179-181). Il n'a pas vu qu'il y avait là, non répétition involontaire et mauvaise répartition des matières, mais nécessité de décomposition explicative. Si l'on

étudie les tissus dont est composé le corps humain, on retrouve, à différentes reprises, les mêmes membres et les mêmes organes. Ainsi l'étude théorique des causalités dont la texture fait l'histoire, implique qu'on reprenne, à des points de vue divers, l'individu, la société, la question de leurs rapports : l'individu doit être considéré dans son caractère contingent et dans son rôle logique ; les groupes humains, dans leurs aspects contingents, — comme « races » et comme « foules », — dans leurs nécessités, — comme êtres, — dans leur évolution logique enfin.

La science de l'histoire me paraît caractérisée à la fois par la distinction rigoureuse des causalités diverses et l'étude de leur étroite relation. Dans les faits naturels, et surtout dans les faits inorganiques, la science, pour être efficace, isole les lois : il y a là assez de fixité pour que la connaissance de l'antécédent permette d'attendre ou de provoquer le conséquent. Dans les faits humains il n'en va pas de même : la science, pour être efficace, ne peut se contenter d'isoler les lois, mais s'attaque au rapport de causalités qui sont en perpétuel « réarrangement ». Les sciences, avec des caractères communs, ont chacune des traits particuliers[1]. Il est naturel que, les faits humains étant *nos faits*, leur science ne puisse se borner à prévoir et à attendre : elle aspire à diriger, à faire l'avenir, par la connaissance des fins à poursuivre consciemment, des forces de résistance et des moyens de les vaincre.

Cette conception de l'histoire scientifique, de la

1. Cf. l'étude précédente, p. 28.

synthèse, dans sa complexité, m'expose à des critiques venues de côtés divers. Tandis que les purs sociologues trouvent que je fais la part trop belle aux contingences et à la logique, — à la logique en général, à la pensée, en particulier, — les historiens purs n'admettent pas que j'incorpore à l'histoire l'élément sociologique. Peut-être les critiques opposées se neutralisent-elles. Au surplus, la théorie d'une science ne se prouve que par les progrès de cette science. Jusqu'ici l'histoire a oscillé des minuties de l'érudition aux témérités des constructions philosophiques et des « résurrections » littéraires. Elle a amassé des matériaux et des éléments d'explication : elle ne s'est pas organisée et n'a pas systématisé ses matériaux définitivement. J'ai essayé de constituer une théorie qui articule de façon positive le travail des historiens. Il faut des œuvres, je ne l'ignore pas, pour confirmer la théorie.

IV

« HISTOIRE-SCIENCE » ET SYNTHÈSE HISTORIQUE

Un théoricien de l'Histoire-Science : Paul Lacombe.

I. — Les débuts. La carrière. L'œuvre historique. Le théoricien de l'histoire.

Le 2 juillet 1919, dans sa petite propriété de Saint-Fort (Tarn-et-Garonne), Paul Lacombe s'est éteint, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Depuis le début de la guerre, il n'avait plus rien publié. Dans les trois années précédentes l'état de sa santé l'avait empêché de venir à Paris. Au milieu de l'agitation que produisirent la signature de la paix, les fêtes de la victoire, les départs de vacances, sa mort passa à peu près inaperçue. Pourtant Paul Lacombe était un des hommes qui — au jugement de l'étranger — faisaient le plus d'honneur à la France.

Il y a bien des années, dans une méditation de Jour des Morts, où il notait « les pouvoirs étranges,

capables de remuer les esprits les plus massifs », de la saison du souvenir, Lacombe cherchait la façon la plus bienfaisante pour la famille de rendre un culte à « ceux qui sont rentrés dans l'éternelle tranquillité ». « Je voudrais, disait-il, qu'après la mort de chaque membre, on prît soin de recueillir tous les témoignages, tous les souvenirs qui lui seraient relatifs, et qu'on en composât, dans un esprit libre et philosophique, sans vaine sensibilité ni faux engouement, une vie sincère, destinée à la famille seulement. Cette biographie serait un *memento* perpétuel, un sujet de réflexions profitables...[1]. »

Ce vœu de Lacombe, j'aimerais à le réaliser pour lui, du point de vue large de la famille intellectuelle.

***

Il était né à Cahors le 6 janvier 1834. Son père, pharmacien, homme à principes, — républicain et libre-penseur, — le mit tard aux études. Son enfance fut très indépendante, et le souvenir de sa formation personnelle inspirera en partie ses idées sur l'éducation et l'instruction. Au lycée de Cahors — où, quoique plus âgé, il se lia avec Gambetta — il fut, d'ailleurs, un élève brillant. En 1848, à quatorze ans, lecteur du *Siècle*, il était « pour la Révolution » et pour Cavaignac. A dix-sept ans, il devenait « très phalanstérien » ; et il critiquait la Bible avec un ami. Bachelier, il vint continuer ses études à Paris. Il y arriva au

1. *Pensée Nouvelle*, 22 nov. 1868.

moment même du coup d'État, — qui le bouleversa et lui laissa un souvenir indigné. Il suivit les cours de la Faculté de Droit (1851-1854), puis, après un intervalle, entra à l'École des Chartes (1856). Il en sortit premier en 1859.

Jusqu'en 1870, il mena, au jour le jour, la vie difficile, militante, des intellectuels réfractaires à l'Empire. Il donna des leçons. Il remplit des fonctions de secrétaire : auprès de Victor Cousin, peu de temps, entre les études de droit et l'École des Chartes ; plus tard (1860-1862), auprès de Mme d'Agoult, — cette femme de lettres à l'esprit viril, de culture européenne, de tendances républicaines, qui, sous le pseudonyme de Daniel Stern, a écrit les ouvrages les plus divers, des romans, des études de politique, de philosophie et d'histoire. Il fit lui-même des travaux variés de librairie et de journalisme [1]. En même temps il lisait dans toutes les directions et satisfaisait sa curiosité naturelle.

Il connut alors beaucoup de ces jeunes gens, — avocats, professeurs démissionnaires ou destitués, — qui luttèrent courageusement contre le régime d'autorité et contre la réaction cléricale. A côté de Pelletan, Despois, Vacherot, Barni, Frédéric Morin, Rogeard, il fit ses premières armes dans l'*Avenir*, en 1855 [2]. Cette feuille vécut un an. Beaucoup d'autres parurent, au cours de cette période, qui eurent les mêmes

1. Édition de Malherbe, 1863-64 ; collaboration au *Magasin pittoresque*, au Dictionnaire Larousse (1867), à la *Bibliothèque des Merveilles* de Hachette; *Petite Histoire du Peuple français* (Hachette, 1868).

2. Année de l'affaire Nisard, — où Rogeard fut impliqué.

tendances et le même sort : leur activité éphémère entretenait la flamme libérale et la vie de l'esprit [1]. « Rarement, écrivait Morin dans l'*Avenir*, les mauvais ont été pires qu'aujourd'hui, mais jamais les bons et les généreux n'ont été meilleurs. » Cette génération de 1860 rejetait, d'ailleurs, l'idéalisme utopique de 1830. Imprégnée déjà de l'influence saint-simonienne, elle allait peu à peu au positivisme [2].

Dans une lettre de Charles Ferry (Jules et Charles Ferry ont appartenu au même milieu que Lacombe), je lis ces lignes : « Nous étions à la recherche, non du bonheur, — car ce mot était vide de sens pour des adolescents qui avaient vu la guerre civile et les proscriptions, — mais de la vérité. Nous l'avons trouvée, ou nous avons cru la trouver, dans la philosophie d'Auguste Comte, dégagée bien entendu des oripeaux religieux dont son fondateur l'avait affublée, et ramenée à son principe qui découlait du discours de d'Alembert sur l'*Encyclopédie*. En 1859, nous étions quelques centaines de positivistes.... J'y ai trouvé, pour ma part, la paix de l'esprit depuis trente-cinq ans (1904). » Lacombe n'a pas été un positiviste

1. Citons la *Réforme littéraire* (où Lacombe écrivit), la *Revue philosophique et religieuse* (de ses amis Ch. Lemonnier et Fauvety), la *Revue politique* (de Brisson), *la Rive gauche*, où parut le fameux pamphlet de Rogeard, *Les propos de Labiénus* (1865). — Voir G. Weill, *Histoire du parti républicain en France* (*1814 à 1870*), not. pp. 405, 429 et suiv., 456 et suiv.

2. Voir Taine, *Les Philosophes du XIX*e *siècle* (1856); Caro, *L'idée de Dieu et ses nouveaux critiques* (1864); Paul Janet, *La crise philosophique* (1865) : « De nouvelles générations survinrent, moins disposées que les précédentes à l'enthousiasme et à l'admiration.... Un esprit nouveau s'éveillait, l'esprit des sciences positives, qui se répandait avec une puissance incalculable » (p. 6).

de stricte observance : mais dans le positivisme français et dans la philosophie anglaise qui s'y rattache — Stuart Mill, Spencer, Bain — il a trouvé sa principale nourriture philosophique [1]. A la fin de sa vie, quand le goût de la spéculation se réveilla chez lui, dans une flambée suprême, il s'informait avidement de la pensée allemande, qui ne lui avait jamais été familière.

Marié en 1865, avec une amie d'enfance, et bientôt père de famille, il connut à la fin de l'Empire des temps particulièrement durs. Mais sa personnalité se développait; et elle s'affirmait dans des écrits — qui ont été plus tard, et par lui-même, trop oubliés — où l'effort pour résoudre certaines questions pratiques se reliait au besoin de comprendre l'évolution des mœurs et des institutions. Il utilisait pour la vie son savoir d'historien; et en retour la vie lui éclairait l'histoire.

En 1867, il publiait un petit volume, *Le Mariage libre* [2], par lequel, étant « très inconnu » et ne disposant pas d'un journal, il s'adressait directement à « Monseigneur le public ». Lacombe part de cette constatation troublante qu'il y a, chaque année, en France, 70.000 enfants naturels, dont 50.000 ne sont pas reconnus. Et il propose une série de mesures — entre autres la recherche de la paternité et le *contrat privé d'association conjugale* — destinées à armer la femme et à protéger l'enfant. Il s'associait sur ce

1. Dans une note autobiographique, Lacombe se demande à quelle date il lisait Auguste Comte « pendant la nuit ».

2. Librairie des Auteurs, place de la Bourse, 107 pages in-12. C'était, à ses yeux, une sorte de fascicule de Revue, et la couverture annonçait des numéros prochains.

point à des préoccupations qui étaient alors assez générales[1], — mais avec un souci particulier, et très vif, de « laïcité » totale, pour l'émancipation de l'être humain. Il reprochait au législateur d'avoir voulu *punir* l'amour libre et de « châtier les enfants de ce qu'ils n'ont pas fait ». Il observait que, dans les mœurs, la polygamie règne, sans être réglée à la façon turque. Et il dénonçait comme foncièrement catholique « cette austérité toute superficielle qui, après avoir proclamé l'idéal le plus rigoureux, s'accommode de la réalité la plus dissolue ».

En réfléchissant sur le rôle joué par le catholicisme dans la vie contemporaine, il se posait un problème plus général et d'une grande portée historique : Quelle influence la religion exerce-t-elle sur les mœurs? Est-il vrai qu'il faut une religion « pour réfréner le peuple »? Le 1er octobre 1867 il publiait dans la *Revue Moderne*, et l'année suivante il recueillait en brochure, une étude intitulée *La morale sous Louis XIV*, où il cherchait à résoudre ce problème expérimentalement. Il relevait toutes les tares que présentent au XVIIe siècle le gouvernement, l'administration, les mœurs ; et il opposait au désordre de l'ancien régime cet ordre extérieur, né de la Révolution, qui peu à peu s'est mué en ordre intime : « Une pensée d'égalité, pure de tout concept religieux, réalisée dans la loi et dans la police, a produit dans les mœurs la plus

1. *Le Fils naturel* est de 1858. Lacombe eut des rapports avec Dumas fils. Sur André Léo et Émile Acollas, voir la note 2 de la page 63. — Il avait eu des résistances à vaincre pour épouser celle qui fut la chère compagne et la confidente de sa vie : ces difficultés ont dû contribuer à orienter ses réflexions vers le mariage et l'organisation de la famille.

immense et la plus heureuse des révolutions qu'on eût jamais vue. » C'est une minorité de « laïques libres-penseurs » qui a procuré cette salutaire réforme; et « la croyance en Dieu baisse à mesure que croît la moralité publique »[1].

Dans les années 1867 à 1869 Lacombe est entré en rapports avec diverses personnalités dont les idées très avancées — au point de vue politique, social, ou philosophique — ont pu affermir sa hardiesse d'esprit, mais n'ont jamais compromis sa foncière pondération de jugement. Il faisait partie du cercle de Mme Champseix (André Léo); et, par l'intermédiaire de celle-ci, il « prenait le cabinet Acollas », — cabinet, semble-t-il, de consultations et d'études juridiques[2]. Il se liait avec le groupe actif de la *Pensée Nouvelle*[3]. Il a fourni une importante collaboration à cette Revue hebdomadaire qui, parallèlement à la *Morale Indépendante*, continuait la *Libre Pensée*, de Massol, et qui, pour l'histoire des idées, offre un intérêt de

1. « Les romans, les romances, les estampes et M. de Chateaubriand nous ont accoutumés à regarder le catholicisme comme la source de certains sentiments qui n'ont pourtant avec lui aucun rapport », a-t-il dit ailleurs (*Pensée Nouvelle*, 9 août 1868).

2. D'après une note autobiographique. — André Léo, par des romans, des études sociales, a travaillé à l'émancipation des femmes. Elle a été mêlée à la Commune. Émile Acollas, professeur libre de droit, préocupé, lui aussi, de la situation de la femme et de l'enfant (*Droit et Liberté*, 1865), avait provoqué en 1866 la formation d'un cercle d'études pour la réforme de la législation civile. En 1867 il fut condamné pour complot avec Élisée Reclus et Versigny. La Commune lui conféra le titre de doyen de la Faculté de Droit : il n'en exerça pas les fonctions.

3. Louis Asseline, André Lefèvre, Letourneau, Coudereau, G. de Mortillet, Thulié, Naquet, Flourens, J. Soury, Clémence Royer, Buchner. Émile Eudes était gérant de la *Pensée Nouvelle*.

premier ordre. Les sciences, notamment l'anthropologie et la biologie, y tenaient une large place; on y discutait des thèses de philosophie et de morale, avec passion et dans un sens matérialiste. Tout en continuant à critiquer l' « esprit catholique » et en professant le matérialisme avec son milieu, Lacombe, sans dogmatisme intolérant ni fanatisme à rebours, tendait à la vérité positive. « Je suis... une manière de savant qui cherche la vérité pure. » « La science du juste se forme, se fait peu à peu comme toute autre science. » « Un jour viendra où les hommes n'auront d'autre religion que celle du vrai et du beau [1]. »

En 1869, le groupe de la *Pensée Nouvelle* suspendit la publication, mais avec l'intention de la reprendre sous forme de journal politique. A ce moment, le désir était particulièrement vif, chez les jeunes intellectuels, d'agir « dans un but commun d'instruction et de propagande », de guider le peuple, de l' « éclairer par la raison » [2]. Lacombe, pour sa part, publiait alors un ouvrage important, qu'il dédiait à son père, et où éclataient déjà les mérites d'un style ferme, ingénieux, brillant. Il l'intitulait MES *droits* [3]. Contre la puissance du nombre il y revendiquait les droits de l'individu et, d'une façon générale, il y magnifiait le rôle de celui-ci dans la vie politique et sociale. Lacombe a observé quelque part que sa génération, en ce qui concerne l'institution politique, eut, par suite de l' « opposition irréductible

1. Voir 8 mars, 14 juin, 5 juillet 1868, 10 janvier 1869.

2. Expressions de Gambetta : Discours prononcé au banquet de la jeunesse, 1870.

3. Germer-Baillière, 1869.

à l'Empire », une éducation *toute critique*. D'autre part, sa forte personnalité le poussait à mettre en valeur les titres de la personnalité humaine. Là est en partie l'origine de ses conceptions théoriques : le fait d'accorder tant d'importance à l'individu devait influer sur sa théorie de l'histoire, — comme le fait, déjà constaté, d'attribuer peu de valeur à la religion.

« Je viens réclamer, disait-il, ce que je crois être mon droit.... Le droit réside aussi considérable, aussi plein, aussi majestueux en un seul homme qu'en cent ou cent mille. Quel rapport le nombre a-t-il avec le droit? Aucun, il n'est pas de même nature ; un million de feuilles vertes ne sont pas plus vertes qu'une seule.... A plus forte raison le nombre ne fait pas le droit. *La volonté générale comme source de droit est moins que rien*. La terre entière, un milliard d'hommes convenant de commettre un acte injuste ne sauraient le rendre moins injuste d'un iota. »

Il n'admet donc pas que, sous prétexte de *droit social*, on attente à la liberté. Pour lui, le « salut public », l' « intérêt public », la « raison d'État » ne font que couvrir le despotisme. « Vous pouvez bien considérer la collectivité comme une personne morale, si cela vous fait plaisir ; mais il ne faut pas lui attribuer des droits autres et plus grands que ceux de l'individu [1]. »

Présentement, il revendique avec force « la liberté naturelle de dire par la parole, par la plume ou l'imprimerie ce qu'il pense, ce qu'il trouve juste ou

1. P. 39.

vrai » et « la liberté de former des réunions ou des sociétés avec qui bon lui semblera » : seules les libertés de son voisin doivent limiter les siennes. Dans un large résumé de l'histoire politique contemporaine, il montre les révolutions naissant l'une après l'autre de l'atteinte aux libertés. Il déclare que, partisan décidé de la forme républicaine mais point sectaire, il accepterait, à titre provisoire, tout gouvernement qui permettrait à chaque citoyen, sans entraves ni limites d'aucune sorte, de « former sa résolution particulière, la répandre et la propager ». Au gouvernement actuel il dit : « Vous consente qui voudra, moi je ne vous consens pas, et je ferai toujours tout ce que je pourrai pour que mes compatriotes vous retirent ou vous refusent leur consentement[1]. »

Sous l'Empire parlementaire, en 1870, précisant son attitude, il prenait parti, dans *La République et la Liberté*[2], contre les républicains dictatoriaux. Il ne veut pas de la République *imposée*; il veut la république *consentie* : « La république n'est que le vase; c'est la liberté qui est le parfum. » Il fait la psychologie des « amateurs de dictature » et il explique finement la crainte de la république chez les « propriétaires », les bourgeois, tous ceux qui ont le cauchemar de la Terreur et qui entrevoient « la dictature des

1. P. 246. — Dans un appendice curieux il annonce qu'il se propose de fonder un journal, — hebdomadaire, à bon marché, — « que puisse lire avec profit un homme illettré ». Et il donne son adresse, — 5, rue Guy-de-la-Brosse, — pour que ceux qui professent les mêmes principes que lui veuillent bien lui écrire. Il aspire à « servir de lien entre des gens de même opinion, de même résolution, qui peuvent s'ignorer mutuellement ».

2. Le Chevalier, in-18.

pires, des plus violents, appuyée par la foule » : or, « rien n'est aussi effroyable que la tyrannie de la foule ».

Le crime du 2 décembre ne donne à personne le droit de s'insurger. Il faut conquérir la république « pièce à pièce ». En appliquant à la politique la méthode de Descartes, on obtiendra *des* libertés : liberté de réunion, abolition du timbre et de la loi sur le colportage, d'abord [1]; puis viendra l'attribution à l'Assemblée du droit de guerre et de paix; puis la séparation de l'Église et de l'État; puis la question de la république, et enfin la question sociale. Par une sage et honnête activité on « convertira » peu à peu les Français.

L'avènement de la République et l'influence de son camarade Gambetta l'appelèrent à jouer un rôle politique. Ce fut, d'abord, un court épisode. Il est envoyé en mission auprès du préfet du Lot et, sous un prête-nom officiel, dirige son département avec habileté et énergie. Dans la période de 1871 à 1877, il vit — sans exercer de fonction publique — tantôt à Paris, tantôt et surtout à Saint-Fort où l'existence lui est plus facile [2]. Il y réfléchit, dans le calme. Il a vu

1. L'administration l'avait empêché de vendre *Mes Droits* sur la voie publique.

2. Extrait de deux brouillons de lettres de 1873 : « J'ai à peu près renoncé au séjour de Paris. Cet hiver je n'y suis allé que huit jours et seul pour mes affaires. Je compte n'y retourner que de loin en loin et pour un temps assez court. J'ai... pris pour mon domicile habituel la maison que j'ai ici, en plein champ, près de Lauzerte, Tarn-et-Garonne.... Je m'occupe de plus en plus de tirer quelque revenu de mon bien, en modifiant l'assollement et même le genre de culture. Puis j'ai deux enfants, et l'éducation de l'aîné me prend du

le 2 décembre, la guerre de 1870, la Commune. Il est toujours préoccupé de politique intérieure et, en 1873, il publie une brochure curieuse sur *la Question de la seconde Chambre*[1], où il cherche à faire leur place aux « savants », aux « habiles », aux « sages », de façon à « ramener les plus nombreux à l'opinion des plus éclairés ». Mais ce sont surtout les questions internationales, maintenant, qui le hantent. La réorganisation de l'armée, les arbitrages, la paix : voilà les sujets qu'il traite volontiers, dans des articles[2] ou des opuscules. Un mémoire sur la paix lui vaut un prix mondial anglais en 1875[3]. Il va en Angleterre et publie ensuite une *Petite Histoire* de ce pays : depuis les origines jusqu'à 1650, en 1876 ; depuis 1650 jusqu'à nos jours, en 1877. La même année, il est

temps. Enfin j'ai renoncé à ces travaux peu lucratifs et peu instructifs à la fois qui m'ont mis de dix ans en retard. Je cherche à rattraper l'arriéré. Je refais à certains égards mon instruction : entre autres choses, j'apprends l'allemand.... Nous n'envions personne, trouvant que nous sommes mieux partagés que les trois quarts du monde, bien que nous ne soyons pas riches précisément.... » — Dans un article écrit de Saint-Fort pour la *Pensée Nouvelle*, Lacombe, en 1868, décrivait pittoresquement son village (« Vingt maisons espacées le long d'une route blanche, dix à gauche, dix à droite à peu près, voilà tout le village. Il est situé dans une petite clairière presque carrée, qui a l'air d'un cadre.... Tout autour la forêt de pins clairsemés, coupée de grandes landes marécageuses, s'étend au loin »); et l'église « un joli petit vaisseau en pierre de taille qui date du XVIe siècle », église-forteresse qui évoque le temps « où l'on se massacrait avec fureur entre croyants, à deux pas du Dieu toujours vivant sur l'autel, tant la foi a d'empire pour amollir les cœurs ! » ; et le cimetière, sur le flanc de l'église, où dorment des générations de paysans qui sont morts « sans arriver à l'existence », faute d'instruction véritable.

1. Librairie de l'*Écho de la Sorbonne*.
2. Il écrit dans l'*Opinion Nationale* d'Ad. Guéroult.
3. Publié dans la *Réforme économique*, de juin à août 1876.

nommé sous-préfet de Figeac. Secrétaire général du Loiret en 1879, il passe, en 1882, à l'inspection générale des bibliothèques et des archives, — où il remplace Eugène de Rozière.

Grâce à Gambetta, l'harmonie s'établissait enfin entre ses études premières et sa fonction. Et la nature même de cette fonction, les loisirs qu'elle lui laissait lui permettaient, dès lors, de réaliser son œuvre d'historien et de penseur. Il avait acquis, au cours des années de lutte et d'action, une incomparable expérience de la vie. De sa connaissance des hommes, de son ouverture d'esprit, ses écrits témoignent, — presque jusqu'au paradoxe. Rien de moins livresque que l'œuvre de ce théoricien qui a voulu faire de l'histoire une science[1].



Les premiers travaux historiques parus à la librairie Hachette, — *Les Armes et les Armures* (1867), la *Petite Histoire du Peuple français* et la *Petite Histoire d'Angleterre, Le Patriotisme* (1879), — montraient des tendances novatrices. Il s'intéressait moins aux événements qu'aux faits significatifs où se traduisent les nécessités permanentes de la vie sociale et le travail continu de la civilisation. Il avait compris

1. Lacombe a lui-même résumé ainsi cette période de sa vie : « J'ai flotté dans mes directions. Pas de position fixe. Littérature dînatoire. Je n'ai entrevu la direction que pendant le temps où l'administration m'occupait, et [n'ai été] libre de suivre ma direction qu'en 1882, à l'âge de quarante-huit ans.... Mes avantages, d'avoir fait un peu de tout. Administration. Culture. Commerce même. » *Journal*, 30 juin 1911.

— en partie peut-être par les difficultés de sa propre existence — et il soulignait de plus en plus l'importance du facteur économique.

Sa *Petite Histoire du Peuple français*, qui néglige les « grandes dates » et les « grands personnages », s'attache aux transformations de la propriété, aux rapports des diverses classes et montre surtout, dans un raccourci saisissant, ce que fut la condition du paysan et de l'ouvrier jusqu'à ce que la Révolution proclamât l'égalité et la liberté[1]. Elle est populaire, paraît-il, aux États-Unis. C'est le seul de ses livres qui ait eu de nombreuses éditions.

Postérieure de près de dix ans, la *Petite Histoire d'Angleterre* est, en ses deux volumes exigus, extraordinairement pleine et précise. Dans un récit dont l'intérêt ne languit jamais, il y fait connaître tout l'essentiel des événements et des personnages ; mais sa préoccupation principale — qui est d'étudier quelques grands problèmes — se marque par des titres comme ceux-ci : *De quels pays se composera la nationalité anglaise ? Quelle sera la religion de l'Angleterre ? Quelle sera la forme intérieure du gouvernement anglais ?*

Il voit, au cours de l'histoire d'Angleterre, se constituer l'*Anglais*, « un des deux ou trois types les plus beaux qu'ait encore produits la race humaine » ; mais il ne croit pas à un « génie anglais » primitif. Et c'est la situation insulaire de ce peuple qui lui paraît expli-

1. En 1869 et 1870, dans le *Manuel général de l'Enseignement primaire*, que dirigeait alors son ami Charles Defodon, Lacombe a publié une série d'études très vivantes sur l'Histoire de France, à l'usage des instituteurs.

quer l'essentiel de ses traits particuliers. Il souligne le rôle de l' « intérêt » dans l'histoire et exprime le regret que les historiens aient trop négligé l'étude des « habitudes domestiques et économiques » : « et cependant, le dernier mot des grands événements politiques du passé est caché dans cet ordre de relations »[1].

Son livre sur *le Patriotisme* fait pendant aux *Armes et Armures* : dans celui-ci, il suivait les formes et les progrès de l'art de tuer ; dans celui-là, il étudie les manifestations du sentiment qui anime les patriotes à la défense ou à la libération de leur pays et qui associe les hommes dans la nation, tandis que la dure loi de nature les oppose de nation à nation. A travers l'antiquité, le moyen âge et les temps modernes, il recueille des traits, en grand nombre, qu'il expose avec vivacité ou éloquence. Il ne néglige pas les formes pacifiques du patriotisme. Il recommande, il exalte le devoir patriotique comme l'acquittement d'une dette pieuse : l'enfant, le Français d'aujourd'hui, ne prend-il pas possession d'un « trésor de science et d'art vraiment étonnant » ?

Peut-être, d'ailleurs, n'insiste-t-il pas assez sur ce qui est proprement national, et qui fonde le patriotisme, dans cet héritage échu à tout être qui voit le jour. Il montre la « société humaine » débordant l' « association patriotique » : l'enfant est débiteur de l'humanité tout entière, qui a « accumulé les ressources » autour de son berceau. C'est la civilisation que créent les efforts séculaires des hommes qui l'attire

1. Voir notamment I, pp. 84, 87 ; II, pp. 111, 112, 116.

manifestement[1]. L'historien, chez Lacombe, tout à la fois élargit sans cesse son domaine et sans cesse approfondit son enquête. Cette ambition d'embrasser et de *comprendre* le destin de l'humanité se marque d'une façon originale dans un livre paru en 1889, qui est, en somme, la plus importante de ses œuvres historiques et qui méritait une attention qu'on ne lui a pas donnée, *La Famille dans la Société romaine, Étude de moralité comparée*[2].

La partie centrale de ce gros ouvrage est consacrée à étudier les mœurs romaines en ce qui concerne les rapports des deux sexes. Lacombe applique à ce travail une méthode nettement définie. Par la critique pénétrante de deux livres récents, *La Religion romaine sous les Antonins*, de Boissier, et *Les Apôtres*, de Renan, il établit que la méthode qui consiste à juger les mœurs d'après les témoignages des auteurs contemporains est souvent trompeuse et toujours incertaine. Étant donné que les hommes d'un lieu et d'un temps précis « sont soumis à des conditions influentes, venant de tous les points de l'horizon, institutions, lois, occupations habituelles, idées et préjugés régnants », il se propose, lui, d'étudier « les conditions, les circonstances ou, d'un seul mot, le milieu[3] ». C'est l'investigation *par les causes* substituée à l'investigation par les effets : la connaissance des conditions permet des hypothèses sur les mœurs, fondées sur la psychologie générale ; les résultats ainsi obtenus, par cette « voie nouvelle et indirecte »,

1. Voir pp. 2, 3, 4-6.
2. Vigot, *Bibliothèque anthropologique*.
3. Pp. 160-161.

on les confronte avec les témoignages littéraires, et c'est l'interrogation des témoignages qui décide du sort des hypothèses. Si la nature, « interrogée sans idée préconçue... ne donne aucune réponse claire », « il advient quelque chose d'analogue à l'érudit qui attaque les textes, les monuments historiques, avec une intelligence vide de toute philosophie » [1].

D'une analyse très minutieuse des conditions de vie Lacombe déduit que les Romains *ont dû* être moins moraux que nous. Après quoi, par les fictions des romanciers et des poètes, les histoires et les anecdotes des annalistes et des biographes, il établit qu'ils « *ont été effectivement* tels que les conditions environnantes les sollicitaient d'être » [2].

Mais cette enquête particulière est encadrée dans une étude d'histoire générale et comparative. Son objet essentiel, c'était, en utilisant les travaux des « sociologistes », qu'il considérait « comme les fondateurs d'une science nouvelle, primordiale à l'histoire au sens étroit », « de faire rentrer Rome dans le concert général » et « de voir avec netteté quel degré elle occupe dans l'ascension civilisatrice » [3]. Une première partie du livre était donc consacrée à retracer, d'ensemble, l'évolution du mariage (dans l'acception la plus large du terme : commerce sexuel de l'homme et de la femme). Lacombe montrait cette évolution orientée vers la monogamie, vers l'égalité des époux, vers l'indépendance des enfants ; et la revue des diffé-

1. P. 164.
2. P. 417.
3. Préface, p. IV. Il cite Spencer, Sumner Maine, Lubbock, Morgan, Mac-Lennan, Letourneau, Giraud-Teulon, Waitz, Bachofen.

rents peuples, faite dans l'espace et dans le temps, lui procurait le « thermomètre moral », pour ainsi dire, avec lequel il pût mesurer le degré propre aux Romains. Après quoi, « par une sorte de juste retour », il cherchait, dans la conclusion, à tirer des résultats acquis au sujet de la société romaine quelques éclaircissements et confirmations pour l'histoire générale.

Il ressort de son travail que l'homme, au point de vue des mœurs, est *sous la pression* à la fois de circonstances fortuites et de causes « qui, procédant des grands traits de l'existence nationale, apparaissent en revanche comme puissamment nécessitées ». Les Romains ont comme trait dominant le *type guerrier* (ici Lacombe s'inspire de Spencer) : la recherche de la fortune publique et particulière par la guerre plutôt que par l'industrie, qui caractérise ce type, donne l'explication principale de l'immoralité romaine, — explication d'ordre économique.

Et Lacombe insiste, en terminant son livre, sur une proposition qu'il « tentera ailleurs de mettre dans une évidence incontestable » : c'est que *l'économique* est « l'activité primordiale dont les influences se font sentir profondément aux autres activités discernables, telles que le besoin sexuel et familial, le besoin de l'estime d'autrui, les affections sympathiques et la culture intellectuelle elle-même ». « L'économique est à étudier en premier lieu, soit qu'il s'agisse de comprendre l'histoire générale, soit qu'il s'agisse de comprendre l'histoire particulière d'un peuple. Ce qu'il y a de spécial dans l'économique de ce peuple rend raison de ses destinées bien autrement que sa littérature ou son culte, choses précieuses assurément,

mais superficielles, en ce sens qu'elles ne tiennent pas bien solidement au cœur de l'homme. »

« Que l'économique domine dans l'histoire quantité de phénomènes autres que les économiques proprement dits, et que son influence ne soit presque jamais absente, cela est forcé : c'est *la traduction historique* de ce grand fait simple, évident dans toute vie privée : avant tout, il faut parer au besoin de manger et de se couvrir, et il y faut parer chaque jour. De même que la gravité spéciale des objets terrestres s'explique par la gravitation universelle, la prédominance de l'économique dans l'histoire s'explique par une loi plus large, coextensive à toute la vie humaine : dans un milieu qui ronge ce corps humain par le dedans comme par le dehors, refaire le corps chaque jour constitue le premier en urgence de tous les besoins sentis par l'homme ; cette primauté, manifeste dans la vie privée, devient également manifeste dans la vie historique, dès qu'on veut bien considérer celle-ci avec des yeux attentifs et libres de préjugé[1]. »



Vers la soixantaine, Lacombe était en pleine activité intellectuelle. Maître d'un système d'idées très personnel, il publiait en 1894 son ouvrage capital, *De l'Histoire considérée comme science*. La préoccupation dominante à laquelle tout le travail de son esprit, ses réflexions sur l'histoire, — celle qu'il avait étudiée et celle qu'il avait vécue, — l'avaient amené

1. P. 424-25.

peu à peu, c'était de donner aux études historiques leur statut de science. « En histoire-science, disait-il dans le premier numéro de la *Revue de Synthèse historique*, nous en sommes au plus là où en étaient les chimistes d'il y a cent ans [1]. »

Or, l'immensité même du savoir acquis par le travail d'érudition lui semblait devoir imposer aux historiens la préoccupation de *science* : « Il y a... urgence à alléger l'esprit humain d'un faix qui devient écrasant. On ne diminue le poids des phénomènes recueillis dans l'esprit qu'en les liant, et ce lien ne peut être qu'une généralisation scientifique [2]. »

On n'a pas assez remarqué, d'ailleurs, que Lacombe, tout en appelant de ses vœux l'histoire-science, en travaillant à la constituer, maintenait une autre forme d'histoire, l'histoire artistique. On lui aurait moins reproché de n'avoir pas donné de modèles de cette histoire-science, de s'en être même — dans ses études sur la Révolution — passablement écarté, si l'on avait prêté une attention suffisante à la division qu'il avait établie dans la préface de l'*Histoire considérée comme science*. Il faut, déclarait-il, tout garder du passé, mais tout démêler. L'érudition doit être « à la fois la pourvoyeuse, l'intendante de l'histoire-science et de l'histoire artistique, qui constituent les deux modes, je dirai volontiers les deux pôles, de l'impression que le passé fait sur l'homme, l'un répondant à la partie intellectuelle, l'autre à la partie sentimentale de notre nature » (p. XIII).

1. T. I, p. 51.
2. *Histoire considérée comme science*, p. XI.

Tandis que l'histoire artistique cherche à évoquer la *réalité* passée, l'autre tend à dégager la *vérité*. Pour cette dernière il a repoussé le mot de « philosophie de l'histoire », comme compromettant ; il a repoussé le mot de « sociologie », comme attaché trop exclusivement par la pratique des sociologues à l'étude des primitifs. Il s'est plu, dans le titre de son maître-ouvrage, à bien marquer son effort pour assimiler la science des faits humains du passé aux autres sciences positives. « Seule, la science froide, rigoureuse, sévère, accepte la discipline voulue, suit la marche prudente, lente, sondée à chaque pas, qui mène à la conception *infiniment graduelle* de la vie. Sans doute rêver le monde et la vie, les imaginer d'un bloc, en totalité, est bien plus agréable et plus facile, et chacun est bien maître de préférer ses songes à la vérité, mais... il ne faut pas nous donner le songe pour le réel[1]. »

Lacombe est, en effet, à l'opposite des théoriciens comme Xénopol et cette école allemande — qu'il a critiquée en la personne de Rickert[2] — qui définissent l'histoire d'après la pratique traditionnelle et font des « sciences de l'esprit », *Geisteswissenschaften*, un empire à part dans le domaine de la connaissance. Sans méconnaître les traits propres de l'humanité, — puisqu'il va jusqu'à dire que l'histoire est, en quelque

1. *Introduction à l'Histoire littéraire*, p. 354. — Nous désignerons ses deux grands ouvrages et un livre de contre-épreuve, en quelque sorte, *La Psychologie des Individus et des Sociétés selon Taine, historien des Littératures* (1906), par les abréviations suivantes : *H. S.*, *H. L.*, *Ps. I. S.*
2. *R. S. H.* (= *Revue de Synthèse historique*), t. III, p. 1.

manière, une *anti-nature* [1], — il veut pousser aussi loin que possible l'identité des méthodes.

L'histoire est « un amas de faits hétérogènes ». « On ne fait pas de la science avec ce qui est absolument singulier, unique, dépareillé [2]. » Il s'agit, en laissant tomber les faits accidentels, antiscientifiques [3], de chercher, par la comparaison, des similitudes, de se procurer ainsi des faits généraux, et, une fois ces faits généraux établis, de les *rattacher à leur cause*, ou par induction, ou par hypothèse et déduction, et de transformer des généralisations empiriques en *vérités*. — Voilà la thèse essentielle, qui prétend assimiler la causalité historique à la causalité des sciences physiques et atteindre des rapports constants.

Aux faits généraux de l'histoire, Lacombe donne le nom d'*institutionnel*. En dehors de Durkheim et de son école, il a souligné l'importante distinction de l' « institutionnel » et de l' « accidentel » ou, comme il dit encore, de l' « événementiel ». En théorie, il élimine l'événement, le fait unique, qui n'a point de cause, au sens scientifique du mot, pour ne considérer dans l'histoire-science que l'institutionnel. Mais les causes de cet institutionnel, il ne les cherche pas dans la *société*, comme Durkheim ; il les trouve dans l'*homme* : il veut « traduire » les phénomènes sociologiques en termes psychologiques.

Dans cet homme qui est agent de l'histoire, il y a un « homme général », un « homme temporaire » et

1. *H. S.*, p. 401. Cf. *R. S. H.*, *Nature et Humanité*, t. XI, p. 15.
2. *H. L.*, p. 28.
3. *H. S.*, p. 11.

un « homme individuel » : de là, pour l'historien, des éléments de valeur scientifique décroissante. C'est la science de l'homme général, la psychologie, qui fournit les constantes de l'histoire, — besoins, volontés, facultés intellectuelles, sans lesquels l'homme ne serait pas homme ; c'est la similitude et la permanence des besoins humains et des « visées » humaines, servis par l'intelligence, qui s'expriment dans les institutions : une institution est, en somme, « un moyen employé communément... pour atteindre une fin générale [1] ».

Dresser la liste de ces besoins primordiaux et constants, étudier les institutions qui y répondent, reconnaître l'*urgence* relative de ces besoins et, par suite, l'importance relative de ces institutions : voilà — une fois l'institutionnel posé et son origine déterminée — la tâche capitale de l'histoire-science.

Les mobiles universels et constants, nés des besoins, régulateurs des activités, qui constituent la base de l'explication historique, — « ces instincts élémentaires, qui correspondent, en quelque manière, aux grands départements de la nature extérieure, pesanteur, chaleur, électricité, etc., et sont, de leur côté, comme les grands départements de la nature humaine [2] », — Lacombe les nomme : l'*économique*, le *génésique*, le *sympathique*, l'*honorifique*, l'*artistique*, le *scientifique*. Les institutions répondent, non pas à

1. *H. S.*, p. 260. Cf. *Ps. I. S.*, p. 331 : « Les besoins constants de l'homme (besoins matériels et moraux) composent comme un faisceau de forces qui produisent ou, au moins, tendent constamment à produire des effets, c'est-à-dire des actes dirigés vers des objets différents. »

2. *Bulletin de la Soc. fr. de Philosophie*, juillet 1906, p. 276 (discussion sur *la causalité en histoire*).

tel mobile unique, mais à des combinaisons de mobiles, que l'association des idées produit et que l'analyse découvre. Institutions *économiques*, institutions *familiales*[1], institutions *morales et juridiques*, institutions *de distinction ou de classe*, institutions *mondaines*, institutions *politiques*, institutions *artistiques et littéraires*, institutions *scientifiques*, institutions *religieuses* : ainsi les dénombre-t-il ; ainsi les classe-t-il par rapport à l'urgence. Il donne, on le voit, le premier rang à l'économique, les derniers à la science et à la religion, un rang secondaire aux institutions politiques[2].

Lacombe se proposait d'étudier, dans une série de volumes, les diverses institutions, leurs « modalités » — effets de l'homme temporaire — et les « problèmes concrets » qui relèvent de celles-ci[3]. Il l'a fait pour une partie de l'artistique, dans son *Introduction à l'Histoire littéraire* (1898)[4], et pour une partie de l'économique, dans son *Appropriation du sol, Essai sur le passage de la propriété collective à la propriété*

1. « L'économique, c'était pour moi tout ce que l'homme avait inventé, institué pour parer à ses besoins matériels, alimentation, demeure, habillement, etc. Le génésique, c'était l'histoire sommaire des formes diverses qu'avait affectées le mariage, au sens large du mot, avec ses suites : procréation, élevage des enfants, rapports des parents entre eux, de ceux-ci avec leurs enfants, etc. » *L'Appropriation du sol*, Avant-Propos.

2. « A mon sentiment, les formes politiques sont choses secondaires » : Lacombe est catégorique. Voir *R. S. H.*, t. XIV (1907), p. 262 (art. sur J.-J. Rousseau).

3. *H. S.*, p. 345.

4. Ajoutons-y *la Psychologie des individus et des sociétés selon Taine, historien des littératures* (1906) et des ouvrages ébauchés : voir la note 2, p. 117.

privée (1912)[1]. Il a laissé des notes sur quelques points de cet immense programme. Mais au lieu de s'efforcer à le réaliser, il s'est enfoncé peu à peu dans des études sur la Révolution[2]. Il en a analysé et critiqué les historiens[3]. Il a publié en 1911, à la librairie Hachette, un gros volume, *la Première Commune révolutionnaire de Paris et les Assemblées nationales*, dont il définissait ainsi le sujet : « l'histoire politique d'une période circonscrite de la Révolution ; pas même une année, quatre mois environ, du 10 août au 1er décembre 1792. Et pas encore toute l'histoire politique, mais presque exclusivement l'histoire des rapports de la Commune de Paris avec la Législative et la Convention ». C'était une étude de psychologie minutieuse, où il fouillait le caractère des individus de premier plan et suivait — journée par journée, discours par discours — les événements de l'Assemblée. A ce volume, dans ses dernières années, il préparait une suite, surtout fondée — elle aussi — sur les procès-verbaux de séances publiés par les journaux de l'époque. Il songeait même à « circonstancier » un jour et « détailler mieux » les faits avec les lettres et mémoires des contemporains.

On voit à quel point il se détournait des ambitions

1. Il a publié en 1911, dans la *R. S. H.* (t. XXIII, pp. 1, 165), des *études sur le génésique*, — discussion sur un point spécial : *le totémisme et l'exogamie, d'après M. Durkheim.*

2. Si ses travaux sur la Révolution ont eu, à l'origine, quelque lien avec l'institutionnel politique, ce lien est allé se relâchant.

3. Voir articles de la *Rev. de Mét. et de Mor.* sur Taine, sept. 1907 ; de la *R. S. H.* sur Taine, Jaurès, t. XV, XVI (1907, 1908) ; *Taine historien et sociologue* (*Bibl. de Sociologie*), 1909 ; préface de la *Première Commune révolutionnaire*....

de sa verte soixantaine. Sans doute l'*Appropriation du sol* est de 1912, et Lacombe y embrassait un vaste sujet d'histoire comparative : dans l'organisation de la commune agricole et l'établissement du servage il trouvait d'importantes « similarités » économiques. Mais cet ouvrage avait été formé, pour la librairie Colin, — sur la suggestion de M. Max Leclerc, — d'articles parus bien antérieurement dans la *Revue de Synthèse historique*[1] ; et la préface contenait cette déclaration : « Après la publication de l'*Histoire considérée comme science*, je formai le très ambitieux dessein de reprendre le sujet de chacun de mes chapitres, et de le développer dans un volume spécial. Ce dessein a même reçu un commencement d'exécution dans un second ouvrage, *Introduction à l'Histoire littéraire*. Heureusement, je compris, après cette tentative, combien mon projet était chimérique. C'était vraiment une pensée de débutant, à qui son ignorance dérobe les difficultés, les impossibilités même.... J'entrevis qu'en l'état actuel des connaissances acquises, une sociologie générale, d'un caractère vraiment scientifique, était au-dessus des forces d'un esprit individuel ; en tout cas fort au-dessus de mes forces. Sans peine d'ailleurs et sans chagrin je me résignai à des tâches infiniment plus modestes. »

Cette évolution de Lacombe pose une sorte de problème, qu'il s'agit d'expliquer. Il faut définir sa nature d'esprit ; il faut préciser les tendances de son œuvre — et en faire la critique : c'est le moyen de l'honorer

1. 1903-1910, t. VI-IX, XII-XIV, XVIII-XX.

pleinement, et comme il l'eût désiré. Il avait lui-même le don et le culte de la critique. Il l'a exercée, avec une rigueur impitoyable, contre Taine, contre Fustel de Coulanges, contre bien d'autres — qu'il estimait et dont il reconnaissait l'autorité : « C'est que la science n'admet pas le principe du *Magister dixit* ; le devoir de recherche personnelle et de sincérité passe avant tout. » Et il concluait par les lignes suivantes la préface de l'*Histoire considérée comme science* : « Je tiens qu'on est le disciple des hommes que l'on contredit, autant que celui des hommes que l'on répète. Aux endroits où je débats et finalement je récuse l'opinion d'un de mes maîtres, c'est encore lui qui m'a muni, qui m'a armé contre lui-même ; sans ce qui est chez lui une erreur, à mon sens, je n'aurais pas trouvé ce que je crois être la vérité ; et, s'il y a réellement vérité, c'est à lui d'abord que j'en suis redevable. » (p. xiv.)

II. — Discussion des idées théoriques.
Les tendances positivistes.

Lacombe a bien mérité de l'histoire en opposant avec force l'institutionnel à l'accidentel : en général, écrit-il avec raison, « on ne voit pas la profondeur de leur opposition[1] ». Mais cette notion, sur laquelle il a appelé l'attention des historiens, est, chez lui, beaucoup trop lâche et indéterminée. Il a abusé, non seulement du mot, récent, d'institutionnel, mais — lui qui tient à la précision du langage — du terme, ancien et usité, d'institution. Il en vient à ne pas faire de différence entre une institution et une similitude ou une généralisation quelconque. « Il n'est science que de similitudes... et un même fait, répété par une collectivité d'hommes, constitue bien évidemment entre eux une similitude. — Après cela une similitude en langage d'historien philosophe, c'est même chose que ce qu'on nomme, en langage ordinaire, une institution. *Similitude, institution, ou encore généralité, cela s'équivaut*[2]. »

Lacombe trouve donc de l'institutionnel dans « toutes les actions historiques considérées par le côté qui les

1. *H. L.*, p. 28.
2. *Ps. I. S.*, p. 303.

rend semblables à d'autres ». Et, comme les similarités « lient ensemble » un nombre d'actes variable, « petit ou grand ou illimité », il discerne tous les degrés de l'institutionnel, jusqu'à « l'infiniment petit de l'histoire scientifique [1] ». C'est de l'institutionnel « qu'une métaphore qui a fait fortune et qu'on trouve chez plusieurs écrivains » ; c'est de l'institutionnel que « tel vers de Boileau, non quand Boileau le fait, mais quand ce vers est devenu proverbe et dans la mesure où l'on s'en sert [2] ».

Bien qu'il fût dans la bonne voie, il n'a pas su débrouiller d'une façon tout à fait satisfaisante la complexité des éléments dont est tissée l'histoire. Son institutionnel non seulement nivelle, en quelque sorte, des degrés divers de généralisation, mais confond des causes de natures diverses.

Au début de ses considérations théoriques, Lacombe insistait, nous l'avons vu, sur les grands cadres de l'institutionnel, et il les rattachait tous à la même cause : l'homme général, cet homme qui a l'ambition économique de *posséder à lui seul quelque chose*, qui a l'instinct *génésique*, qui a des *sympathies* et des *antipathies*, qui a l'esprit de *clan* et même bientôt de *caste* ou *classe sociale*, qui ambitionne de *se distinguer*, qui est *mondain*, qui est *politique*, qui est *artiste*, qui est *religieux*, qui est même un *savant* rudimentaire [3]. Or sa psychologie est, pour ainsi dire, massive ; elle n'est pas suffisamment analytique : parmi les similitudes humaines, elle ne distingue pas

1. *H. L.*, p. 29 ; *Ps. I. S.*, p. 327.
2. *H. L.*, pp. 29-30.
3. *Ps. I. S.*, pp. 202-3.

ce qui est de l'homme en tant qu'être humain et ce qui est de l'homme en tant que membre de la société. Et c'est pourquoi, parmi les « actes accomplis communément », sa théorie de l'histoire ne distingue pas ceux qui relèvent d'*institutions* véritables, ceux qui ne sont pas seulement de commune nature mais qui traduisent la communauté de vie sociale[1].

Lacombe croyait être un sociologue. Il s'est servi du mot sociologie avec une complaisance croissante. En 1912, dans l'Avant-Propos de l'*Appropriation du sol*, il déclare que, si c'était à refaire, il donnerait à l'*Histoire considérée comme science* un titre différent : car cet ouvrage « se compose, dit-il, de sujets auxquels il est désormais convenu d'appliquer le nom de sociologie ». — Or il n'a pas bien vu en quoi consiste proprement la sociologie ; il n'a pas compris l'effort de Durkheim et de son école, pour en préciser le concept. À Durkheim, dont il a critiqué souvent les partis pris, il reprochait d'exagérer le rôle de la société, de sublimer, de diviniser le « Social ». Et il n'avait pas tort ; mais il a méconnu, lui, l'importance du social en tant que social.

Même si la société a pour fin de satisfaire les besoins des individus qui la composent, elle a, par le fait qu'elle s'est organisée, sa *nature*, ses besoins, ses fonctions spécifiques. Les *institutions*, au sens strict du mot, *expriment les besoins propres de la société*. Voilà ce que l'école de Durkheim a nettement établi. Dans les institutions, par un sociologisme outré, elle ne distingue pas — comme nous avons essayé de le

1. Voir *Bulletin de la Soc. fr. de Phil.*, juillet 1906, p. 273.

faire[1] — ce qui est social originellement et ce qui, sans répondre aux besoins propres de la société, a reçu la forme sociale : elle a, du moins, posé les principes qui permettent de discriminer l'élément social parmi les éléments divers de l'histoire.

Cet élément social constitue en histoire le domaine de la nécessité : il représente un ordre de causalité proprement « scientifique ». Or il y a un élément de l'histoire qui représente une causalité d'ordre très différent : l'élément collectif. Le collectif, c'est la contingence multipliée, généralisée, — la contingence toutefois. Dans l'institutionnel, pas plus qu'il n'a reconnu nettement le social, Lacombe n'a discriminé suffisamment le collectif.

Sans doute, il a parlé de « l'homme temporaire ». Cet homme temporaire, il le définit : l'homme général affecté dans son fond perpétuel par les *circonstances*, c'est-à-dire par le « milieu naturel », et par le « milieu social qui se forme et se reforme sans cesse[2] ». En d'autres termes, l'homme temporaire exprime certaines similitudes d'une collectivité, qui résultent elles-mêmes d'un ensemble de contingences diverses. Mais, au point de vue de la science et dans la recherche de l'institutionnel, Lacombe assimile l'action de l'homme général et celle de l'homme temporaire. Il est persuadé qu'on fait de la « sociologie » — puisqu'on généralise — quand on étudie tel « peuple », tel « milieu », tel « public » [3]. « Les *institutions*, ou le *public*,

1. *La Synthèse en Histoire*, p. 128.
2. *Ps. I. S.*, pp. 202-3.
3. Voir la préface de *Taine historien et sociologue*.

ou le *milieu*, c'est tout un », dit-il expressément [1].

Par une tendance curieuse, il attache, d'ailleurs, un intérêt tout particulier à l'homme temporaire. Il le qualifie d'*homme historique* par excellence. « C'est le momentané, le temporaire, a-t-il déclaré, qui est justement l'objet propre de la science historique [2]. » Ce n'est pas tout. Parmi les contingences qui constituent ce qu'il appelle le milieu « social », — en un sens vague, — autrement dit qui contribuent à former l'individualité collective, il y a l'individu lui-même en tant qu'individu : et voici l'individuel, et voici l'événement qui retrouvent une place en histoire-science. Au nom de la science, Lacombe inclinait à les bannir. Mais il avait trop pratiqué l'histoire et trop manié les hommes, il avait une vision trop aiguë du concret, il avait lui-même une personnalité trop forte [3], pour que l'individuel ne s'imposât pas à lui. Il est bien évident qu'on ne peut constituer l'histoire comme science en négligeant un des aspects de l'objet qu'il s'agit d'expliquer. Lacombe obéissait à un instinct très sûr quand il faisait sa part à la contingence individuelle elle-même ; et il avait raison quand il disait : « L'histoire est un tissu d'institutions et d'événements. »

Il va, d'ailleurs, beaucoup trop loin ; il est aux antipodes de la vraie « sociologie » quand il voit tout émaner, en définitive, du *fait*, « imité, ou répété, ou

1. *H. S.*, p. 18. Cf. *Bulletin de la Soc. fr. de Phil.*, juillet 1907, p. 291 : « Tout le monde reconnait qu'en dehors des institutions officielles, il y a quelque chose qui en est très voisin, et que j'appelle « les *mœurs* », faute d'un autre mot. »

2. *H. S.*, pp. 5, 229.

3. Cf. p. 65.

réitéré par un nombre d'hommes plus ou moins grand », quand il définit l'institution : « un événement qui a réussi[1] ». A la suite de Tarde — et de Bagehot — il exagère le rôle de l'imitation, imitation-coutume et imitation-mode. L'imitation est un agent mécanique de similitude et ne fait que multiplier l'événement, sans pouvoir fonder ni la société, — ni la logique.

Ce troisième élément de l'histoire, que nous appelons l'élément logique, Lacombe ne le dégage pas nettement. La confusion qu'il a faite pour l'institutionnel, il l'a faite également pour l'événementiel : sous un même vocable il a réuni deux ordres de causes essentiellement différents. Il amalgame dans l'événement la manifestation contingente du « caractère singulier » et l'initiative conforme à ce « fond psychique » de l'homme général — qu'il a insuffisamment analysé mais marqué si vigoureusement. « Observons que ce que j'appelle à un endroit innovation [ou invention] est la même chose que j'ai nommée ailleurs événement.... L'innovation acceptée est même chose que la tradition ou l'imitation[2]. » En réalité, l'action qu'exerce l'individu — un Néron, un Mahomet, un Napoléon — par ses traits particuliers, auxquels sa situation sociale peut donner une portée considérable et qui font de lui souvent une cause perturbatrice[3],

1. *H. S.*, p. 10. Cf., sur l'imitation, *Bulletin de la Soc. fr. de Phil.*, juillet 1906, p. 273 : « C'est par ce phénonème, en somme, que l'action individuelle, à chaque instant, devient sociale. »

2. *H. S.*, p. 264.

3. *H. S.*, pp. 18, 247. Cf. *Bulletin de la Soc. fr. de Phil.*, juillet 1906, p. 275. « Voici Napoléon, par exemple... : à sa place, un autre, un suppléant... faisant, je le veux bien, un ouvrage historique assez analogue, quant aux fins essentielles et à la direction générale, un

est bien différente du rôle de l'*inventeur* — en un sens large. L'individu, comme être social, baigne dans la société et en ressent les besoins ; comme être pensant, il se relie au tout et cherche à l'assimiler : par le développement en lui de la conscience sociale ou de la raison humaine, il peut être inventeur social ou mental et jouer un rôle, non contingent, mais logique.

Ici encore, Lacombe, du reste, se corrige lui-même. Il reconnaît que l'invention, c'est l'événement « vu sous un autre angle ». Si les institutions naissent de faits individuels qui ont « la chance » d'être répétés, réitérés ou imités, son intelligence est trop pénétrante pour n'avoir pas discerné, en ce qui concerne le fait-invention, des circonstances, des relations propres à justifier cette « chance ». Il est allé jusqu'à opposer nettement « le contingent et le *déterminé* qui se croisent toujours dans la trame historique ». Mais il a avoué n'avoir encore que des « observations éparses » sur ce sujet de la détermination, où la recherche lui paraissait « singulièrement pénible ». Et les indications qu'il a données tendent précisément à éliminer le facteur logique, tel que nous l'entendons.

D'après lui, « il y a plus de déterminé dans l'acceptation des multitudes que dans l'invention de l'individu.... La détermination croît à mesure que les choses se développent et durent. Enfin elle réside au

Moreau, un Hoche, ou un Bernadotte, aurait-il conduit notre destinée exactement au même terme ? Pouvez-vous affirmer avec certitude que leur ouvrage n'aurait pas différé par des détails très influents sur cette destinée ? et, par exemple, pouvez-vous affirmer que Moreau aurait ambitionné l'hégémonie de l'Europe et un empire façon Charlemagne, — comme l'a fait Napoléon ? »

plus haut point dans les effets que les choses établies exercent autour d'elles[1] ». Il rapporte donc le déterminé au milieu, à la pression du dehors, et non à un principe interne d'ordre, d'organisation et de progrès : la raison. C'est l'état de civilisation atteint à un moment qui détermine le moment d'après. La civilisation a progressé ; elle continuera à progresser, probablement : mais le progrès n'a rien de nécessaire, et il est très incertain et fortuit dans sa marche. Si la prévision est possible en histoire-science, comme dans toute science, elle l'est sous cette réserve : « sauf *l'action des hommes particuliers*, c'est-à-dire : *sauf les nouveautés*, *les inventions*, ou, autre formule : *toutes choses restant ce qu'elles sont*[2] ». « Un événement, une invention, qui a été le point de départ de choses très importantes, exerce sur l'esprit humain un pouvoir de fascination, et par cela même induit l'esprit à imaginer une cause certaine, générale, infaillible, là où précisément ces sortes de causes font défaut. Sachons-le, au contraire, la naissance des choses est, en grande partie, fortuite[3]. »



Nous touchons ici au fond de sa pensée, à ses tendances philosophiques et psychologiques essentielles. Voici, tout à la fois, son grand mérite et son point faible. Il se méfiait de la métaphysique ; il a voulu

1. *H. S.*, pp. 260, 263, 264. Cf. *Ps. I. S.*, pp. 304-305.
2. *H. S.*, p. 369.
3. *H. S.*, p. 264. Lacombe *croit* au progrès (voir plus loin, pp. 141, 145) ; mais sa théorie l'oblige à le tenir pour incertain.

discréditer les philosophies de l'histoire et poursuivre leurs fins, qui étaient légitimes, par des moyens qui fussent scientifiques. Mais il a poussé la terreur des « entités » jusqu'à méconnaître les réalités psychologiques. Il conteste l'importance de l'hérédité ; il ne veut pas entendre parler de caractères innés, de virtualités : il se meut parmi les faits.

Malgré des remarques pénétrantes sur la « sorte de contrainte de tous sur chacun » qui a précédé la contrainte gouvernementale [1], il n'admettait pas de réalité sociale ; et c'était la raison profonde de son opposition à l'école de Durkheim.

Contre Taine il a bataillé passionnément. Il a vu dans les « génies » de race, de peuple, des explications commodes mais paresseuses, où se manifeste l'« aversion naturelle pour la contingence ». « Le génie national considéré comme quelque chose d'organique, de distinct du milieu extérieur, je demande où il se montre, quels sont les signes irrécusables de sa réalité.... Admettons d'ailleurs qu'il y ait quelque chose de réel dans cette idée..., par

1. *H. S.*, p. 73. Il définit quelque part la société : « un groupe d'hommes *où l'on se contraint mutuellement* et où l'on s'imite particulièrement » *H. S.*, p. 234. — L'évolution finale que nous constaterons s'est préparée de loin et sourdement. Dans *la Guerre et l'Homme* (1900), il parle « en passant » — et en note — de « cette vérité généralement admise, mais pas toujours nettement déterminée, que la psychologie des masses n'est pas exactement la même que celle de l'individu, élément de ces masses ; d'où il suit que la sociologie est une science particulière, *pas tout à fait adéquate à la psychologie proprement dite*. La sociologie serait tout au moins la psychologie des sentiments en tant que modifiés dans la forme et le degré par le concert, la communauté, l'assemblage contagieux ». P. 21 ; cf. une note sur les foules et leur besoin d'un chef, p. 141.

quelle voie s'en assurer et le prouver? Question de méthode totalement inaperçue. Le génie supposé est directement insaisissable, comme toutes les forces internes, toutes les innéités que nous supposons ; on ne va à la connaissance de cette cause que par celle de ses effets; mais les effets propres du génie, quand on ne sait rien de la cause même, comment les discerner sûrement? » — Lacombe a raison contre les métaphysiciens de la race. Il est dans le vrai quand il exige qu'on circonscrive le problème, qu'on n'attribue pas au génie national, à des génies divers, ce qui peut être attribué aux conditions de vie, au hasard biographique, à l'imitation intérieure, à l'imitation extérieure : il y a, observe-t-il, des peuples « ouverts » et des peuples « fermés » aux influences du dehors ; et c'est une circonstance qui importe beaucoup. Mais au fond, pas plus qu'à la réalité d'une « nature » sociale, il ne croit à la fixation héréditaire d'un caractère de peuple[1]. De l'individualité collective il est disposé à tout résoudre en phénomènes : « Ces grands mots que les historiens emploient à tout instant, race, peuple... et autres, expriment des conceptions de notre esprit : ce sont des entités.... *Il n'y a en fait que des actes individuels juxtaposés*, plus ou moins simultanés et plus ou moins semblables[2]. »

Avant les similitudes humaines qui naissent des imitations et répétitions de faits individuels, Lacombe reconnaît des similitudes « spontanées ». Il pose,

1. *H. S.*, pp. 307, 318, 324, 236, 316. Cf. *H. L.*, p. 313, et *Ps. I. S.*
2. *H. S.*, p. 248.

comme postulat, l'identité originelle des êtres humains[1] : au point de départ de l'histoire — comme au fond de tout individu — se trouve l'homme psychique général. Mais il n'y a là que données initiales et non réalité foncière. Si l'individu en tant qu'individu est un ensemble de contingences, — sans « faculté dominatrice » ni « dépendances » internes, contrairement à la théorie de Taine, — en tant qu'homme général il est un ensemble de *faits* psychiques. Et ces faits psychiques fondamentaux sont liés à des faits biologiques, — comme sont liés « l'endroit et l'envers d'une étoffe[2] ». L'homme de la psychologie a des besoins, qui résultent de ses organes ; et il a une propriété réceptive, qui résulte de son appareil nerveux. La fonction mentale, pour Lacombe, n'est rien de plus qu' « une réaction dictée par un milieu » ou — en termes moins contradictoires — un appareil enregistreur. Comme du « génie », on abuse de l' « esprit » : « On imagine, sans preuve aucune, qu'un esprit humain est quelque chose d'existant absolument en soi, indépendamment des idées reçues, des notions acquises.... Tout ce que nous pouvons saisir avec certitude sur le compte d'un esprit est précisément d'un tout autre genre que ces innéités ou virtualités qu'on lui prête[3]. » Avec Renan, par exemple, placer aux origines de l'humanité « une sorte de miracle, une aptitude exceptionnelle pour la synthèse ou l'assimilation, c'est mal qualifier le caractère vague et lâche que l'homme

1. *H. S.*, p. 320.
2. *H. S.*, pp. 4, 27.
3. *H. S.*, p. 225.

met au début dans ces deux opérations toujours parallèles de l'esprit, assimiler, distinguer ».

Voici la genèse de la raison. Dans le contact avec la nature « il y a pour l'individu un principe de progrès inséparable de l'existence même » : l'esprit classe, associe, prévoit. Mais ce progrès est « purement viager; il disparaît avec l'homme qui le porte en soi[1] »; ou plutôt il disparaîtrait si la tradition et l'imitation n'intervenaient pas. Le langage, la première des inventions, sans laquelle tout avenir était interdit à l'homme, est né « simplement sous la pression des besoins et des nécessités de l'existence[2] ». « Dans ce qu'on nomme la raison humaine, celui qui considère rigoureusement les choses n'aperçoit de nettement saisissables que quelques tendances ou habitudes, aisées à définir : la tendance à croire ce qui doit être cru effectivement; à refuser sa créance à ce qui est en effet incroyable; à compter sur le retour des phénomènes naturels ou humains dans la mesure de leur constance prouvée. Or ces tendances, qui constituent la raison du genre humain, sont visiblement attachées à la possession des connaissances scientifiques. Cherchez historiquement ou géographiquement par toute la terre, vous ne trouverez de la raison, définie comme nous venons de le faire, en aucun lieu d'où la science soit absente ; et vous n'en trouverez jamais qu'à proportion de ce qu'il y a de science[3]. » Ainsi, ce n'est pas la raison qui crée la

1. *H. S.*, p. 233.
2. *H. S.*, pp. 178, 179.
3. *H. S.*, p. 284.

science; c'est la science qui procure la raison [1]. Celle-ci n'est pas une virtualité qui se développe : elle est un bagage fortuitement grossi et transmis du dehors. Il semble bien qu'un fils de sauvage puisse acquérir, en bloc, toutes les sciences et s'élever, d'un coup, au sommet de la raison [2].

Dès lors qu'il ne croit pas aux « aptitudes déposées dans l'organisme », à la raison créatrice, — Lacombe incline à penser que la spéculation pure n'a pu jouer un rôle considérable dans l'évolution humaine. Il critique assez vivement les théoriciens — comme Turgot, Comte, Stuart Mill, Fustel de Coulanges — qui ont professé que les *idées*, « au sens de vues spéculatives et générales sur le monde, l'espèce humaine et son destin », sont « par leurs variations propres, la cause capitale des diversités qui se présentent dans toutes les autres régions de l'histoire [3] ». Il ne voit pas, comme Auguste Comte, dans la théologie et la métaphysique des étapes nécessaires, quoique dépassées, de la pensée humaine. Il divise l'humanité en deux « partis fondamentaux », les *scientifiques* et ceux qui ont « la prétention de saisir la vérité par la *croyance* et le *sentiment*, les *non-scientifiques* [4] ». La croyance, ou « savoir imaginaire », est inopérante. Quant au savoir vrai, efficace, c'est de l'économique

1. La science « *apporte* une discipline rigoureuse de l'esprit qui doit s'appliquer successivement à tout, et à la longue créer, ou recréer, par sa méthode et ses découvertes, les institutions, les lois et les mœurs » *R. S. H.*, t. XIV (1907), *J.-J. Rousseau*, p. 262.

2. *H. S.*, p. 303.

3. *H. S.*, p. 185. Cf. *Rev. Mét. et Mor.*, juillet 1910; *R. S. H.*, t. XXVII, p. 34 (1913).

4. *R. S. H.*, t. XIV, art. cité.

qu'il se dégage, par l'effet des besoins et du hasard. « La culture humaine, dans sa forme la plus haute, la forme scientifique ou véridique, est issue directement de la pratique des métiers, ... de la création de la richesse[1]. » Non pas qu'il nie la science désintéressée : il reconnaît qu'il y a dans l'appareil cérébral « une certaine spontanéité qui sollicite l'homme par le plaisir de l'exercice même » ; mais, pour lui, la curiosité est un mobile faible, vacillant ; et c'est tardivement que l'activité scientifique s'est développée pour elle-même[2].

Sa thèse sur l' « ascendant » de l'économique lui tient fort à cœur, et il y est souvent revenu. « L'économique a influé avec force sur tout le reste. » « La richesse a tenu le premier rôle » : elle a dû « précéder et — dans une large mesure — promouvoir » les deux autres éléments de la civilisation, moralité et intelligence[3]. Lacombe s'est ingénié à montrer les effets de la richesse, tantôt directs, tantôt liés au travail et à l'outillage créateurs de richesse : en dehors du bien-être, qui est sa fin première, la richesse alimenterait toutes les sources de bonheur[4].

L'importance qu'a pour lui l'économique vient précisément de ce qu'il voit dans le bonheur la visée primaire et suprême de l'homme. Tout ce qui répond à des visées secondaires, « les arts de la pratique (depuis le métier de manœuvre jusqu'à celui de gou-

1. *H. S.*, p. 365.
2. *H. S.*, pp. 41, 51, 353.
3. *H. S.*, pp. 370, 151, 408.
4. Lacombe n'a lu Karl Marx qu'après avoir écrit son livre, et il l'a lu superficiellement : il ne lui a jamais rien dû.

vernant), les beaux-arts, la science, la religion, autant d'instruments à notre disposition, pour atteindre le but universel, le bonheur[1] ». Voilà donc la donnée fondamentale. Mais donnée empirique : Lacombe ne plonge pas jusqu'à l'être ; il n'explique pas la recherche du bonheur, il ne la consolide pas, en quelque sorte, par la *tendance* à être, à être le plus possible. Et, d'autre part, s'il prête un rôle subalterne à la pensée pure, c'est parce qu'il ne conçoit pas de lien *réel* entre l'activité mentale et les besoins. La fonction mentale ne manifeste pas un même ressort interne que la recherche du bonheur ; elle n'exprime pas un principe unifiant, — qui fonderait aussi la société : elle est réceptivité pure.

Durant la période de pleine maturité, Lacombe a fait effort pour systématiser son riche acquis de notions historiques. Il a cherché le général : il n'a pas atteint le réel. Il est de la lignée de ces penseurs français qui, depuis le XVIII[e] siècle jusqu'à Comte, ont travaillé à concevoir de mieux en mieux la science positive et à y intégrer l'étude des faits humains[2]. Il doit beaucoup à Comte. Il est redevable également aux psychologues anglais, — à Stuart Mill, à Bain, — et il attache, avec eux, une grande importance à la psychologie, que Comte a omise dans sa classification des sciences. Mais l'opposition est moins profonde qu'elle n'en a l'air. Si Comte a critiqué ces hommes —

1. *H. L.*, p. 353.
2. Voir l'*Évolution de la philosophie depuis Descartes* dans mon *Avenir de la Philosophie*, pp. 219 et suiv.

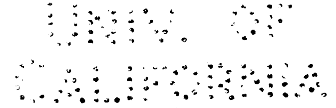
Cousin, Jouffroy — qui « ont essayé de transplanter parmi nous la métaphysique allemande, et de constituer, sous le nom de psychologie, une prétendue science entièrement indépendante de la physiologie, supérieure à elle, et à laquelle appartiendrait exclusivement l'étude des phénomènes spécialement appelés mentaux [1] », on a montré que, néanmoins, « il n'est permis à l'historien des doctrines psychologiques ni de taire son nom, ni de négliger son œuvre [2] ». Comte n'a pas voulu pratiquer la « méthode psychologique intérieure », l' « étude directe de l'âme » : Lacombe pas davantage. Contre l'usage fait par J.-J. Rousseau du « sentiment intime », il a protesté durement : « Si Rousseau avait possédé la logique que d'aucuns lui supposent, il aurait compris que l'observation extérieure est la seule voie qui puisse mener l'homme à quelque connaissance du tout, comme elle le mène à la connaissance des parties, d'après son propre aveu : mais voilà ! l'observation extérieure, c'est le procédé de la science ; c'est la science même, c'est-à-dire ce que Rousseau déteste le plus [3]. » Il a rattaché l'étude des faits psychiques à la biologie d'une part, à la sociologie de l'autre ; et il a été de plus en plus préoccupé de préciser le développement de nos « attributs intellectuels et moraux » dans et par la société. Or, la psychologie générale de Lacombe, nous l'avons vu,

1. Aug. Georges, *Essai sur le Système psychologique d'Auguste Comte*, p. 7.
2. *Ibid.*, p. 63.
3. *En relisant l' « Émile » de J.-J. Rousseau*, *R.S.H.*, t. XXIV (juin 1912), p. 378. Cf., t. XIV (juin 1907), pp. 262-264 : Rousseau est, en face des encyclopédistes, le « porte-parole et le porte-étendard » de l'esprit « anti-scientifique ».

n'est que l' « envers » de la biologie ; et cette psychologie, très sommaire, mal élaborée, s'enrichit et se précise par l'histoire. Au rebours de Comte, Lacombe absorbe la sociologie dans la psychologie, mais pour arriver au même résultat, — qui est de chercher dans l'histoire le développement de l'esprit humain. Encore le psychologue prête-t-il aux idées pures un rôle moindre que ne l'a fait le contempteur de la psychologie.

Faute d'avoir atteint la réalité vive de la société et de l'individu, Lacombe n'explique le changement que par la contingence. Son histoire-science repose toute sur deux éléments : un principe de similitude, l'homme général, et un principe de changement, les « agences extérieures [1] ». Or celles-ci se décomposent elles-mêmes en « circonstances [2] » où se prolongent des contingences antérieures et en contingences neuves. La contingence brode l'histoire sur la trame de l'homme général. Et la contingence attire Lacombe. Elle l'attire d'autant plus qu'elle intéresse en lui l'historien de tempérament, très visuel, très imaginatif. Elle l'attire, même sous ses formes les plus frustes, pour ainsi dire. Celui qui a posé en principe que « le contingent, c'est pour tout chercheur animé de l'esprit scientifique, *l'ennemi* [3] », qu' « on ne fait pas de la science avec ce qui est absolument singulier, unique, dépareillé », n'hésite cependant pas à déclarer,

1. *H. S.*, p. 305.
2. « Tout milieu, tout état social fourmille de circonstances », *Ps. I. S.*, p. 340.
3. *Bull. de la Soc. fr. de Philosophie*, juillet 1906, p. 274 (Discussion sur *la causalité en histoire*).



sous des prétextes divers, que l'événement peut être « de bonne prise » et que « les singularités composent une connaissance encore fort intéressante »[1].

En vieillissant, il perd quelque peu de vue les similitudes. Il se complait au détail « fourmillant ». Du moins passe-t-il par une sorte de crise, où il condamne les ambitions de ses années héroïques. Il oubliait — momentanément — son ferme propos de remédier aux inconvénients et aux excès de l'analyse, d'aider le travail historique à aboutir[2]. Il reportait à un terme lointain l'effort de synthèse, la constitution de l'histoire universelle, comparative : « Plusieurs siècles d'études analytiques (minutieusement analytiques), accomplies par d'indispensables légions de travailleurs, doivent forcément préparer et précéder cette synthèse formidable[3]. » Et c'est alors qu'après avoir minutieusement critiqué les historiens de la Révolution, il s'attaquait lui-même à cette histoire, qu'il s'y enfonçait et courait le risque de s'y enliser : « La *vérité ultime* de l'histoire, déclarait-il dans la

1. *H. S.*, p. 10; *H. L.*, pp. 28, 32.

2. En lisant la préface de *l'Histoire considérée comme science*, on songe à la page du *Cours de Philosophie positive* (1re Leçon) où Comte dit : « Hâtons-nous de remédier au mal, avant qu'il soit devenu plus grave. Craignons que l'esprit humain ne finisse par se perdre dans les travaux de détail. » En 1907 encore, dans une discussion de la Société française de Philosophie, Lacombe, reprochant à M. Seignobos « des paroles de découragement », ajoutait : « D'après vous, nous ne saurions pas assez d'histoire pour arriver à des résultats généraux, pouvant servir aux philosophes. Mon sentiment, c'est qu'au contraire nous savons déjà beaucoup d'histoire. Plus nous irons, plus nous en saurons; et plus aussi nous aurons de difficultés à saisir des lois générales, *surtout si nous nous bornons à la narration des événements.* » *Bulletin*, juillet 1907, p. 291.

3. *Ps. I. S.*, p. 351.

préface de *la Première Commune révolutionnaire de Paris,* consiste dans la découverte des mobiles véritables de *chacun* des acteurs qui concourent à faire tel drame ou telle comédie historique. »

Nous avons étudié longuement — comme il convenait — le théoricien de l'histoire. Il est un des rares Français qui, dans le dernier tiers du XIXe siècle, aient appelé l'attention sur des problèmes négligés alors chez nous et dont l'importance, aujourd'hui encore, échappe à un grand nombre d'historiens.

De bons juges, M. Ch.-V. Langlois et M. Seignobos, l'ont souvent nommé avec déférence. Récemment encore, dans un tableau des études historiques en France pour le dernier demi-siècle, M. Langlois écrivait ces lignes : « Plus qu'à aucun historien de métier, la théorie de l'histoire est redevable à M. Paul Lacombe..., dont la pensée très claire est la rivière qui fit et fait tourner, ici et surtout ailleurs, bien des moulins pédantesques [1]. » On a salué son œuvre, de loin. On ne l'a guère discutée. On n'en a montré avec précision ni les mérites ni les défauts. Nous croyons que, malgré des indications justes et fécondes, ce n'est pas sa conception théorique de l'histoire qu'il faut admirer : c'est le détail de ses idées. Il n'avait pas une culture philosophique — ni même psychologique — complète : il le savait et il le disait. Mais la passion des idées flambait en lui. Et sa faculté d'obser-

1. *La Science française* (1915), t. II, p. 88. Cf. *R. S. H.*, t. XXIX, mon article sur *les Études historiques et la Guerre*, p. 21. — Voir une page substantielle sur Lacombe dans Parodi, *La philosophie contemporaine en France*, p. 116.

vation, sa mémoire, son imagination fournissaient à son intelligence d'inépuisables thèmes pour des rapprochements ingénieux ou des réflexions profondes.

La richesse et la verve de ces deux livres, *l'Histoire considérée comme Science* et *l'Introduction à l'Histoire littéraire*, sont merveilleuses. On y trouve à la fois une lecture immense et un perpétuel jaillissement de pensée. Si la vérité n'y est pas totalement, les vérités y abondent, — sur les institutions, sur le progrès et ses causes, sur la vie économique et les inventions, et d'autre part sur l'imitation en littérature, sur les anciens et les modernes, sur les genres, sur la technique.

Le sujet, peut-être, où il a semé le plus de remarques précieuses, suggestives, c'est celui de l'*homo faber*, de l'homme « ouvrier et ingénieur », « fabricant infatigable d'outils, d'instruments, de machines » [1]. Lacombe était bien l'héritier du XVIII[e] siècle, de Voltaire, de Diderot, de Franklin, quand il mettait en lumière le rôle de l'outillage humain, quand il passait en revue les inventions capitales et qu'il cherchait à les classer. Il y a les inventions qui « augmentent le pouvoir de nos membres » (marteau, pioche, charrue...); il y a celles qui « augmentent notre pouvoir de transporter les corps, y compris le nôtre » (barque, char, animal de trait...); il y a celles qui « étendent la portée de nos sens » (lunette, télescope, télégraphe...) ou qui « précisent nos perceptions » (mesures, poids, thermomètre...) ; il y a celles qui « accroissent notre pouvoir de communication avec nos semblables »

1. Voir *R. S. H.*, t. XXIV (1912), p. 369 (art. sur J.-J. Rousseau).

(langage) et celles enfin qui « sont à la fois des moyens de communication et d'enregistrement » (écriture, imprimerie...). Si l'homme avait pu faire des enjambées de 100 mètres, soulever un poids de 10.000 kilos, projeter une pierre à 1 kilomètre, ou encore si l'homme avait pu, de l'œil, mesurer les distances, de la main, peser avec précision les objets, son existence aurait été singulièrement facilitée : « Ce que la nature n'avait pas accompli dans son corps, l'homme se l'est procuré par l'outillage. » Et indépendamment des effets prévus, cherchés, Lacombe montre avec ingéniosité que l'outillage a eu de multiples effets imprévisibles, « qui se produisirent dans toutes les directions, se diffusèrent largement... et surtout pénétrèrent profondément les sociétés » [1].

Cette partie de son œuvre aurait pu suffire, semble-t-il, à lui assurer de nombreux lecteurs. Mais, à propos de Lacombe, comment ne point songer à Cournot [2] ? Il n'a pas eu toute la fortune qu'il méritait. On n'a pas assez lu ces gros in-8, que l'auteur a publiés à ses frais et qu'aucune réclame n'a imposés au public ; on ne s'est pas rendu compte que, sévères d'apparence, ils étaient infiniment attachants, au fond, et que, résolument scientifiques, ils s'orientaient cependant vers la vie.

1. Voir *H. S.*, pp. 151-230, notamment pp. 169-174. — Toute sa vie il a médité sur ces questions : cf. plus loin, p. 132.

2. En 1900, dans un tableau de *l'Histoire au XIXe siècle*, M. Langlois rapprochait Lacombe et Cournot : « Deux esprits lucides et vigoureux, *plus connus à l'étranger que dans leur pays natal*, MM. Cournot et Lacombe, ont naguère essayé, chacun de son côté, de déterminer les conditions de l'analyse des causes, et ils ont esquissé tous deux d'intéressantes applications de leur méthode ; mais ils n'ont guère eu de disciples ou de postérité spirituelle. » *Questions d'histoire et d'enseignement*, p. 239.

III. — Les œuvres diverses.

Lacombe était trop vivant pour n'avoir pas apporté à toutes les choses de la vie, dans l'âge mûr comme dans la jeunesse, un intérêt passionné. Sa production d'historien est la partie essentielle, mais n'a jamais été qu'une partie de son œuvre. Du reste, les problèmes de l'histoire, nous l'avons constaté, se reliaient dans ses méditations à ceux du présent et de l'avenir.

Ses travaux sur la Révolution répondaient très directement — comme dans le cas de Taine — à des préoccupations pratiques qu'il n'a pas dissimulées. Il a écrit l'histoire de la première Commune de Paris, lui qui avait vu celle de 71, avec une sensibilité frémissante. Il se dit fils de la Révolution, mais *pas de toute la Révolution* : il est « défenseur résolu de l'*Assemblée nationale*, du pouvoir légal et légitime, adversaire résolu de la Commune et de ses partisans » ; celle-ci reste, à ses yeux, « la grande criminelle que rien n'absout ». Il blâme les historiens qui ont montré « trop d'insensibilité pour le crime, pour la violation de la légalité ». L'ardeur militante lui apparaît comme un devoir : « Un historien qui s'abstiendrait absolument de juger, qui pourrait tout raconter sans s'émouvoir, ne serait plus un historien, mais une machine, un appareil enregistreur » ; et, par une sorte de régression

vers les historiens de 1848, il livre « crûment » toutes ses impressions, ses opinions.

Dans la préface d'où sont tirées ces citations, on trouve une véritable profession de foi politique et sociale : « Républicain dès la jeunesse, je le suis resté, pour de meilleures raisons, je pense, et non sans me débarrasser de quelques illusions, — démocrate également, mais avec des amendements de mon cru. — Socialiste? cela dépend de la définition. Je crois à la nécessité et du reste à l'*avenir* de profondes modifications dans notre régime économique. dans la constitution même de la propriété individuelle. Avec cela très individualiste, partisan très chaud de l'initiative collective et individuelle, je vois, avec une espérance charmée, naître et s'étendre chez nous un goût et une confiance trop longtemps inconnus, la confiance dans l'activité spontanée, libre, extra-gouvernementale. Sociétés, syndicats, confédérations, sont, à mon sens, les puissances et les formes de l'avenir qui se lève et monte sur l'horizon. Elles seront bienfaisantes, ces puissances, à une condition cependant, à la condition absolue de renier toute violence, toute illégalité.... Au xxe siècle, il n'est pas plus permis de vouloir *conquérir* [*sur*] *ses concitoyens* que sur l'étranger. Soyons évolutionnistes dans toutes les directions, nulle part révolutionnaires. Le temps en est passé. Toutes les pratiques de l'*activité humaine* doivent finalement se soumettre à la discipline scientifique. C'est assez dire, je crois, que je regarde en avant, *et pas en arrière* » (p. xii).

Comme citoyen, tout Lacombe se résume dans ces lignes. — Républicain, il l'était, en effet, de tradition,

de tempérament, et de réflexion. En passant de l'opposition aux fonctions publiques, du journalisme et de la propagande à l'administration, il n'avait cessé d'éclairer, de perfectionner ses convictions politiques.

En 1885, il a fait imprimer, à Cahors, une brochure qui s'est retrouvée dans ses papiers, et qui est doublement intéressante, par le fond solide et par la forme dialoguée, *les Propos de l'oncle Vielcazal recueillis par un ancien instituteur de Vittaterne* (*Paul Lacombe*). Il y feint de reproduire une causerie de café campagnard. Il prête une vie intense aux trois interlocuteurs, les réactionnaires Galdou et Combescure, et le républicain Vielcazal, demi-paysan mais liseur enragé, muni d'une paire de bésicles, « grandes et rondes comme on n'en voit plus », rude discuteur et plein de bon sens. Il y a là une curieuse étude de mœurs politiques. Dans la conclusion, poussé par « l'ancien instituteur », Vielcazal montre les bienfaits de la République, en lui associant la science, « celle qui a arraché l'homme à la misère de la bête ; celle qui le rachètera de la gêne, de la souffrance, et même du péché, c'est-à-dire de l'immoralité ». « La religion, elle, vous dit : il y aura toujours des misérables, et elle semble en prendre son parti fort aisément. La science, au contraire, déteste carrément la misère, elle n'en veut pas, elle la poursuit âprement, la chasse d'ici et de là.... La République, qui n'en veut pas non plus de la misère, est parfaitement d'accord avec la science, plus que d'accord; elle l'aime et l'adore ; elle sent bien que, pour réaliser ce qu'elle veut, le bien-être du peuple, la science c'est son bras droit.... Vienne, demain, un gouvernement antiré-

publicain, il sera du même coup clérical, c'est forcé ; car il devra au clergé une bonne part de sa victoire ; et, soyez-en sûrs, votre puissante amie, la bienfaitrice, la libératrice de tous, mais surtout du pauvre et du malheureux, la science, s'en trouvera mal. On ne la tuera pas, parce que c'est impossible ; mais on saura lui mettre des entraves et des menottes, et les progrès du bien-être général seront retardés d'autant. »

Démocrate, il n'érigeait pas la démocratie en dogme absolu. Il n'avait pas la superstition du suffrage universel : l'usage qui en avait été fait sous l'Empire avait commencé à « étonner ses yeux et à les avertir ». Avant 1870, il trouvait déjà à la *sagesse du nombre* « un air suspect de préjugé » ; 1870 l'éclaira définitivement : « J'aperçus, alors, en pleine netteté, dit-il, ce qu'était réellement une opinion publique. celle d'un pays, celle de plusieurs pays mis ensemble. Je compris que l'accord de milliers, de millions d'hommes sur une même idée ou un même sentiment constituait un phénomène imposant, je dirai même accablant ; et rien de plus. Il pouvait arriver que ce concert formidable valût moins d'être écouté et compté que la voix d'une seule personne. Il me parut que le nombre des participants à une opinion n'était pas du tout un garant de la vérité ou justice de cette opinion ; que c'était plutôt le contraire, le courant opinionnel étant d'autant moins profond qu'il avait plus de surface[1].... Ce que, depuis 1870, j'ai vu se produire en France et à l'étranger ne m'a pas précisément donné des motifs

1. Cf. p. 65.

de changer d'avis[1]. » Il voulait donc que l'on reprît tout ce qu'il était possible de reprendre sur le gouvernement des majorités — passagèrement nécessaire, mais d'une nécessité empirique — et qu'on restituât tout le possible à l'initiative des individus isolés et groupés.

L'histoire lui avait appris que l'individu est source de toute nouveauté et que par lui s'accroit — dans la science — la puissance de l'homme sur la nature. Elle lui avait montré aussi le développement de cette *anti-nature* qui substitue à la lutte l'accord, le *concert*, — comme il dit parfois, — et qui tend à procurer aux masses le bonheur[2].

Ses amis l'ont entendu soutenir une thèse — d'un socialisme avisé — relative à l'héritage. La richesse héritée ne lui semblait pas plus légitime que la noblesse de naissance. Il savait, d'autre part, quel stimulant est pour l'homme, pour le père de famille surtout, la faculté de transmettre les fruits de son travail. Il désirait, en conséquence, que l'héritage fût maintenu, mais une seule fois, d'une génération à la suivante, et *en usufruit*. Ainsi le bénéficiaire d'un héritage ne disposerait, pour ses héritiers propres, que du produit de son travail et de ses économies personnelles.

D'après ce principe que « nul n'est bon juge en sa propre cause », il voulait que l'on pratiquât de plus en plus largement l'arbitrage : arbitrage à l'intérieur, pour la paix sociale, arbitrage à l'extérieur, pour la paix entre nations.

Parce que la défaite de 70 avait laissé en lui de

1. *La Guerre et l'Homme*, p. 155.
2. *H. S.*, p. 401.

poignants souvenirs et parce que l'histoire universelle lui avait imposé l'étude de la guerre, dans son apparente pérennité, le problème de la paix perpétuelle a hanté son esprit.

En 1871, il avait publié, chez un libraire de Cahors, Brassac, une importante brochure où il demandait la substitution, à une armée permanente et casernée, d'une armée « formée du peuple tout entier, de tel âge à tel âge, dont les divisions sont calquées sur celles du sol, nombreuse, peu coûteuse parce qu'elle reste dans ses foyers, animée d'un vif patriotisme local ». « J'ai fait causer bien des officiers, déclarait-il; j'ai lu, j'ai étudié avec patience les ouvrages des capitaines qui ont écrit de la guerre, ceux des critiques qui se sont rendus célèbres dans la théorie du même art, les *Rêveries* du maréchal de Saxe, les *Mémoires* de Frédéric, ceux de Napoléon, du duc de Raguse, de Gouvion-Saint-Cyr; les histoires et les traités de Jomini, les opuscules si vifs et si intéressants de Bugeaud; j'ai lu Clausewitz, Trochu et bien d'autres, et j'ose dire que je suis parvenu, grâce à la lucidité de ces esprits éminents, à me former des idées nettes de ce qu'on appelle stratégie et tactique. » Il avait compris que « cette science très étendue, très difficile..., n'est qu'une dépendance, une région particulière de la psychologie générale »; et c'est en psychologue qu'il cherchait non seulement l'organisation militaire qui convenait le mieux à la France pour sauvegarder l'avenir, mais les caractères permanents de cette « institution » douloureuse : la guerre.

Son ouvrage sur *les Armes et les Armures*, qui embrasse le sujet de l'âge de pierre aux temps

modernes, se termine par les lignes suivantes : « En songeant à ce faux et terrible progrès, il me semble qu'on se doit de finir un livre sur les armes, si désintéressé et si purement descriptif qu'il soit, par un vœu, par un espoir humain. Cet espoir, c'est que l'homme fera encore des progrès dans l'art de détruire, assez de progrès pour qu'à la fin il s'arrête, épouvanté devant sa propre puissance. »

Nous avons mentionné déjà le mémoire sur la paix qui fut couronné en Angleterre. En 1900, il publiait *la Guerre et l'Homme*, étude scientifique de « l'homme guerrier », cet aspect de l'homme général, et en même temps réquisitoire passionné contre la guerre. Il y recherche de façon pénétrante les causes diverses de ce phénomène ; il y passe en revue les formes variées — quelques-unes suspectes ou même basses — du patriotisme ; il analyse le courage militaire et montre que c'est une vertu malaisée, ardue, momentanée, sujette à inégalités et à intermittences, sur laquelle le public nourrit des illusions qui entretiennent l'enthousiasme guerrier ; il met en évidence tout ce qu'il y a de contingent dans la victoire ; il réfute les panégyristes de la guerre ; il étale avec un réalisme saisissant les misères physiques et dépeint avec émotion les détresses morales qu'elle entraîne ; il en détermine les conséquences, et y voit « l'exact contre-pied de tout ce que l'homme fait ailleurs, le rebours de tout ce dont il se vante : religion, sagesse, économie, civilisation ; bref, la rétrogradation absolue ». Il termine par des considérations sur l'arbitrage, propres à hâter la réalisation du « rêve millénaire ». « J'ai rêvé pour la France le rôle de

missionnaire de la paix. Si elle l'acceptait, elle devrait, plus qu'une autre nation, conserver une armée forte et par le nombre et par l'armement, et par l'affection nationale. La France serait tenue à cette précaution d'abord pour n'être pas attaquée, et puis pour que son juste dessein parût ce qu'il serait réellement, et non comme le subterfuge d'une nation affaiblie... Croyez bien qu'on ne peut prêcher efficacement les bienfaits de la paix et en être cru qu'autant qu'on porte à son côté une épée solide et dont il est connu qu'on pourrait se servir; sinon le prédicateur doit s'attendre à des soupçons ironiques et à des nasardes. Telle est encore l'humanité[1]. »

Livre admirable, gorgé de substance historique et tout imprégné de pitié humaine, où alternent l'éloquence et l'ironie, où des fragments de dialogues, des tableaux, des descriptions sont destinés à compléter l'effet voulu : « Je le tiendrais pour bon », avait-il écrit dans la préface, « et mon but pour assez atteint, si seulement quelques-unes de ses pages portaient les marques sensibles et contagieuses du frisson — horreur, colère ou peine — dont moi-même je fus saisi et secoué[2] ! »

Le progrès de l'humanité est lié étroitement au

1. *La Guerre et l'Homme*, p. 386. Dans ses vues judicieuses sur les guerres futures, il n'arrive pas à en mesurer toute l'horreur. Il évalue à 25 milliards la dette du peuple vaincu, — et ce chiffre, alors, pouvait paraître énorme.

2. Sur des questions de politique contemporaine (par ex. sur la représentation proportionnelle, sur la question d'Alsace-Lorraine) il a écrit un certain nombre d'articles dans la *Revue de Métaphysique et de Morale* et dans la *Revue Politique et Parlementaire*.

problème de l'éducation, et sur ce sujet aussi il a médité toute sa vie. Il ne s'est pas contenté de publier en 1899 un petit livre savoureux, qui fourmille d'idées justes, d'observations fines, de suggestions pratiques, *Esquisse d'un enseignement basé sur la psychologie de l'enfant*[1] : il en préparait un autre, dans ses dernières années, sur l'*instruction-éducation*, livre de grand-père — qui s'était chargé, avec ardeur et curiosité, de commencer à instruire deux petits-fils et qui avait joint à la réflexion l'expérimentation pédagogique.

Lacombe ne connaissait pas très bien les programmes et surtout l'esprit de notre enseignement actuel. Beaucoup des critiques qu'il lui adresse ne portent pas. Les principes qu'il formule expriment en partie son propre tempérament : il avait été, nous l'avons dit, dans ses années d'apprentissage, extrêmement spontané, impulsif, rebelle à la discipline tâtillonne, à la règle trop stricte, à l'autorité trop pesante. Il proscrit donc la contrainte. Il veut qu'on fasse appel aux mobiles — la curiosité, en premier lieu, l'esprit d'imitation, la sympathie, l'intérêt — qui constituent la base de la vie psychique. C'est en excitant la spontanéité de l'enfant qu'il faut lui faire découvrir peu à peu la nature et l'homme. L'essentiel est de développer ses facultés. Et, pour cela, des causeries, des lectures, des leçons de choses opportunes valent mieux que l'application minutieuse de programmes compliqués. Dans le régime courant, on abuse du latin et des langues vivantes; on entre à

1. Colin, in-16.

l'excès dans le détail des sciences; l'enfant est trop « preneur de notes » et confectionneur de devoirs; le professeur a trop de besogne stérile : sa vie devrait être « une vie d'artiste psychologue cultivant l'art le plus élevé qui soit, celui d'aider chaque être à se développer à la fois pour le bien général et selon sa nature propre[1] ».

Cette foi dans les heureux effets de la liberté, cette préoccupation « d'enseigner chacun selon son appétit » ne se concilient pas aisément avec l'éducation collective. Lacombe, ici, rappelle un peu Jean-Jacques. Pourtant, il est partisan de l'école, — et même de l'école unique. Et il est nettement orienté vers le réel, — au rebours de Rousseau dont il a critiqué l'esprit de chimère[2]. Il veut qu'on enseigne surtout à l'enfant le « milieu actuel immédiat » où celui-ci est plongé. Pour cela, il a une confiance entière dans la science et dans l'art. La littérature française, en particulier, lui apparaît comme un incomparable trésor, d'où l'expérience accumulée se communique par le moyen de l'émotion.

Ce trésor, Lacombe a désiré l'enrichir pour sa part. Nous n'aurions pas fait le tour de son œuvre et de son esprit, si nous ne disions quelques mots de ses facultés d'artiste littéraire. Il a éprouvé le besoin, il a connu le plaisir de ressusciter ou d'évoquer en

1. *Esquisse*, p. 180.
2. Voir *R. S. H.*, t. XIV (juin 1907), *Jean-Jacques Rousseau*. « Il y a... un Rousseau métaphysicien, politique, polémiste, prédicant et pédagogue, pour qui je n'ai qu'une sympathie très modérée, pour ne pas dire pis, et qu'une estime encore plus atténuée » (p. 258).

vives images le passé et le présent, la nature et l'homme. Il est le savant ; et il est le *voyant*. Tantôt cette vision intense ne fait qu'exalter son désir de comprendre ; tantôt elle aboutit à unir l'abstrait et le concret, l'idée et l'image ; quelquefois elle se manifeste dans la simple reproduction du réel, ou encore dans la fiction qui combine des éléments empruntés au réel.

« J'ai pendant longtemps — dit-il, dans son Journal (3 juillet 1914) — plus vécu l'histoire que la vie moderne. » « Mes témoins sont Vercingétorix, Béziers, Napoléon. Mais j'en ai esquissé bien d'autres. Le consul Jean. Eustache de Saint-Pierre. Dans la Révolution, le drame de Camille Desmoulins. Une Jeanne d'Arc. D'autres encore. L'esclave (j'en ai des scènes).... J'ai vécu et revécu ma thèse de l'École des Chartes [1]. J'ai été sous la Révolution tantôt un noble qui avait adopté la Révolution, et tantôt un paysan plébéien devenu général et que fidèlement avait aimé la demoiselle du château, restée en France seule, pendant l'émigration, chez ses anciens fermiers, parents de son amant, à qui elle n'a jamais rien révélé : mais c'est le secret *cru*, pour les parents.... J'ai beaucoup vécu la déroute du Mans (jeune fille noble, sauvée par un Marceau).... »

En 1908, il a réuni dans un volume, publié par l'éditeur Vanier, quatre œuvres dramatiques, — parmi lesquelles les trois auxquelles il fait allusion ci-dessus. Elles ont été composées de 1862 à 1906 :

1. *Histoire du Consulat de Cahors de 1200 à 1351* ; publié en partie : *Une Commune du Midi aux XIII[e] et XIV[e] siècles*, dans *La Décentralisation littéraire et scientifique*, t. II, 1864, pp. 177-205.

il leur a donné un titre collectif, *Théâtre contre la guerre, Scènes de guerre de tous les temps*, soit que vraiment elles aient toutes répondu à une très ancienne inspiration, soit que l'idée lui soit venue à un moment donné de les faire servir en les groupant à « la guerre contre la guerre »[1].

Il a laissé en manuscrits un drame, des nouvelles, des pages intitulées *Mes vacances*, où se mêlent les réflexions littéraires, les rêveries philosophiques et des impressions de nature à la fois vives et nuancées : « Chaque paysage, dit-il, a son heure de beauté. »

Il a laissé aussi un Journal, qui contient des pages brillantes : mais l'art n'y est que la floraison de la pensée. Ce journal, où de brèves indications fixent les grands et les menus événements de son existence, est, avant tout, le reflet de sa vie intérieure. Ce qui le remplit, ce sont ses notes de lecteur insatiable, ce sont les idées qui perpétuellement affluent à son cerveau, ce sont ses livres — à l'état de devenir[2]. La pensée y est en travail incessant.

1. *Vercingétorix* (la guerre de l'an 52 av. J.-C.), 1874 ou 75; *Le Sac de Béziers* (la guerre en l'an 1209), 1862; *Une famille sous Napoléon Ier* (années 1812-1815), 1901 ; *C'est la guerre* (guerre du Slesvig-Holstein, 1864-65), 1906. Cette dernière pièce a été jouée, en 1912, sur le théâtre de la nature de Champigny.

2. Pêle-mêle avec les œuvres qu'il a réalisées il y a celles qu'il n'a fait qu'entrevoir ou qu'ébaucher : études, articles de tous genres, — critique littéraire, histoire, philosophie politique et sociale; drames, nouvelles; « journal d'un journaliste sans journal ». « Que de projets ! » s'écriait-il lui-même (30 mars 1901). « Que de choses j'ai à dire sur la gloire — sur l'amour — sur la religion — sur la probité — sur l'amitié — sur l'argent! — Pensées *toutes blanches* : sur la bonté — sur le sentiment de la nature — sur l'esprit scientifique. » (1er mars 1906.)

Elle se pose des problèmes. Elle tâtonne et se précise. Elle garde, jusque dans l'extrême vieillesse, une souplesse exceptionnelle et un touchant désir de progrès.

Conformément à la volonté qu'il avait exprimée souvent, ses enfants m'ont laissé la libre disposition de ses papiers [1]. Son amitié pour moi, sa confiance me rendent très fier, mais m'imposent des devoirs difficiles. Son Journal est un monde. Les années 1894-1916 qu'on a retrouvées (avec quelques lacunes) constituent un monceau de pages in-folio, souvent pénibles à déchiffrer. Certains thèmes de réflexion reviennent fréquemment, sous des formes variées, avec des retouches et des nuances : ce sont, comme il a dit, des « alluvions successives ». Il y a d'intéressants morceaux à recueillir; mais le choix est délicat. Je ferai de mon mieux pour sa mémoire [2].

Et d'abord je me servirai ici, pour compléter l'étude de sa vie intellectuelle, des trois dernières années du

1. Jean-Paul Lacombe, Henri Lacombe, Louis Cros, son neveu et gendre : tous trois m'ont fourni pour ces pages d'utiles renseignements.

2. Dans son Journal Lacombe, à diverses reprises, s'invite à rassembler ses papiers, à « dresser la liste de tout ce qui serait à publier de son vivant ou après lui ». Il avait des matériaux pour le « complément de l'Histoire-science », pour l' « instruction-éducation », pour la suite de ses études sur la Révolution ; des essais — anciens — de littérature : « Articles pouvant composer une suite : essai sur une classification des esprits, plus articles sur les éloquents (Bossuet, Rousseau, Chateaubriand, Taine). — Autre volume : l'idolâtrie d'Homère chez nous. Donc deux volumes ». Il parle aussi d'un « Essai sur le génésique » ; de « son socialisme. Organisation lente de la responsabilité individuelle en économique ». Il note encore : « A faire : Organisation du travail gouvernemental. » — Jusqu'ici on a retrouvé peu de choses en dehors du Journal.

Journal. Depuis le début de la guerre il n'a plus rien publié. Sans sa correspondance et son Journal, on ne pourrait se faire une idée de cette période, encore active et féconde, où ce vieillard de plus de quatre-vingts ans continuait à chercher et, sur certains points, à se dépasser.

IV. — Les dernières années. L'évolution du théoricien de l'histoire. L'essor du penseur.

Après la publication de ses grands ouvrages, Lacombe avait trouvé du plaisir à donner un concours régulier aux Revues qui recherchaient sa collaboration, — particulièrement à la *Revue de Métaphysique et de Morale*, à la *Revue Politique et Parlementaire*, à la *Revue de Synthèse historique*. Dans cette dernière, dont l'objet répondait à ses préoccupations théoriques et qui lui fournissait l'occasion de préciser par la discussion, de monnayer par des applications diverses ses thèses essentielles, il fut chez lui dès l'origine (août 1900). Longtemps il n'en laissa passer presque aucun numéro sans lui donner quelque exposé d'idées ou quelque étude critique. Il se plaisait à disséquer une œuvre, une doctrine. Sans aucun esprit de dénigrement ou d'envie, avec des formes parfaitement courtoises, il avait un tempérament discuteur et combatif. Il le manifestait, à la *Revue*, par la plume — et par la parole.

Tous les jeudis d'hiver, ou peu s'en faut, pendant quatorze ans, il est venu au bureau de la rue Sainte-Anne. Il s'installait dans *son* fauteuil. Et les habitués ou les visiteurs de rencontre recueillaient avec déférence, avec sympathie, les idées, les souvenirs, les saillies, les suggestions que ce causeur merveilleux

prodiguait, — tout en roulant et en fumant des cigarettes. Modeste, peu soucieux d'honneurs officiels, il était flatté toutefois quand des étrangers, qui l'avaient lu, témoignaient leur joie de le voir et de l'entendre. Il écrivait comme il parlait, en alliant la logique et le pittoresque, avec des questions, des exclamations, une façon à lui de ponctuer, — qui répondait à un rythme oratoire plutôt qu'à des principes grammaticaux : sa conversation complétait donc l'idée qu'on s'était faite de lui, et sa personne même s'y accordait. Jusque dans l'âge le plus avancé, ce petit homme, sec et barbu, au large front, aux yeux brillants, dont une pointe d'accent du Midi relevait les discours, donnait une impression de vie ardente.

Pour continuer à fournir un travail régulier, il avait, dans la vieillesse, adopté un régime original. Couché de bonne heure, il se réveillait à trois ou quatre heures du matin, prenait une tasse de café noir et, jusqu'à sept heures, dans le calme, écrivait son Journal, poursuivait le livre ou l'article commencé. De sept à dix, il se reposait, en méditant. De dix à midi, il lisait ou écrivait. L'après-midi était consacrée, quelquefois à des séances de Sociétés savantes, le plus souvent à des visites. Il fréquentait surtout La Chesnais, son plus vieil ami, Servois et Franklin, ses anciens collègues, de plus jeunes, Maurice Albert, Fernand Faure, Lucien Descaves, Félix Mathieu, Lucien Herr, Élie Halévy, G. Pagès, Gallouédec.... Point de relations banales : des commerces où le cœur et l'esprit étaient également intéressés. Profondément sensible, sans effusions superflues, il a inspiré et cultivé de fidèles affections.

Veuf depuis 1904, il partageait l'année entre ses trois enfants : à Paris, à Saint-Fort et à Boulogne ; mais longtemps la grosse part fut pour Paris. Peu à peu il s'attarda à Saint-Fort. Il s'y retrempait dans la nature : il aimait l'ardeur des étés, la tiédeur des automnes méridionaux, — et il les dépeignait heureusement.

Voici le mois d'août : « Je suis installé, m'écrivait-il, (ne dites plus, je vous prie, *dans mes terres*, vous me feriez prendre pour un seigneur) mais dans une *chartreuse* à rez-de-chaussée unique, entre mes quatre à cinq vignes et mon petit bois.... Je subis une température quelque peu sénégalienne. A ce point que je puis à peine entrer en chasse à cinq heures du soir (n'allez pas croire que j'ai une chasse : ici pas de chasse réservée ; tout est ouvert à tous, et souvent on chasse chez moi tandis que j'en fais autant chez les autres)[1]. » Une autre fois : « ... Je viens de dormir deux heures (il en est quatre de l'après-midi), volets et fenêtres absolument clos. Le soleil trône, triomphal. Pas une feuille ne bouge. Mon chien dort tout de son long ; je parierais que sur lui les puces elles-mêmes font la sieste. Les chats en rond dorment dans les coins. Devant la porte, sous l'ombre des arbres, des poules accroupies dorment la tête enfoncée dans le cou. — Nous respirerons dans une heure ou deux[2]. »

Et voici novembre : « Je jouis ici d'un temps superbe et assez chaud. Il est neuf heures du matin. Je

1. Lettre du 24 août 1907.
2. Lettre du 28 août 1913. — Cf. dans *la Guerre et l'Homme*, p. 326, la belle description, aux notations très fines, d'une soirée de mi-septembre, — à Saint-Fort très évidemment.

vous écris près de ma porte-fenêtre ouverte à deux battants, les pieds dans un rayon de soleil, la tête à l'ombre. Par delà mon étroite terrasse, j'aperçois la vallée délicieusement voilée d'une brume toute imbue de lumière et couleur d'argent[1]. » Ou encore : « Ma santé est bonne. Et je travaille plus gaîment que jamais devant ma porte à vitre fermée, mais ensoleillée, par laquelle j'aperçois à quelques mètres de distance un grand frère, un ormeau, des arbres verts, et à distance de trois kilomètres la ligne nette du long côteau qui ferme la vallée parallèlement à celui qui porte ma petite chartreuse[2]. »

La chasse ou la vendange, quelques visites, la causerie et la promenade avec ses « petits drôles », venus de Paris, à qui il faisait remarquer la naissance du blé, « verte teinture indécise sur la terre brune », mille besognes rustiques, employaient une partie de la journée. « Je m'occupe de mes arbres fruitiers, plantés et à planter. Je ne taille pas encore, les arbres ont trop de feuilles, mais je scie les branches mortes ; je racle les mousses ; je rectifie la direction des scions de l'année par toutes sortes de moyens *très ingénieux*, etc., etc. Ceci pour l'après-midi Le matin je travaille comme à l'ordinaire. En ce moment la psychologie de la Révolution. Ça, c'est passionnant[3]. »

Au fort de la saison, la maison est toute bruissante : « Ma petite chartreuse est pleine d'êtres humains, de chiens, de chats.... Je ne parle pas des poules à qui on donne accès dans la salle à manger (au dessert).

1. Lettre du 1er nov. 1907.
2. Lettre du 11 nov. 1911.
3. Lettre du 15 oct. 1910.

Hier, j'avais *dix* personnes dînant à la cuisine (ce n'est pas journalier heureusement). Ce qui se mange de soupe ici est effrayant (j'en prends ma bonne part). Plus effrayant le compte du boulanger. Il faut que le chasselas paye tout ça ; c'est un débiteur qui n'est pas très sûr [1]. »

Puis le calme se fait. Parents, amis, ouvriers des champs s'en sont allés. Il reste seul avec son fils Jean-Paul, esprit chercheur lui aussi, philosophe et musicien, et sa belle-fille, attentive à le soigner. Voici l'hiver. Son cercle d'activité physique se rétrécit. « Je viens de faire sur ma terrasse, longue de vingt mètres, juste trente-cinq allers et retours, ce qui équivaut à 1.400 mètres, charmante promenade où le pied ne rencontre jamais de caillou, mais parfois une flaque d'eau, quand il a plu [2] » ; aussi lui arrive-t-il de l'arpenter « en sabots sonnants ». A certains moments, plusieurs jours de suite, il est confiné au coin du feu : « Vous avez perdu, vous autres trop civilisés, l'hypnotisme attachant du feu de bois ; c'est cela dont je jouis de longues heures, rêvassant, mais assez utilement, car je rumine là l'après-midi ce que j'ai cueilli la matinée dans mes neuf volumes (et gros) des archives parlementaires. Vous ne sauriez croire combien sont joyeux et instructifs à voir danser, au-dessus de la flamme claire, des personnages tels que Danton, Robespierre, voire même Marat ou Carrier. Avec cela j'ai presque fait mon second volume sur la Commune de Paris et la Convention. J'ai hâte maintenant d'en finir pour en revenir à mon livre *révolutionnaire* sur

1. Lettre du 18 sept. 1912.
2. Lettre du 2 mars 1913.

l'éducation. — Le feu de bois a un défaut. Qui n'en a pas ? Il vous occupe, vous dérange, quand par hasard (trop fréquent) il rencontre une bûche verte et coriace. C'est ce qui m'arrive. Je vous quitte... [1]. »

Par les tristes temps d'hiver, quand il n'y avait de gai au logis que « la grosse bûche de vieux chêne qui flambait dans l'âtre », — et même à Menton, où il passait parfois quelques semaines chez une vieille amie, — Lacombe était pris par la nostalgie de Paris. « Je commence à avoir très soif des causeries de Paris et en particulier de celles de la rue Sainte-Anne. » « Je commence à sentir un assez vif besoin de nos causeries parisiennes..... Rappelez-moi au souvenir des habitués du jeudi [2]. »

La guerre mit le désarroi dans son existence. Son fils de Paris et son gendre de Boulogne mobilisés, il vécut à Saint-Fort. Et à la longue, ce fut l'exil.

Au cours de 1911, ses forces physiques avaient baissé. En octobre, — bien que, cette année-là, pour une affaire d'héritage, il eût encore pu voyager seul, à travers l'Italie, jusqu'à Naples, — il m'écrivait : « Je passe par une crise de fatigue, légère d'ailleurs (mais de moi inconnue). » Depuis ce temps il avait dû beaucoup « ménager son corps ». Mais il ne consentait pas à réduire son activité intellectuelle : son journal, muet sur les misères de sa santé, atteste, nous l'avons dit, la vitalité magnifique de son cerveau. En 1915 et 1916, un irrésistible besoin de causer avec ses plus intimes amis le ramena — pour un temps très court — à Paris. Dans l'appartement inhabité de son

1. Lettre du 27 déc. 1913.
2. Lettres des 16 déc. 1908, 29 janv. 1912, 22 nov. 1914.

fils, il recevait — généralement étendu sur son lit. De longues conversations d'idées lui procuraient cette joie et cette excitation dont il avait peine à se passer. A son dernier séjour, en revoyant un ami cher, il lui jetait, presque à brûle-pourpoint, ces mots : « Parlez-moi de Hegel ! »



« Parlez-moi de Hegel ! » : cette invitation est significative. Le désir de connaître mieux ce philosophe — et bien d'autres — répondait à un travail de son esprit auquel son Journal nous permet d'assister.

En 1912, Lacombe avait appris que son *Histoire considérée comme science* était épuisée, et il avait décidé d'en donner une seconde édition — toujours à ses frais. Il avait songé un moment à refondre l'ouvrage ; puis il s'était arrêté au parti plus sage de le reproduire tel quel, avec une préface neuve. En juillet 1914, il avait reçu de la librairie Hachette un projet de traité. La réédition devait se faire à l'automne ; et la préface devait paraître auparavant dans la *Revue de Synthèse historique*. Les circonstances ont empêché ce programme de se réaliser, et le travail, que Lacombe comptait vivement mener, s'est poursuivi plusieurs années durant. Les idées et les notes destinées à la préface se sont accumulées à tel point que, parfois, c'est tout un livre supplémentaire qu'il envisageait. Et elles représentent, non pas un simple enrichissement, mais une évolution véritable et très intéressante de sa pensée.

Au point de départ, Lacombe voulait prendre nettement conscience de son rôle dans la bataille des idées théoriques. « L'histoire, j'entends celle qui se raconte, j'entends la représentation verbale ou écrite des événements du passé, était une œuvre de littérature qui se faisait assez bonnement, simplement, sans tapage, il y a trente ans. Depuis vingt ans surtout (1894) la théorie, la méthodologie, la façon dont il faut faire de l'histoire, est devenue comme un champ de bataille très animé, très vivant, très intéressant, où s'abordent — civilement, d'ailleurs — un grand nombre de bataillons, dont les drapeaux sont différents. Il s'est produit, dans ce canton du savoir humain, une abondance remarquable de concepts nouveaux. »

Il était préoccupé, en particulier, de se situer — parmi les théoriciens — entre Seignobos et Durkheim. Il se demandait quel serait son titre, à cette heure, s'il avait à en choisir un : « A mon libre goût, ce serait quelque chose comme esquisse d'une histoire institutionnelle, pour faire un juste pendant à ce que j'appelle l'histoire événementielle, — celle de M. Seignobos, celle de M. Xénopol. Mais le succès a favorisé un autre terme. Le mot sociologie s'applique plutôt maintenant à un ouvrage comme le mien[1]. » On le voit, cependant, hésiter sur l'adoption définitive de ce terme ; et s'il tient bon pour son institutionnel, s'il s'attribue quelque mérite à l'avoir mis en relief, il se reproche de n'avoir pas fait la part assez large à l'histoire artistique, ou événementielle, ou « historisante ».

1. 2 juillet 1914.

Il a semblé jadis en vouloir décourager les adeptes; il dira maintenant « ses dernières idées en faveur de l'événement » : « supériorité de l'événement pour l'acquisition de la science psychologique, pour l'*éthique* spécialement, et pour l'émotion artistique ».

Il en est venu à penser que Xénopol et Bernheim n'avaient pas tout à fait tort de réclamer pour leur histoire le titre de science. « Nous, sociologues, et moi tout le premier, nous le leur avons refusé, sur ce principe qu'il n'y a de science que du général : où l'avons-nous trouvé, ce principe? dans les sciences de la nature. » En histoire, c'est autre chose. On peut faire l'histoire de la Révolution événement et l'histoire sociologique de la Révolution : il y a là une « division du travail très efficace [1] ».

Sa pensée s'affirme de plus en plus nettement : « Ce qui sera sensible dans ma préface, dit-il, ce sera le *retour* vers l'histoire événementielle. Nous avons discuté pas mal sur la couleur de l'habit d'Arlequin [2]. » « La valeur de l'histoire événementielle, accidentelle, individuelle, vue d'une certaine manière, m'a paru parfois illimitée [3]. » « L'histoire éventuelle agit pour élever les cœurs dans un monde supérieur aux intérêts économiques. Le héros, le saint, le poète, le savant, l'inventeur [4]. »

La position que prend Lacombe ne saurait nous étonner: il s'orientait en ce sens depuis une dizaine d'années, et nous l'avions vu se plonger de plus en

1. 5 juillet.
2. 15 juillet.
3. 4 septembre.
4. 18 octobre.

plus dans l'étude du particulier, dans la psychologie individuelle. — Mais ce qui est surprenant, c'est le revirement qui ne tarde pas à s'accomplir chez lui.

Pour préparer sa préface, Lacombe se met à lire ou à relire. Il lit Durkheim, il lit l'*Année Sociologique*; il relit des articles de la *Revue de Métaphysique et de Morale*, de la *Revue de Synthèse historique*, et, à diverses reprises, mon livre sur la *Synthèse en Histoire*. Lacombe ne savait pas l'allemand ; il connaissait peu les publications étrangères ; il n'avait pas suivi le mouvement philosophique. Mon livre — dont je ne m'exagère pas la valeur — lui rendait le service de poser des problèmes et de résumer des doctrines. Il me l'avait écrit plusieurs fois en 1911 et 1912 : « Je lis et relis votre volume. Je suis épouvanté.... de voir ou d'entrevoir là tant de choses et de gens que j'ignorais quand il était de mon intérêt de les connaître. Nous en parlerons et longuement. Votre livre pour moi est suggestif au point que, le relisant, je dois m'arrêter souvent, fatigué de ce qui me vient ou de ce que j'essaie de débrouiller dans ma cervelle [1]. » En 1914-1915, il le reprend donc. Dans le même temps, il soumet à une étude approfondie le beau livre d'Espinas, *les Sociétés animales*. Dans le même temps, il découvre presque Cournot. — Et voici que son attitude change. Peu à peu l'événement va reperdre à ses yeux tout prestige.

Il hésite d'abord à exclure une forme quelconque d'histoire ; mais il hésite aussi maintenant à appeler

1. 26 fév. 1912.

science ce qui serait plutôt littérature : « Aux ouvrages d'histoire nous n'avons pas à donner des dénominations strictes, comme traité de chimie, ou de physique; ils sont ou histoire principalement narrative, événementielle, ou histoire institutionnelle, sociologique; appelons-les alors par l'institution ou par la série d'événements dont ils traitent, et n'intimons à l'historien aucun style, aucune forme exclusive. L'histoire se prête à toute forme, elle est susceptible de se remplir des réalités les plus précises — ou de réalités purement émouvantes. Par tous les bouts, dans tous les sens, on peut tirer de l'histoire une œuvre valable, *œuvre de science au choix ou de littérature* (roman vrai alors dans la mesure où il est vraiment historique)[1]. »

Bientôt, il se désintéressera de la plupart de ces formes, il concevra *l'inutilité de l'histoire des événements* (juillet 1915). Il éprouvera quelque regret d'avoir consacré tant d'années à la Révolution. La préoccupation de synthèse — de synthèse scientifique — se réveillera chez lui pleinement.

Observons que la secousse de la guerre n'a pu être étrangère à cette évolution. Elle invitait Lacombe à réfléchir, non seulement sur les grands problèmes de l'histoire, mais sur le rôle joué, dans les études historiques, par les peuples antagonistes. « Ils font supérieurement l'histoire érudition, disait-il des Allemands; mais en Angleterre et en France, une autre histoire avait commencé d'être pratiquée, et ce n'était rien moins qu'une évolution de valeur capitale, ou si

1. 12 janv. 1915.

vous voulez une vraie révolution de l'histoire qui commençait : l'histoire que pour mon compte j'ai appelée l'histoire-science et pour laquelle le nom de sociologie a prévalu. Cela est parti de France et d'Angleterre, d'Italie aussi. Aucune initiative allemande. Ils commencent à peine à voir qu'il y a là une science nouvelle et ne se montrent pas très disposés à la pratiquer ni même à la goûter chez les autres. Je ne citerai ici que quelques noms. En France, Montesquieu, Voltaire, Turgot, Diderot ou Raynal, Condorcet, Comte, Cournot, Durkheim, Bouglé, Berr. En Angleterre, Buckle ; en Italie, Vico. Les Allemands ont fait avec éclat, avec *vogue*, de la métaphysique avec l'histoire [1]. »

Lacombe, lui, veut faire de la science, et son « genre d'histoire » lui apparaît, maintenant, comme psychologie au fond, mais, par un autre côté, comme « histoire synthétique et progressive, ou histoire statique et dynamique des civilisations [2] ». Un peu sous l'impulsion d'un projet de synthèse collective, *l'Évolution de l'Humanité*, auquel il avait été mêlé rue Sainte-Anne, il entrevoit, parmi les œuvres qui le tentent, une petite Histoire du genre humain. De cette histoire, il aurait éliminé tout ce qui est politique, militaire, diplomatique. Des déblaiements de plus en plus importants lui semblaient justifiés par la préoccupation de *valeur*. Ce mot, à la mode [3], l'avait frappé et lui avait plu. Il a beaucoup médité sur la question, — en complétant, en modifiant, de ce point de vue, ses idées antérieures.

1. 20 nov. 1915.
2. 2 mars 1915.
3. Voir ma *Synthèse en Histoire*, pp. 223-226.

L'histoire lui semble présenter deux ordres de valeurs : la vie humaine vaut par la connaissance des lois naturelles, la maîtrise du cosmos ; mais elle vaut aussi par le perfectionnement du microcosme, de l'ordre humain. Il insiste sur cette division capitale : ordre cosmique, ordre humain ; sur ces deux aspects de l'histoire : *industrie*, *socialité*.

Il en vient à rendre quelque justice à Durkheim. Il admet l'existence d'un « être social » : le besoin de chef est un besoin de cet être [1]. Il estime que le langage est la « grande invention », parce qu'il favorise la « transaction humaine ». Il souligne l'importance de l'instinct social : « Le besoin précis de sympathiser occupe un rang que je ne lui donnais pas jusqu'ici. » « J'avais inaperçu ce besoin qui crève les yeux [2]. » Mais il attribue l'origine de la sympathie elle-même au génésique ; et, s'il exalte le rôle du sentiment, il insiste beaucoup moins sur la solidarité des éléments sociaux, — née de l' « attrait du semblable pour le semblable [3] », — sur les lois de la réalité sociale, que sur les formes diffuses de la sympathie. « Ma sociologie aboutit à cette conclusion : le suprême bien, au-dessus du bien-être même, c'est le sentiment de vivre avec ses semblables dans un accord de bienveillance, de bons offices, animé et joyeux [4]. » « Sans paradoxe, l'émotion la plus délicieuse est celle de protéger et aimer un être faible, ou malade, ou malheureux (Noble destinée. Dieu n'approche pas de

1. 15 juillet 1915. Voir plus haut, p. 110, note.
2. 6 et 23 juillet.
3. Voir *Synthèse en Histoire*, p. 128.
4. 18 novembre.

l'homme)[1]. » « Certaines vieillesses *sourient* à tout le genre humain (effet de l'attendrissement final — devant les enfants et les femmes)[2]. »

Sans doute, il maintient, sinon la *primauté*, du moins la *priorité* de l'économique : « L'homme est le fils de la terre et de sa vie grégaire, combinant leurs effets. » Il s'ingénie à trouver des précisions, il accumule les réflexions profondes sur le rôle de la main, des sens, sur le développement du cerveau, — « La moelle cérébrale est la véritable fleur de notre planète[3] », — sur les répercussions de mille découvertes pratiques, sur les progrès du savoir : « L'art et la science sortent également du métier. La technique précède tout[4]. »

Mais ici encore Lacombe élargit son horizon. Il découvre « l'idée nouvelle de l'*appétence* illimitée de l'homme[5] ». Les besoins — besoins fondamentaux et besoins de jeu, besoins organiques et besoins cérébraux — ont leur racine profonde dans la *vie* : l'être humain est « finaliste ». Détachons une page « capitale » :

« C'est fini, le voilà entré dans l'existence. Jusqu'à ce qu'il en sorte, il va vivre de quoi ? De besoins à satisfaire et satisfaits avec plus ou moins de plénitude : besoins bien différents en espèce, en force, en durée ou en fréquence et se fondant dans un besoin impérieux, violent, le besoin de vivre, de durer, de ne pas

1. 13 juillet.
2. 11 mai.
3. 24 juin.
4. 8 novembre.
5. Mai.

mourir... Non, il faut qu'il vive et éternellement, maintenant qu'il est une fois né.

« Voilà, je pense, de l'histoire universelle, et qui se continue tous les jours, et de l'histoire fondamentale. On ne comprend pas que les historiens philosophes comme Turgot, Comte, Cournot, cherchant les lois de l'histoire et du cursus de la civilisation, d'abord n'aient pas consulté l'histoire vécue, telle qu'elle a été au début de l'humanité, et telle, je le répète, qu'elle recommence à être tous les jours avec l'enfant qui naît [1]. Mais c'était trop simple, pas assez philosophique, pas assez pensé et pas assez relevé pour une créature si supérieure à l'animal qu'est l'homme. Et ils ont pensé rendre justice à l'homme en le faisant surgir dans l'histoire avec l'une des préoccupations qui, pour eux philosophes modernes, sont la marque d'une sorte de noblesse originelle. Ils lui ont donc attribué tout de suite les préoccupations mystiques, religieuses. (Voyez encore comme s'exprime M. Durkheim.)

« ...A présent je vois que moi aussi je ne regardais pas assez à l'histoire. Car au stade où nos historiens prennent l'homme, celui-ci manifeste bien déjà la préoccupation religieuse essentielle, puisqu'elle existe encore, et qui est de trouver en dehors de lui, individu, de toute collectivité, même en dehors de toute son espèce, une protection surhumaine, — besoin qui... a pris extension, exigence et élévation en un sens. Mais décidément ce qui demeure c'est l'idée fausse que la forme de penser en religion se *répercute* dans les autres ordres de *spéculation*.... C'est l'hypothèse de

1. Ici Lacombe a écrit en marge : *capital.*

Comte, une hypothèse que rien n'autorisait *a priori*, et aussi Comte a dû faire violence aux faits et aux idées pour donner quelque apparence à cette prétendue analogie entre les toutes diverses spéculations d'un même stade. — Quelle hypothèse semblait plus indiquée ? Que l'homme irait d'abord au plus pressé, qu'il s'occuperait de se nourrir, vêtir, se couvrir d'un toit quelconque, puisque c'étaient les besoins qui gouvernaient, non les idées [1]. »

Si les besoins sont à l'origine, Lacombe, parmi les idées, en discerne qui tendent à la satisfaction des besoins : il fonde maintenant la « science objective » sur la vie et voit dans la raison l'épanouissement du besoin ; il fait des concessions au *logique*, comme au *social*. Même en ce qui concerne le rôle des idées pures, il est de moins en moins affirmatif. Dès 1914, il apercevait là un problème. Après avoir parlé de l' « être social » de Durkheim et conclu ainsi : « Prenons garde, chacun de notre côté, à ne pas trop pousser dans notre sens, l'un dans le social, l'autre dans l'individuel », il ajoutait : « Berr lui, sa préoccupation, c'est la logique. Ce qu'a produit la logique ? La logique *du haut de la tête*, métaphysique ou philosophie, à laquelle Berr pense [2], n'a rien produit pour bien-être, sentiment ni connaissance. La logique hégélienne, par exemple, la logique de Kant, qu'a-t-elle produit ? (Mais laissons cela pour le moment ; je ne suis pas assez renseigné, ne disons pas de bêtise) [3]. »

1. 27-28 juin.
2. « C'est à vérifier », ajoute-t-il ici. J'ai distingué, en effet, diverses formes de la logique, et je la fais partir de très bas.
3. 3 juillet 1914. En marge de ce passage, il y a un point d'interrogation.

Il lui est arrivé de reconnaître que les idées « aberrantes » — religieuses et métaphysiques — ont pu exercer une influence heureuse sur le sentiment et même ont pu donner lieu à certaines découvertes pratiques. « Ne faisons pas de bévue », se dit-il encore en décembre 1915.

Néanmoins, il a toujours peur des « brumes de l'idéalité, de la métaphysique ou du mysticisme ». Les concepts philosophiques — catégories, universaux, antinomies, etc., etc. — provoquent ses railleries. « Dieu, l'âme, la création sont une liaison de trois idées pernicieuses. » « Quel poids accablant de pauvres imaginations dans les hérésies, les métaphysiques, les philosophies[1] ! » Le pullulement des systèmes n'est autre chose que l'effet d'un besoin d'immortalité qui possède les hommes. « Que c'est curieux ! L'homme s'étonne d'être, s'étonne qu'il y ait quelque chose et que le tout ne soit pas rien. Naissance et mort sont causes de cela. *Si je dois mourir*, pourquoi suis-je né ? — Interprétons les phénomènes au plus près[2]. »

Mais ici nous atteignons le terme émouvant de cette évolution dernière qu'a accomplie la pensée de Lacombe. Sa curiosité ravivée s'exerçait en tous sens : « Tout esprit qui, d'une façon superficielle mais large, n'est pas encyclopédique, n'est pas encore tout à fait humain. Le poète même, quand il n'est pas cela, n'est qu'une serinette ou un racleur de guitare[3]. » Cette curiosité devait aussi creuser à fond : la philo-

1. Mai, 15 juillet, 4 oct., 5 déc.
2. 3 sept.
3. 14 juillet 1915.

sophie est l'aboutissement des grandes ambitions intellectuelles. Lui qui se méfie des philosophes, il s'enfonce par degrés dans la méditation — et même dans la rêverie — philosophique.



Le 30 octobre 1916, il m'écrivait : « Je vous relis à petits morceaux, à cause de mes yeux. Avec votre livre, avec Cournot, avec des articles de la *Synthèse* et avec des articles de la Revue Léon, je fais des incursions intéressantes chez les métaphysiciens et les philosophes. *Avant de faire de l'histoire, je suis demeuré avec eux assez longtemps. Je les rejoins un instant*. Ce ne sera pas, je crois, sans profit pour mes idées sur l'histoire. » Et il me demandait *l'Évolution créatrice* de Bergson.

Historien; Lacombe se considérait comme matérialiste, à cause du rôle qu'il attribuait à la technique. « Mon grand morceau, notait-il le 15 novembre 1914, doit être fait avec l'histoire technique, matérialiste, en pendant avec l'histoire idéaliste, le problème de l'influence des idées »; et deux ans plus tard (29 septembre 1916) : « Dans l'épilogue de mon livre (réimpression) quels sujets traiterai-je ? Et quels écarterai-je ? — Mon sujet capital. Le matérialisme historique.... »

Philosophe, il se met à construire un système qu'il croit également matérialiste. « Bien matérialiste paraîtrai-je, moi qui entre matière et pensée pense qu'il n'y a nul abîme, nul fossé infranchissable. »

« Chapitre à faire. L'orgueil du spiritualiste. Puérilité de la distinction : spiritualisme et matérialisme. — Voici la rose. Elle a, non pas seulement pour conditions, mais pour causes réelles, efficientes, sa tige et ses racines qui pâturent dans le fumier. La pensée est la fleur d'un cerveau, qui lui-même est la résultante d'un corps qui, chaque jour, se soutient et se renouvelle à la matière [1]. »

Lacombe rumine donc sa « psychologie matérialiste », base de l'histoire : « La base c'est l'individu, et l'individu en toute *corporéité*.... Il faut partir de là [2]. » « Ne rougissons pas de n'être pas des dieux [3]. »

Il reprend et il approfondit ses vieilles idées sur les origines de la vie mentale. Il ne se contente plus de dire que « l'aperception du semblable » se relie à l' « organisme animal et humain » ; ou que la pensée est « une simple image renouvelée hors de la présence de l'objet par l'automatisme des cellules médullaires » [4] : il découvre l'importance de la mémoire ; elle lui apparaît comme une propriété surprenante et fondamentale de la vie. « Nature, c'est mémoire organique. L'homme, encore nature dans sa base, a une mémoire organique propre à des membres et des portions de membres, mais dans ce qui est chez lui humain, son sensorium, mémoire consciente, qui s'affermit et s'achève par le langage [5]. » Grâce à la mémoire, rien ne se perd : grâce à elle, la reproduc-

1. 8 nov., 10 déc. 1915.
2. 30 janvier 1915.
3. Août 1914.
4. 22 sept. 1915, août 1916.
5. 26 oct. 1916.

tion, la création des espèces, l'évolution de la graine sont moins mystérieuses. « Avant l'organisation, il y a la vie : traduction à moi du mot de Lamarck, *c'est la fonction qui fait l'organe*. Le corps n'est pas un fourreau où quelqu'un met l'esprit [1]. »

En même temps que sur les rapports de la pensée, efflorescence de la vie, et de la matière vivante, il réfléchit sur ceux de la pensée et de la vie avec la matière apparemment inerte. Mille problèmes se posent à lui, relatifs au rôle des excitants, des poisons, des aliments qui agissent sur l'esprit, qui se transforment en esprit. « L'homme n'est pas enraciné à la terre, il n'en est pas non plus totalement libéré.... La sève de la terre ne lui entre point par les pieds, mais par tout le corps et la bouche, par les sens, par l'alimentation, par l'estomac où les produits de la terre introduisent les aliments terrestres déjà... animalisés, comme les phosphates et les azotates [2]. »

« Je creuse de plus en plus la matière », écrit-il le 24 août 1916. L'étude de la vie a détourné Lacombe de son phénoménisme et elle l'a mené peu à peu à une conception des choses qui n'est pas vraiment matérialiste, mais *moniste* [3]. Il oppose avec raison l' « organique » au « téléologique », c'est-à-dire la tendance au dessein; mais, par contre, après les avoir assimilés, il en vient à distinguer l' « organique »

1. 2 nov. 1916.
2. 5 juin 1915.
3. Nous entendons par *monisme* (Lacombe, lui, n'a pas donné à ce terme un sens précis) le système qui, tout à la fois, écarte la transcendance et attribue la même essence au sujet et à l'objet, à l'être pensant et à tout ce qui est. Voir *Avenir de la Philosophie*, p. 299, et *Peut-on refaire l'Unité morale de la France?* p. 103.

du « mécanique », et à trouver la vie partout. Il médite profondément sur le « métamorphisme », le « protéisme » de la *substance*.

« La substance éternelle est douée d'une muabilité sans termes ni bornes. » « Chaleur, lumière, mouvement moléculaire, le mouvement, élément fondamental de la vie, traverse tout, atteint tout. » « Ce sont nos premiers concepts sur Dieu et sur l'âme qui nous empêchent encore de prendre bonnement l'*existence* du cosmos et ce que c'est que la vie.... Les probabilités du cosmos : *pluralité* des mondes habités et... la suite. » « A définir corrélativement : L'infini. — L'*espace*, l'*étendue*, l'*élasticité* de l'infini. L'étendue n'indique qu'une impression de la vue; l'espace, ce qui est disponible pour des corps à placer. — La muabilité de toutes choses. — Germe. Ferment. L'imperceptible. — La création, idée fausse et obstaculaire. »

« Cosmos. Son élasticité infinie dans la substance, dense jusqu'à la pesanteur des métaux comme le platine, volatile comme le gaz des marais, et plus encore, à peine saisissable à l'un des sens humains. Protée aux milliards de formes, soit dans l'ordre successif, soit en simultanéité. La vie y naît comme un germe presque inexistant et tend à s'y développer en formes énormes, monstrueuses [1]. Comment vous représentez-vous un pareil être? Vous pouvez le concevoir en paroles successives, mais pas en figure délimitée; pas de représentation possible pour le sens

1. Cf. 29 oct. : « La surface de la planète est une mer bouillonnante de cellules où chacune s'élance avec le dessein démesuré de devenir un soleil et de vivre éternellement. »

de la vue humaine. Cependant regardez cette gouttelette d'eau savonneuse, à peine visible. Elle va se gonflant, se dilatant : c'est un ballon qui couvre de sa rondeur une plaine, puis une province, puis monte et s'élargit dans l'azur; cela devient un continent, un monde, le monde... Les mers sur leurs rivages donnent un peu l'idée de cet état de flottement, d'extension et de rétraction perpétuel. — Tout est plein à des degrés différents, mais toujours capable de se remplir plus, comme, au contraire, de se raréfier : du vide, du vide absolu, non, impossible. (A ce propos, savoir ce que Hegel entend par l'*un*.)[1] »

« *On ne veut pas comprendre que le tout est un animal vivant.* Au début de l'histoire on a été mal préparé à admettre ce concept. Car on aurait eu plutôt envie de s'étonner qu'il y eût quelque chose. Bergson l'a remarqué. Seulement le tout ne se manifeste aux regards de l'homme que par des individualités. — Seuls les peuples orientaux ont mieux conçu et senti l'âme universelle et rêvé de finir en se confondant finalement avec elle[2]. »

Pour contrôler, pour préciser ces vues sur la matière vivante, sur le cosmos, Lacombe fait appel à la science. « Laissons de côté tous ces métaphysiciens; mais la curiosité humaine est légitime. C'est un noble besoin que celui de pénétrer autant que possible la constitution du monde où nous vivons et de nous connaître nous-même humanité. Mais sachons désormais quelle route nous devons suivre. Cessons de rêver et de croire, constatons, éprouvons,

1. 30 août, 3 sept., 27 sept., 24 oct. 1916.
2. Oct. 1916.

expérimentons, recueillons finalement des certitudes, et rien que des certitudes[1]. » Il se garde donc bien de se fier trop à ses hypothèses. Comme Renan, dans ses *Dialogues philosophiques*, il distinguerait volontiers : Certitudes, Probabilités, Rêves. Il s'avoue à lui-même ses embarras, ses lacunes. Il se recommande des lectures. Il voudrait s'initier à certaines connaissances, — chimiques, biologiques, — entrer en rapports avec certaines personnes : il note les questions à leur adresser. Il s'interdit des curiosités tardives, présomptueuses : « Ne pas s'enfoncer dans des études sollicitantes. Plus assez de vie pour cela[2]. »

Mais il ne peut s'empêcher de rêver. Et sa philosophie ébauchée s'achève en rêves magnifiques de progrès infinis. S'il regarde danser les flammes du foyer, ce n'est plus Danton qui lui apparaît, ou Robespierre. Il est le voyant d'un avenir plus éblouissant que l'âtre embrasé.

« Tout va vers l'illimité ou du moins l'indélimité, depuis l'atome jusqu'à l'organe cérébral de l'homme ou de son équivalent sur les autres globes. Le progrès constaté d'une civilisation plus riche en tout que telle autre antérieure, mais qui sera dépassé par une autre, et ainsi indéfiniment. Cependant chaque vivant a une limite dans l'espèce ou le genre qui lui a été dévolu, — hors l'homme, ce semble. En voit-on la cause? C'est que, pour lui, il y a, par-dessus le progrès organique, un progrès artificiel, super-organique, et qui fait de l'être humain un être hors de toute espèce, vol d'aigle par exemple, course au delà de la

1. 6 août 1916.
2. 21 sept. 1916.

gazelle et du lièvre, vue d'une supériorité extraordinaire.... » Méditation de 31 décembre[1]. Dans ce petit vieillard, au corps épuisé, « la fleur cérébrale » s'épanouit superbement[2].

***

Le travail incessant de cet admirable cerveau finissait pourtant par l'user. A partir de 1917, quand il ne quitta plus Saint-Fort, quand il n'eut plus l'apport et la diversion des causeries amicales, l'effort solitaire de pensée — joint aux émotions de la guerre — aboutit à une crise de fatigue. Il avait, depuis longtemps, les yeux très affaiblis, les paupières douloureuses : il « souffrait à lire et à écrire ». Ses lettres devenaient plus rares, son écriture moins ferme.

Au cours de l'été 1917, après une période de dépression extrême, il m'écrivait : « Un jour j'ai vu la fin de la guerre telle qu'elle serait, et ce fut une renaissance. Je rapporterai à Paris, j'espère, un petit volume d'un genre nouveau pour moi.... Je me suis réveillé sous le coup de Bergson. » En novembre : « Ma vue se fatigue beaucoup trop vite pour l'immense besogne que j'ai à faire pour tirer parti des

1. 1915.

2. Dans le même temps où les plus hauts problèmes l'attirent, où l'avenir de notre « patrie cosmique » l'obsède, il fait de curieuses observations, — par exemple sur l'imitation chez les animaux, — des remarques fines comme celle-ci, à propos d'un petit chien d'un mois : « Mon approche l'effraye. Une caresse sur la tête, et la bête répond par le geste de remerciement, le balancement de la queue, ce *sourire* où revit tout le passé de la race. Comme c'est prompt, comparé à l'homme ! » 14 oct. 1916.

derniers travaux que j'ai entrepris, et cela m'attriste »; mais, au-dessous de sa signature, il ajoutait : « plein d'espérance, d'ailleurs, quant à la destinée de la France et de l'humanité ».

Au début de 1918, il « travaillait toujours » ; il me demandait la publication d'Andler sur le pangermanisme ; il portait ses quatre-vingt-quatre ans « assez gaillardement ». Mais, au cours de l'année, nouvelle crise. Le 27 juillet, il dictait pour moi ces mots à sa belle-fille : « Je viens de subir une crise dont je sortirai, j'espère, grâce à la tournure des événements. C'est nous, France, qui l'emportons, je n'ai plus d'incertitude; et ce sont surtout les souverains qui sont en train de perdre le gouvernement du monde. Je m'en irai content, avec des espérances trop longues à exprimer en ce moment. » Et il signait pour la dernière fois. Dans la dernière lettre qu'il ait même dictée (11 février 1919), il disait encore : « Depuis que les événements se sont améliorés fortement pour notre pays, je suis bien remonté, quoique pas tout à fait. Je m'efforce de revenir jusqu'au point de me mettre à écrire.... »

Lacombe a donc vu la victoire. Elle lui a donné un suprême sursaut. Dans les mois qui ont précédé sa mort, sa mémoire le trahissait de plus en plus, et sa pensée s'embrouillait quelque peu. Mais il avait encore de claires flambées d'intelligence. « Je m'en irai content », disait-il dans la lettre du 27 juillet 1918 : cet invincible optimiste s'en est allé content.

Parce qu'il était philosophe, au fond, malgré ses préventions contre la philosophie, il a connu la joie des plus hautes spéculations : il a cherché à relier la

nature et l'humanité, la science et l'histoire; il a entrevu leur unité. Et c'est là, pour tout penseur, pour tout théoricien de l'histoire, le problème par excellence[1].

Parce qu'il était homme de foi, au fond, malgré son hostilité pour les religions, il a trouvé la vie bonne; il a voulu vivre intensément : le seul remède contre les terreurs de la mort, c'est « de persister dans la volonté de vivre avec intensité, *jusqu'à la dernière minute*[2] ». Il y a persisté, même jusqu'à espérer la survie. Ses rêveries messianiques ont l'intérêt et parfois la beauté étrange de celles de Renan.

6 août 1915. « Une autre vie. La nature nous la donnerait-elle si l'homme savait se servir d'elle, malgré elle ou du moins sans son consentement spontané? La nature n'a pas mis même une paire de sabots dans l'homme naissant tout nu. On l'a forcée récemment de nous permettre le vol, un vol magnifique que ne possède aucune de ses créatures ailées. Et voilà la grande leçon séculairement donnée à l'homme : Aide-toi, aidez-vous entre hommes; car rien en dehors de l'homme ne vous secourra. Tout est au prix de tes efforts et de ta volonté intelligente. Oui, le passé ainsi interprété n'interdit pas absolument l'espérance d'une autre vie. »

1. Le 8 juillet 1915, après une lecture philosophique, il critique ces gens qui, philosophant sur la vie humaine, « oublient de la regarder dans l'histoire, c'est-à-dire dans la vie vécue séculairement par les hommes réels. Mais ils la voient dans les connaissances qu'ils ont amassées très proche autour d'eux, hommes d'un seul temps, d'un seul moment. »

2. 5 juin 1915.

11 janvier 1916. « Rêve d'ambition pour l'homme. Il devient créateur ou, pour mieux dire, rénovateur ; il fait repasser à l'homme les portes de la mort d'une manière ou d'une autre. Voir déjà ce rêve dans Condorcet. Cela suivra les découvertes dans la biologie poussée à fond pendant des siècles : biologie appliquée. »

15 février. « ... Les germes contiennent en eux et transmettent non seulement des traits de l'espèce et de la sexualité, mais des traits individuels, des ressemblances de corps et de visage avec un père, ou oncle, ou grand-père, ou même parent plus éloigné. (Et ceci est vraiment étonnant et de quoi nous faire espérer.) Le germe ne contient-il et ne transporte-t-il pas des ressemblances mentales, morales ? Si, nous le savons. On a souvent entendu dire : « Cet homme tient ce tic moral de son grand-oncle ou de son grand-père ». Et alors, ne pourrait-on pas, grâce à la science, à l'art, susciter dans le germe, dans l'esprit porteur du germe, jusqu'à des idées, des souvenirs plus précis de son existence antérieure ? C'est sans doute une espérance qui semblera bien chimérique... Mais y a-t-il des choses qui soient chimériques définitivement et pour tout l'avenir ? »

9 septembre. « *Bon espoir gît au fond*, devise de Rabelais, je crois. Ici je pense à faire mon chapitre d'espérance si hardie en l'avenir de l'homme. — Osez espérer tout, y compris l'immortalité, et l'espérer de votre génie, de votre travail. Savoir et bonté. »

23 septembre. « Laissons faire les savants. Il se pourrait, en effet, qu'ils trouvassent à la fin, non pas certain dieu, mais un dieu, assez divin pour être adopté par les déistes d'aujourd'hui (s'ils vivaient

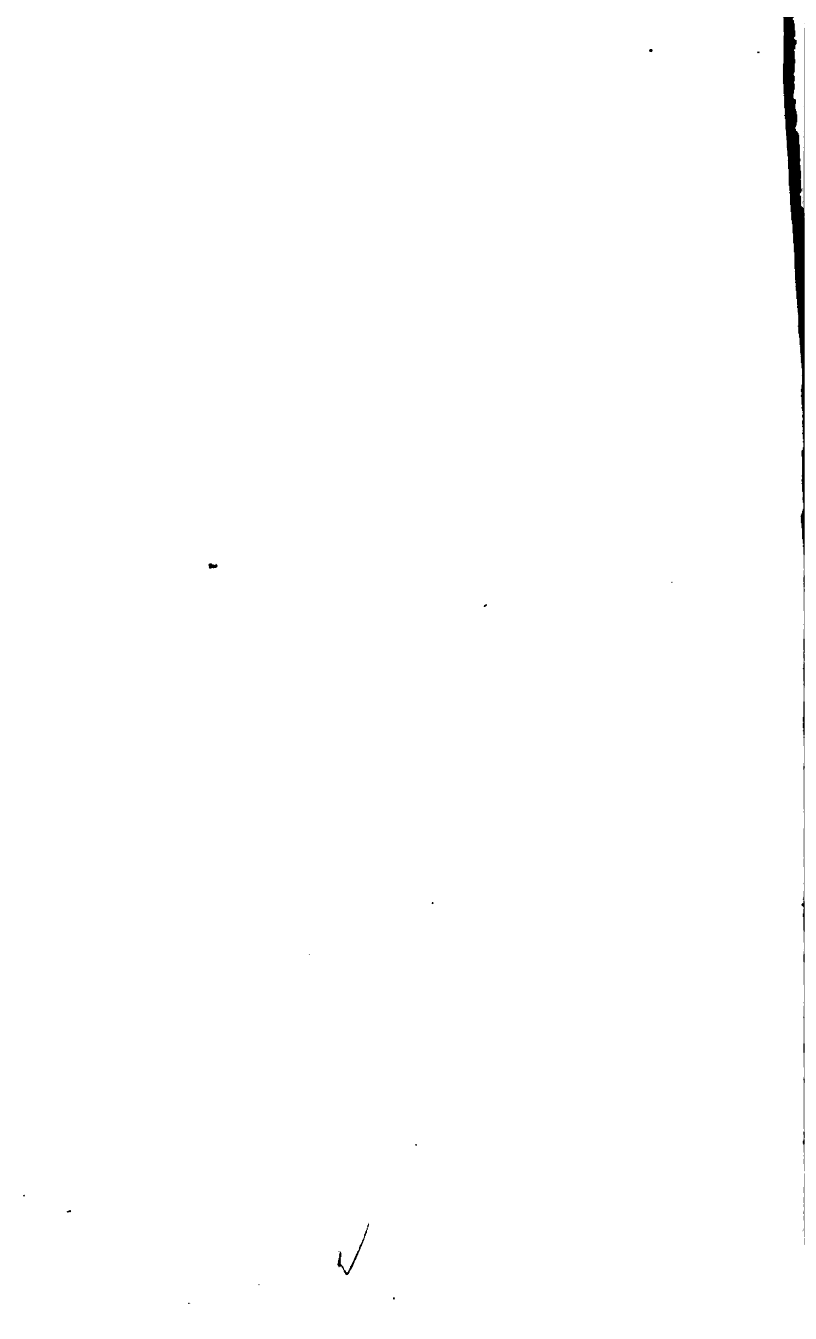
encore à l'époque éloignée où cela se passera). Ce Dieu-là satisfera à l'obligation fondamentale du dieu, qui est de nous assurer une autre vie éternelle ou de nous prolonger indéfiniment l'existence actuelle. »

1er novembre. « Supposons qu'après des siècles et des siècles d'inquisition scientifique, l'homme parvienne à découvrir, non un créateur, mais un suprême ordonnateur, l'artiste divin de Renan : cela se peut supposer. Ce dieu sera tout à fait loin de ressembler à aucun des concepts de nos religions pratiquées. Car si l'homme va le remercier de son bonheur, ce dieu lui répondra : je n'ai pas fait ce bonheur, qui est en partie votre œuvre, pour que vous vinssiez m'adorer, m'encenser. Je ne suis ni si égoïste, ni si vaniteux. Je l'ai fait pour avoir la joie de vous voir heureux. Vous l'êtes. C'est la récompense que j'enviais. S'il répondait autrement, il ne serait pas celui que nous cherchons; car il serait dans une vraie infériorité vis-à-vis de l'être faible en puissance mais autrement moral que lui. »

« *Savoir* et *bonté* » : voilà les clefs du paradis terrestre. Tout Lacombe est dans ces deux mots, complétés par ceux-ci : « Rien n'est impossible. » « Le merveilleux le plus merveilleux imaginable est chose possible si l'homme a devant lui des milliers de siècles, comme il en a derrière lui [1]. »

1. 8 nov. 1915.

VERSAILLES. — IMPRIMERIES CERF, 59, RUE DU MARÉCHAL-FOCH




U.C. BERKELEY LIBRARIES

